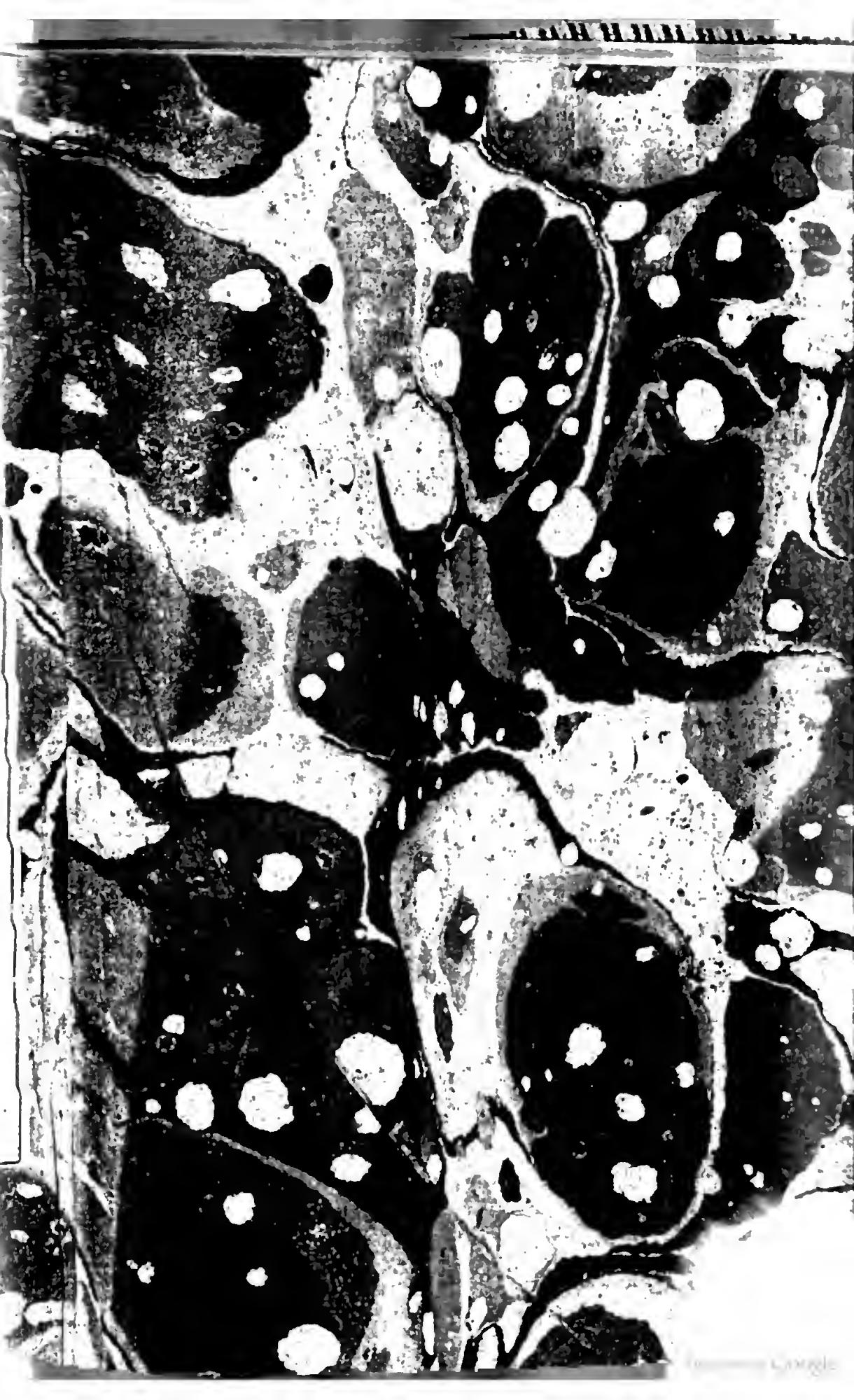


5706

Digitized by Google

Palat. LX 1 (1-1

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Cinquième Classe.

ROMANS.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 volumes reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On eſt libre de ne ſouſcrire que pour la demi-année.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. pour l'année entière, ou 3 liv. 12 ſ. pour la demi-année, à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la deuxième porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

HUITIÈME LIVRAISON.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
ROMANS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1785.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

AMOURS

DE

THÉAGÈNES

ET

CHARICLÉE.

HISTOIRE ÉTHIOPIQUE.

LIVRE DIXIÈME.

LE Roi ayant réſolu de partir pour ſe rendre à Méroé, & pour y goûter, dans le ſein de la paix, les douceurs de

la victoire & de la vengeance, envoya devant lui tous les prisonniers avec une bonne garde, & suivit les rives du Nil jusqu'aux Cataractes, où ayant sacrifié à ce Fleuve, & aux Dieux de tout le pays, il prit sa route par la ville de Philes, qu'il fortifia de nouveau, & munit d'une bonne garnison, comme une ville qui seroit désormais de son domaine, & qui devoit défendre l'entrée de ses Etats. Ce fut de-là qu'il envoya à Méroé des Courriers en grande diligence, avec des Lettres adressées à la Reine & au Collége des Gymnosophistes, qui composent le Conseil du Royaume en l'absence du Roi. La Lettre adressée à ces Sages étoit conçue en ces termes :

AU TRÈS-SAINT COLLÉGE

DES GYMNOSOPHISTES,

LE ROI HYDASPE.

Je vous donne avis que j'ai gagné une grande victoire contre les Perſes, les Mèdes & les Egyptiens. Je ne me glorifie point de ce ſuccès que je dois aux Dieux, ſachant que la fortune des armes eſt inconſtante ; mais je vous écris, pour rendre à votre dignité, & à la sûreté de vos Prophéties, l'honneur qui leur eſt dû. Je vous prie donc, & même vous ordonne de vous rendre au lieu accoutumé pour les Sacrifices d'actions de graces, afin de ſanctifier en votre préſence les victimes que je veux offrir dès que je ſerai arrivé.

Voici la teneur de la Lettre à la Reine Perſine.

Sachez que nous avons obtenu la victoire ſur nos ennemis, & que j'en ſuis ſorti ſain & ſauf, ce qui vous touche plus que la victoire. Faites préparer toutes choſes néceſſaires pour les Sacrifices & les Jeux publics, en reconnoiſſance d'une ſi grande faveur. Engagez les Sages, à qui j'ai écrit ſur ce ſujet, à ſe trouver avec vous dans la grande plaine qui eſt devant la ville, pour ſanctifier, par votre préſence & la leur, les victimes que je veux offrir à mon arrivée aux Dieux protecteurs de l'Ethiopie, le Soleil, la Lune, & Bacchus.

La Reine ayant lu cette Lettre, ſe

retourna auſſitôt vers ſes femmes, & leur dit : Voilà l'explication du ſonge que j'ai eu cette nuit : il m'a ſemblé que j'étois enceinte, & qu'un moment après j'avois mis au monde une fille fort belle, qui s'eſt trouvée tout d'un coup en âge d'être mariée. Sans doute les travaux de l'enfantement ſignifioient les travaux du combat, & cette heureuſe délivrance, une victoire complette. Cependant elle ordonna de faire proviſion de bœufs, de vaches, de moutons, de chevaux, de griffons, & de cailles, une centaine de chaque eſpèce, pour faire autant d'hécatombes. Elle envoya par toute la ville des Hérauts publier la victoire du Roi, & la ſolemnité des Jeux publics. Elle fut au Conſeil des Gymnoſophiſtes,

qui ſont Prêtres du Dieu Pan, & leur communiqua la lettre qu'elle avoit reçue, & l'intention du Roi, qui ſouhaitoit de voir ſes Sacrifices ſanctifiés de leur préſence; à quoi elle ajoutoit de ſa part une inſtante prière qu'elle leur faiſoit de s'y trouver. Les Prêtres répondirent à la Reine qu'ils alloient délibérer dans le Conſeil; & à l'inſtant ils entrèrent dans le Sanctuaire, où après avoir fait leurs prières & cérémonies accoutumées, & avoir conféré enſemble ſur la propoſition du Roi, l'un d'eux nommé Siſimithre, ſortit pour venir porter cette réponſe à la Reine au nom du ſacré Collége.

Grande Princeſſe, lui dit ce vénérable vieillard, nous irons au Sacrifice, parce que les Dieux nous l'or-

donnent ; mais ils nous font entendre que les cérémonies en ſeront interrompues par un grand événement, qui ſe terminera pourtant à une bonne fin, comme ſi quelque partie de cet Etat fût perdue pour nous, & que les deſtinées nous la reſtituaſſent contre toute eſpérance. Je n'en crains point l'événement, leur répondit Perſine, pourvu que vous ſoyez préſens. Ainſi je vous ferai avertir dès que je ſaurai que le Roi arrivera. Nos yeux, répondit Siſimithre, qui liſent dans l'avenir, nous ont déjà dit qu'Hydaſpe arrivera demain, & que vous en recevrez ce ſoir des lettres. Cela réjouit beaucoup la Reine, qui reçut effectivement, comme elle rentroit dans ſon Palais, un Courrier avec des let-

tres du Roi, qui lui annonçoient qu'il arriveroit le lendemain. L'on envoya dans ce moment par toute la ville publier l'arrivée du Roi, & défendre aux filles & aux femmes de ſe trouver dans la plaine, où l'on devoit immoler les victimes, de peur que la différence de sèxe ne fît naître dans ceux que l'exceſſive chaleur oblige d'aller nuds, des penſées, qui auroient ſouillé la ſainteté des Sacrifices. Il étoit ſeulement permis à la Reine de s'y trouver, parce qu'elle étoit dévouée au culte de la Lune, & aux filles qu'on alloit immoler, parce qu'elles en devoient être les victimes.

Auſſitôt que l'arrivée du Roi fut publiée dans la ville, ce ne furent que réjouiſſances, ſacrifices & feſtins

de gens de tout âge & de toute condition, qui couroient dans le Temple pour rendre graces aux Dieux, moins de la victoire qu'il avoit remportée, que de ſa ſanté, qui leur étoit plus précieuſe & plus chère que ſes proſpérités. Chacun croyoit revoir un père & un ami. Ils n'eurent pas la patience d'attendre juſqu'au jour qui leur étoit marqué. Dès le ſoir même, le fleuve Aſtaboras fut couvert de bateaux, & les ponts, d'hommes qui s'empreſſoient d'aller au-devant de lui. La ville de Méroé étant ſituée entre les deux bras du Nil, dont l'Aſtaboras coule au côté gauche, l'Arſaſoba au côté droit, elle a beſoin de pluſieurs ponts qui entretiennent la communication, & facilitent le commerce aux habitans.

L'Iſle où elle eſt bâtie a cent quatre-vingt-ſept lieues de longueur, & ſoixante-deux de largeur. Elle produit des Eléphans & d'autres bêtes d'une groſſeur énorme. Il y croît toute ſorte d'arbres, qui portent d'auſſi bons fruits que par-tout ailleurs. Les Palmiers ſur-tout y ſont beaucoup plus hauts, & portent de plus groſſes dattes. Le froment & l'orge y viennent ſi bien, qu'un homme monté ſur un chameau s'y cache aiſément; & il multiplie ſi fort, qu'un grain en produit juſqu'à trois cents. Le peuple fut en grande foule au-devant du Roi, en élevant juſqu'aux Cieux ſa clémence & ſa juſtice. Les Gymnoſophiſtes ſe contentèrent de l'attendre un peu par-delà le champ ſacré où devoit ſe faire le ſacrifice. Ce

fut là qu'ils lui prirent les mains, & les baisèrent. La Reine Perſine l'embraſſa tendrement à la porte du Temple, où Leurs Majeſtés allèrent enſemble faire leurs prières, & rendre graces aux Dieux de cette heureuſe expédition. Cela fait, elles ſe rendirent ſous leurs pavillons, qui étoient dreſſés dans le champ ſacré, où on les attendoit pour commencer les cérémonies des Sacrifices publics. Dans un autre pavillon étoient élevées les ſtatues des Dieux Memnon, Perſée & Andromède, que les Rois d'Ethiopie regardent comme leurs ancêtres & les protecteurs de leur pays. On les avoit placés ſur un autel riche, au pied duquel étoient aſſis les Gymnoſophiſtes. On ſait que Memnon, fils de Titon

& de Ciſſie, étant allé d'Ethiopie au ſecours des Troyens, fut tué par le valeureux Achille; que ſon père en ayant appris la nouvelle, en mourut de douleur; que ſes armes d'airain furent miſes dans le Temple d'Eſculape; & que des cendres de ſon corps brûlé, il ſortit un nombre prodigieux d'oiſeaux, qu'on a appellés *Memnoniens*; que dans le Temple de Sérapis, à Thèbes, ſa ſtatue de marbre noir pleure & ſe plaint lorſque le Soleil ſe couche, & qu'elle paroît ſe réjouir au lever de l'Aurore. On ſait encore que Perſée, avant que de règner à Argos, vint en Ethiopie, & délivra Andromède fille du Roi Céphée & de la Reine Caſſiope: c'étoient là les demi-Dieux dont le Roi Hydaſpe

ſe diſoit deſcendu, & qui étoient en grande vénération dans l'Ethiopie.

Au milieu du champ ſacré, qui étoit environné de ſoldats pour empêcher la confuſion, on avoit élevé trois autels, dont deux, qui ſe joignoient, étoient conſacrés l'un au Soleil, l'autre à la Lune; & le troiſième en l'honneur de Bacchus, ſous le nom de *Dyoniſius*. Sur celui-ci on ſacrifia toute ſorte d'animaux indifféremment, comme à un Dieu commun & agréable à tous : mais ſur les deux autres, on immola quatre chevaux blancs pour marquer la vîteſſe du Soleil, & deux bœufs de même couleur à la Lune, comme à la Divinité la plus proche de la terre, au labourage de laquelle ces animaux ſont deſtinés.

Pendant cette cérémonie, Théagènes & Chariclée, qui voyoient l'appareil de leur Sacrifice, & le couteau qui devoit les immoler, gardoient un profond ſilence ; & quoique leur courage ne fût pas ébranlé, la pâleur de leurs viſages, qui perdirent un peu de leur éclat ordinaire, fit juger que leur grande ame ne pouvoit en ce moment s'exempter de reſſentir un léger trouble : lorſque le malheureux amant, ne pouvant retenir ſes ſoupirs, adreſſe ſes plaintes douloureuſes à la compagne de ſon ſupplice : Voilà donc, belle Chariclée, les liens qui devoient nous unir, dit-il, en parlant de ſes chaînes ; & voilà le ſort que le Deſtin barbare nous réſervoit ! Hâtez-vous donc, ô Dieux, puiſque vous êtes

irrités contre nous, de venger votre juſtice, ou de ſatisfaire votre colère. Une conſolation du moins me reſte dans mon malheur; c'eſt que n'ayant pu paſſer ma vie avec vous, belle Chariclée, je vous tiendrai compagnie dans la mort cruelle qui nous eſt préparée. Mais que ne puis-je, diſoit-il un moment après, être la ſeule victime de votre vengeance, Dieux impitoyables, & ſauver par ma mort celle que j'aimerai au-delà même du tombeau! Chariclée, preſſée des mêmes ſentimens, s'écrioit: Non, non, grands Dieux, qu'il vive & que je meure; & ſi vous avez été offenſés d'un amour auſſi tendre & auſſi pur que le nôtre, que toute votre juſtice tombe ſur celle qui a aimé davantage. Ah! ſi c'eſt là un crime,

interrompit Théagènes, je ſuis plus coupable que vous, & il eſt juſte que je périſſe; c'eſt moi qui le premier ai conçu pour vous cet amour malheureux, & qui ai oſé vous le dire; c'eſt moi qui vous ai arraché de la maiſon de votre père: quel ennemi dans le monde pouvoit vous rendre plus malheureuſe que moi, & qui mérite mieux d'en être puni!

Nos deux amans étoient réduits à cette extrêmité, quand le murmure du peuple interrompit leur triſte diſpute. On ne pouvoit ſouffrir, qu'après les Sacrifices des animaux, on tardât à faire ceux des priſonniers, & à immoler, ſelon la coutume du pays, les prémices de la guerre. Le Roi fut obligé de ſortir de ſa tente, pour faire ſigne

de la main qu'on alloit ſuivre l'ancien uſage ; & il ordonna qu'on commençât par Théagènes & Chariclée. Ils furent bientôt déliés, & conduits au pied du trône du Roi & de la Reine. Dès que Perſine vit cette aimable fille, elle ſentit une ſecrette émotion, & jetta un ſoupir du fond de ſon cœur. Seigneur, dit-elle au Roi, quelle victime avez-vous choiſie pour le Sacrifice ? Je ne me ſouviens pas d'avoir rien vu de ſi beau, de ſi noble, de ſi accompli. Eſt-il poſſible que les Dieux ſe plaiſent à détruire un ouvrage auſſi parfait ! Ha ! ſi la fille unique que nous avons perdue étoit vivante, elle ſeroit de ſon âge. Mais n'y auroit-il point quelque moyen de la ſauver de la rigueur des Loix ? J'ai été touché

comme vous de ſa beauté, Madame, répondit Hydaſpe, & il ne tient pas à moi qu'elle ne meure point; mais l'uſage du pays s'y oppoſe, & le peuple n'eſt pas d'humeur, comme vous voyez, à rien relâcher là-deſſus. Je ne ſai qu'une choſe qui peut lui ſauver la vie; c'eſt de n'être pas trouvée aſſez pure pour être immolée à la Lune. Si cela eſt, répondit la Reine, je la plains également, ſoit qu'elle vive ou qu'elle meure. Cette Princeſſe ne put prononcer ces paroles ſans verſer des larmes qu'elle eſſaya de cacher aux aſſiſtans. Cependant Hydaſpe commanda qu'on fît l'épreuve du charbon; auſſitôt dix jeunes garçons de quinze ans, & d'une innocence reconnue, allèrent au Temple, d'où ils apportèrent le foyer deſ-

tiné à cet uſage, & le posèrent au milieu du champ ſacré. Les premiers qui montèrent deſſus ne purent ſoutenir l'ardeur du feu, & de vingt priſonniers deſtinés au Sacrifice, à peine s'en trouva-t-il deux ou trois qui puſſent ſoutenir l'épreuve: c'étoient de jeunes filles Grecques qui furent trouvées pures. Pour Chariclée & Théagènes, ils n'attendirent pas que les Miniſtres du Roi leur ordonnaſſent de monter ſur le foyer; ils y ſautèrent comme par une eſpèce d'enthouſiaſme, & donnèrent aſſez long-tems au peuple le plus beau ſpectacle du monde. On voyoit deux jeunes perſonnes d'une beauté merveilleuſe, & dans la fleur de leur âge, ſe promener ſur une grille

d'or ardente comme ſur un gazon de verdure, & ſoutenir en préſence du Ciel & de la Terre, la plus rigoureuſe épreuve qu'on puiſſe faire de la virginité. Mais cette innocence ſi entière & ſi louée, ne ſervoit qu'à les approcher de la mort, & tout le monde avoit regret de les voir ſi propres au Sacrifice. La Reine ſurtout ne pouvoit réſiſter à la tendreſſe qu'elle ſentoit pour cette aimable & vertueuſe fille, & ne ceſſoit de preſſer le Roi de lui être favorable. Eſt-ce-là, lui diſoit-elle, la récompenſe que vous donnez à la vertu, & la protection que vous accordez à l'innocence ? Faut-il que Chariclée périſſe par où elle méritoit d'être ſauvée ! Et un tréſor auſſi

rare que celui d'une pureté éprouvée, ne devroit-il pas être conſervé ſoigneuſement ?

Le Roi ne laiſſoit pas d'être ébranlé ; & ſoit ſentiment naturel, ſoit eſtime ou compaſſion, il auroit voulu pouvoir arracher cette victime à l'autel ; mais il l'avoit promiſe aux Dieux, & les Loix du pays la deſtinoient à la mort. Il s'adreſſa donc aux Gymnoſophiſtes, & leur dit que c'étoit à eux à en ordonner l'exécution : mais ces Sages y réſiſtèrent, & Siſimithre s'étant levé, dit au Roi en langage Grec, pour n'être point entendu du peuple : Seigneur, il n'y a que trop long-tems que nous ſouillons nos autels du ſang humain, & que nous outrageons nos Dieux par des homicides qu'ils dé-

teſtent. Que le peuple obéiſſe à une barbare coutume, qui ne peut être ſortie que du fond des enfers; pour nous, nous irons dans le Temple, afin de ne point ſouiller nos yeux de ſemblables abominations; & bien loin que les Dieux les approuvent, ils dédaignent même les Sacrifices d'animaux, & ſe contentent d'oblations, de prières, d'encens & de parfums. Pour vous, Seigneur, ſuivez, ſi vous le trouvez bon, une loi tyrannique, & achevez un Sacrifice que vous croyez devoir aux injuſtes préjugés du peuple. Sachez pourtant qu'il faudra vous purifier après cette action, ſi toutefois vous la finiſſez; car il nous paroît par des ſignes & des préſages céleſtes, & ſurtout par une lumière

qui brille autour de ces deux jeunes gens, que les Dieux protègent & veulent conſerver ceux qu'une multitude inſenſée & un barbare uſage deſtinent à la mort.

Siſimithre voulut ſe retirer après avoir prononcé ces paroles ; mais Chariclée, qui voyoit éloigner la ſeule perſonne qui oſoit parler de lui ſauver la vie, ſauta de deſſus le foyer où elle étoit encore, & vint ſe jetter aux pieds de celui qu'elle regardoit comme ſon libérateur, en le conjurant, les larmes aux yeux, de vouloir être témoin d'un éclairciſſement qu'elle alloit avoir avec le Roi, & d'être Juge de leur différend. Les Sages y conſentirent volontiers ; car la beauté & l'innocence de Chariclée lui avoient gagné tous les cœurs

de ces vénérables perſonnages, & leur autorité les mettoit en droit de la protéger. C'eſt pourquoi Siſimithre adreſſant la parole à Hydaſpe, lui dit: Seigneur, vous ne pouvez pas refuſer à cette fille la juſtice qu'elle vous demande: un Roi la doit à tout le monde, aux étrangers comme à ſes ſujets; & ce n'eſt que par l'exactitude qu'il a à la rendre, qu'il fait voir à toutes les Nations qu'il eſt digne de règner. Je vois bien, répondit le Roi, que cette fille cherche à prolonger ſes jours, comme font tous ceux qui ſe trouvent en pareil cas; mais qu'elle diſe ce qu'elle voudra, je ſuis fort diſpoſé à lui faire juſtice, & même grace, ſi cela plaît au ſage Siſimithre.

Quand Chariclée entendit prononcer

cer le nom de Siſimithre, elle en reſſentit une grande joie ; car c'étoit lui qui l'avoit reçue des mains de la Reine, qui l'avoit fait nourrir par des femmes de paſteurs, & qui, à l'âge de ſept ans, l'avoit amenée aux Catadoupes, où il étoit venu en ambaſſade de la part du Roi ſon maître pour la ville de Philes & les mines d'Emeraudes. Dans ce tems-là, il étoit ſeulement du nombre des Sages ; mais depuis il étoit devenu le chef de cette vénérable compagnie. Chariclée ne ſe ſouvenoit point de l'avoir vu, à cauſe de la grande jeuneſſe où elle étoit quand il la quitta ; mais elle avoit ſon nom préſent, & ſe ſouvenoit d'avoir entendu raconter à Charicles les particularités que nous venons de dire.

C'eſt pourquoi, ſans perdre de tems, & pour profiter des heureux momens que la fortune lui avoit ménagés pour ſe faire reconnoître à ſon père, elle s'écria à haute voix, tendant les mains vers le Ciel : Soleil, qui êtes le premier de mes ancêtres, & vous Dieux & demi-Dieux, dont je ſuis deſcendue, ſoyez-moi témoins que je ne dirai rien que de vrai, & faites connoître la juſtice de ma cauſe au plus juſte des Rois, & au meilleur des Pères. Puis s'adreſſant à Hydaſpe : Seigneur, lui dit elle, quels ſont ceux que les Loix du pays ordonnent de ſacrifier ? Les étrangers, répondit le Roi. Hé bien, Seigneur, ſachez, & que toute l'Ethiopie apprenne que je ſuis Ethiopienne, née dans la grande ville

de Méroé, iſſue des mêmes ayeux que vous; & pour tout dire, votre fille. Ma naiſſance, accompagnée de circonſtances peu ordinaires aux enfans d'Ethiopie, fit craindre à la Reine ma mère les effets de vos ſoupçons & de votre reſſentiment : elle me fit expoſer, & le jour que je vins au monde fut le premier jour de mes malheurs. Mais, Seigneur, ajouta-t-elle, en ſe jettant à ſes pieds, ne m'en croyez point, croyez-en le ſage Siſimithre, entre les mains de qui je fus d'abord confiée pour être élevée par ſes ſoins, loin de vous & de votre Cour; croyez-en ſur-tout les témoignages que je vais vous en donner. En diſant cela, elle détacha ſa ceinture, qu'elle remit entre les mains du

Roi, avec une boëte pleine de pierreries.

Le Roi prit cette boëte, & l'ayant ouverte, il porta les yeux ſur une bague où étoit enchâſſée une pierre appellée *Pantarbe*, qui a la vertu de préſerver du feu ceux qui la portent. Dès qu'il la vit, il ſe reſſouvint que c'étoit la même qu'il avoit donnée à la Reine Perſine le jour de ſes noces. Madame, lui dit-il, voilà votre bague, & je ne ſais par quel haſard elle eſt tombée entre les mains de cette fille. Enſuite il déploya la ceinture; & la Reine, plus que convaincue par tous ces témoignages, s'écria: Ha! Seigneur, c'eſt ma fille; & ſe levant de ſon trône, elle alla l'embraſſer. Hydaſpe, ſoupçonnant quelque ſurpriſe,

& craignant que la Reine, touchée de compaſſion, ou par haine contre Méroëbe ſon neveu, le ſeul héritier de ſa Couronne, ne voulût adopter cette belle fille, fit approcher les Sages, pour lire avec lui les caractères qui étoient écrits ſur cette ceinture. Ils y lurent que cette fille étoit du Sang Royal; qu'elle avoit été expoſée dès ſa naiſſance, & ce qui y avoit donné occaſion. La Reine ne put retenir ſes larmes; & l'étonnement de Siſimithre augmentoit encore celui du Roi. Oui, Seigneur, lui dit ce Sage, c'eſt votre fille; & je dois ce témoignage à la vérité: c'eſt moi, qui par ordre de la Reine, l'ai fait nourrir ſecrettement par des femmes de Paſteurs juſqu'à l'âge de ſept ans. Je la menai en Egypte

dans le tems que vous m'y envoyâtes en qualité d'Ambaſſadeur; & là je la confiai à un Prêtre Grec, nommé Charicles, dont elle a pris le nom. On ſupputa le tems, & l'on trouva qu'il pouvoit y avoir une quinzaine d'années; ce qui s'accordoit avec le tems où la Reine étoit accouchée d'un enfant qu'on avoit dit être mort. La Reine perſiſta auſſi à dire que c'étoit ſa fille; & pour le mieux prouver, elle dit qu'on lui trouveroit une marque noire au coude, qu'elle avoit apportée en naiſſant. La choſe fut vérifiée ſur l'heure même; & l'on vit ſur un de ſes bras, auſſi blanc que l'ivoire, comme une marque d'ébène, qui en relevoit encore l'éclat. Les Prêtres furent conſultés pour ſavoir ſi l'ima-

gination des femmes pouvoit produire cette couleur blanche ſur le corps des enfans : ils répondirent que cela arrivoit tous les jours dans le Royaume par la force de l'imagination, & que pareille choſe ſe voyoit même entre les animaux. Enfin, pour dernière conviction, l'on fit apporter le tableau d'Andromède, auquel on confronta Chariclée, que l'on trouva reſſemblante trait pour trait à ce tableau : elle avoit les yeux du portrait d'Andromée, ſa bouche, & tout l'éclat de ſon teint. Après tous ces éclairciſſemens, on ne chercha plus de preuves de l'état de cette fille : tout le monde fut convaincu qu'elle étoit la fille du Roi. Le bruit s'en répandit dans l'armée & parmi le peuple. Siſimithre en

étoit dans un étonnement dont il avoit peine à revenir. La Reine Perſine étoit dans un excès de joie qu'elle n'exprimoit que par des larmes & des tranſports. Chariclée touchoit au moment de ſa délivrance. Hydaſpe lui même, tout religieux obſervateur qu'il étoit de ſa parole & du culte des Dieux, ne put s'empêcher de reconnoître ſon ſang; & la nature, qui ſurmonte tout, triompha dans ſon cœur de ſa fermeté & de ſa religion même. Cependant, pour ne point paroître ſacrifier les intérêts de l'Etat à ceux de ſa famille, il réſolut de ſonder l'eſprit & le cœur de ſon peuple; & ayant fait faire ſilence par un Héraut, il leur parla ainſi: Vous voyez, mes amis, comment les Dieux m'ont fait trouver ma

fille contre toute eſpérance ; & les preuves que j'en ai ſont d'une nature à ne laiſſer aucun ſoupçon. Mais l'amour que j'ai pour vous eſt au-deſſus des intérêts de ma maiſon & du doux nom de père, que je ſuis réſolu de ſacrifier à vos uſages & au bien du pays ; trop heureux de pouvoir répandre mon ſang pour le ſalut de mon peuple. Je m'apperçois bien que les larmes vous coulent des yeux, & que vous ne pouvez voir périr ſans regret, une fille iſſue du ſang des Rois, & deſtinée par ſa naiſſance, à monter ſur votre auguſte trône. Mais enfin le ſort de la guerre eſt tombé ſur elle ; & je ne dois point priver les Dieux du tribut que nous leur devons. Ils m'ont donné cette fille ; ils me la

redemandent par les Loix mêmes de l'Ethiopie. Autrefois ils voulurent Andromède, fille du Roi Céphée; & elle fut expoſée par leur ordre ſur un rocher de la mer. Obéiſſons toujours aux Dieux : laiſſons-leur le ſoin de délivrer ceux qu'ils veulent délivrer; & qu'on conduiſe Chariclée à l'autel, pour donner aux Dieux de la patrie des marques de notre zèle & de notre ſoumiſſion.

Tout le peuple Ethiopien fut ſi touché des paroles qu'ils venoient d'entendre, qu'il ne put ſeulement ſouffrir qu'on feignît de vouloir ſacrifier Chariclée. C'eſt votre fille, lui crioit-on : montrez que vous êtes le père de vos enfans, comme celui de votre peuple; ſauvez-la, ſauvez le ſang

de nos Rois, ſauvez celle que les Dieux ont conſervée : nous tenons la coutume pour accomplie, ou nous les appaiſerons par d'autres victimes. Les Prêtres, d'un autre côté, s'oppoſèrent aux ordres d'Hydaſpe, parce que les Loix du pays défendoient de ſacrifier des Ethiopiens, & la Reine ſe jettant aux genoux de ſon Epoux : Voulez-vous, lui dit-elle, offenſer les Dieux qui vous ont rendu victorieux de vos ennemis ? Voulez-vous faire mourir celle qu'ils ont eux-mêmes conduite ſur votre trône pour y règner après vous ? S'ils demandent une victime de cette qualité, ordonnez que je ſois conduite à l'autel, & ſauvez du moins celle qui eſt aſſez jeune pour ſoutenir vo-

tre vieilleſſe & votre couronne. Elle parla avec tant de paſſion, que le Roi, attendri déjà par ſes propres ſentimens, ne put retenir ſes larmes : il ſuivit le penchant qu'il avoit de ſauver Chariclée, avec d'autant plus de joie, qu'il s'en vit preſſé par ceux-là mêmes qui auroient pu lui faire un crime, ou du moins une foibleſſe de ſa compaſſion. Il releva la Reine, la raſſura; enſuite ayant pris Chariclée par la main, il la fit aſſeoir à ſes côtés, & lui dit d'un air de douceur & de tendreſſe : les preuves que vous avez données de votre naiſſance, ma fille, ne me laiſſent aucun lieu de douter que vous ne ſoyez celle que j'ai cru morte ; mais quel eſt ce jeune homme avec qui vous

me

me fûtes amenée, & que vous avez appellé votre frère ? Seigneur, lui dit Chariclée, ſi vous avez la bonté d'ordonner qu'il vienne aux pieds de votre trône, il vous dira lui-même tout ce que vous ſouhaitez ſavoir. Elle ne put dire ces paroles ſans rougir ; & le Roi qui s'en apperçut, lui répondit : C'eſt de vous-même que nous voulons apprendre ce qui le touche : d'ailleurs l'heure du Sacrifice approche ; & le peuple attend que je nomme une victime en votre place pour être immolée avec Théagènes.

Quand Chariclée entendit parler de ſacrifier Théagènes, elle pouſſa un grand ſoupir, & dit au Roi : Seigneur, il me ſemble que le peuple

ne demande point ce ſacrifice ; mais ſi vous avez réſolu d'achever cette triſte cérémonie aux dépens des jours d'une perſonne qui m'eſt ſi chère, ne cherchez point d'autres victimes que moi : j'accompagnerai dans le tombeau celui avec qui je devois paſſer ma vie. Hydaſpe, fort ſurpris & même offenſé de cette réponſe, diſſimula néanmoins ſon chagrin, & lui dit avec cette même douceur avec laquelle il lui avoit déjà parlé : Je loue beaucoup, ma fille, ces ſentimens de reconnoiſſance, qui vous font prendre ſi puiſſamment les intérêts d'un jeune homme de votre âge, qui a été le compagnon de vos malheurs, & dont la converſation & les ſoins ont peut-être contribué à vous adoucir les ri-

gueurs de votre mauvaiſe fortune ; mais les Dieux qui vous ont ſauvée de la mort, l'y ont condamné ; & leurs ordres ne ſauroient être ni violés ni différés. Eh bien, Seigneur, reprit alors Chariclée, toute tranſportée, faites-moi donner le couteau ſacré, j'immolerai moi-même aux Dieux, des victimes dont ils ont tant d'impatience de voir couler le ſang. Cette réponſe étonna encore plus le Roi, & lui fit juger que la ſurpriſe & l'exceſſive joie d'une fortune ineſpérée, lui troubloit les ſens, ou que peut-être elle étoit travaillée de quelqu'eſprit infernal, qui ſe voyoit à regret privé du ſpectacle ſanglant auquel il s'étoit attendu. C'eſt pourquoi, ſans lui faire réponſe, il

dit à la Reine de la conduire dans un autre pavillon, pour la faire revenir à elle-même, pendant qu'il donneroit audience aux Ambaſſadeurs de pluſieurs nations, qui prenoient part à ſa victoire, & lui envoyoient des préſens.

Le Roi étant monté ſur une eſpèce de trône, qu'on avoit dreſſé auprès de ſon pavillon, Harmonias, Introducteur des Ambaſſadeurs, annonça à haute voix Méroëbe, neveu de Sa Majeſté. C'étoit un jeune Prince de dix-ſept ans, grand, bien fait, de bonne mine, & qui reſſembloit, diſoit-on, à Memnon, l'un des Héros de l'Ethiopie. Dès que le Roi l'apperçut, il ſe leva de ſon trône, s'avança au-devant de lui, & le fit

asseoir à son côté. Il lui conta ensuite la grace singulière que les Dieux venoient de lui faire en la personne de sa fille, qu'ils lui avoient rendue; & lui dit que son dessein étoit de la lui donner en mariage, pour unir leurs deux Etats sous une même domination. Méroëbe remercia le Roi de son affection, & lui dit qu'il venoit dans la foule des autres Ambassadeurs pour lui faire hommage, & non pas pour en recevoir des graces: qu'il prioit S. M. d'accepter le présent qu'il lui faisoit en cette qualité, & qu'il n'avoit rien trouvé de plus digne de sa valeur invincible, qu'un formidable Athlete qu'il lui présentoit, & qui au combat de la Lutte & du Pugnat, n'avoit pas son pareil

dans le monde ; & lui ayant fait ſigne d'avancer, on vit un homme d'une taille ſi énorme, que quoiqu'il s'inclinât par reſpect, & qu'il eût un genou en terre, il paroiſſoit preſque auſſi haut que le Roi ſur ſon trône. Cet homme, ſans attendre qu'on le lui commandât, quitta ſes habits, & ſe préſentant nud au combat, défia avec les poings l'armée & le peuple tout enſemble. Hydaſpe, après avoir attendu quelque temps, & fait demander pluſieurs fois inutilement ſi quelqu'un vouloit combattre contre ce Géant, lui dit : Je vais te faire un préſent digne de toi ; & ſur le champ il ordonna qu'on lui amenât le plus vieux & le plus haut des Eléphans qu'on trouveroit dans ſes

écuries. Cette galanterie apprêta à rire aux assistans, & les dédommagea un peu de la honte qu'ils avoient eue d'avoir été défiés impunément.

Les Ambassadeurs étrangers vinrent ensuite, & complimentèrent le Roi. Celui de Séres fut le premier qui salua S. M. & qui lui offrit une robe de soie blanche, & une autre de couleur d'écarlate. Le Roi en reconnoissance, lui fit délivrer tous les Séres qui avoient été faits prisonniers dans la bataille contre Oroondates.

Après celui-ci, vint l'Ambassadeur de l'Arabie, avec des présens de toutes sortes d'Aromates, parmi lesquels il y avoit une grande quantité de casse, de cinnamome & de baume.

Celui des Troglodites présenta au

Roi de l'or que les fourmis gardent dans leur pays, avec deux griffons que l'on menoit couplés avec des chaînes d'or.

Celui des Blemmiens ne préſenta que des arcs & des fleches faites d'os de dragon, & entrelaſſées les unes dans les autres en forme de couronne. Voilà, Sire, dit-il, le préſent que nous avons à vous faire : il n'eſt pas, à la vérité, de la richeſſe de ceux qui vous ont été offerts ; mais V. M. ſait de quel uſage ils ſont ſur les bords du Nil dans une bataille contre les Perſes. Le Roi en parut fort content, & dit : C'eſt par cette ſorte de préſent que j'en pourrai mériter d'autres. Et lui ayant ordonné de parler, s'il avoit quelque choſe

à lui demander, il témoigna ſouhaiter quelque diminution des ſubſides que payoient annuellement les Blemmiens : S. M. les affranchit de tous ſubſides pendant dix ans.

Enfin vinrent les Députés des Axiomites. Ces peuples, quoiqu'Ethiopiens, ne ſont pas tributaires du Roi, mais ſeulement ſes alliés ; & en cette qualité ils venoient lui témoigner leur joie de ſa mémorable victoire, & lui offrirent en préſent un animal d'une eſpèce bizarre appellé *Camelopardalis*. Il eſt de la figure & de la grandeur du Chameau, ayant la peau mouchetée comme celle d'un Tygre. Ses jambes de devant ſont aſſez baſſes, & tiennent de celles du Lion : mais celles de derrière ſont plus

élevées, ce qui oblige cet animal d'aller par ſauts & par bonds. Il eſt facile à apprivoiſer ; mais ſon regard eſt ſi terrible, qu'il n'y a point de bêtes qui n'en ſoient effrayées. Comme on le promenoit pour le faire voir au peuple, un Taureau & un Cheval qui étoient attachés, l'un à l'autel de la Lune, & l'autre à celui du Soleil, rompirent leurs liens, & prirent la fuite : mais comme la place étoit environnée de ſoldats, ils ne purent ſortir de l'enceinte. Théagènes voyant ces animaux échappés, s'imagina, dans ſon affliction, que d'entreprendre de les arrêter, étoit un moyen de gagner l'affection du peuple, de rallumer dans le cœur de Chariclée des feux qui lui ſembloient être éteints. Il eſpéroit du

moins laiſſer, par cette action de vigueur, ſa mémoire en recommandation, & s'il lui falloit mourir, ne finir ſa vie qu'après avoir ſignalé ſa valeur, inconnue juſques-là au Roi & aux Ethiopiens. La gloire de mourir en Héros, & l'eſpérance de ſe faire voir à Chariclée, le pouſſèrent à entreprendre cette action téméraire. Il ſe leva tout d'un coup de l'autel où il étoit à genoux, en attendant le coup de la mort, & courut après ces animaux. Le premier qu'il terraſſa, fut le Taureau. D'abord il avoit eſſayé de le harceler à coups de bâton ; car il s'étoit exercé aſſez ſouvent dans la Grèce à ces ſortes de combats : mais n'ayant pu réuſſir, il ſe contenta de le laſſer ; après quoi lui ayant ſauté

ſur le dos, il le prit par les cornes, le renverſa par terre, & lui lia les jambes avec des cordes. Après cette expédition, il courut après le cheval, & tourna autour de lui juſqu'à ce qu'il eût trouvé l'occaſion de le monter à poil : cet animal ſe ſentant preſſé, fit pluſieurs efforts pour renverſer ſon homme, & ſe renverſa lui-même. Théagènes, profitant adroitement de cette chûte, lui attacha une jambe avec ſa queue, & donna ainſi le tems de le prendre & de le ramener à l'autel. Pendant tout ce tems-là, Chariclée avoit été dans une agitation & un trouble, dont Perſine ſa mère s'étoit aiſément apperçue : mais elle avoit attribué ces mouvemens à une compaſſion naturelle & à une reconnoiſſance

louable. Pour le peuple, il étoit dans une grande admiration de l'adreſſe & de la force ſurprenante de Théagènes ; & croyant avoir trouvé dans la perſonne de ce jeune étranger un homme capable de réſiſter à l'Athlète de Méroëbe, ils ſe mirent tous à crier d'une voix, *qu'il combatte contre le Géant, & que le vainqueur du Taureau diſpute le prix de la victoire à celui qui a gagné l'Eléphant.* Ce que voyant Hydaſpe, il fit approcher Théagènes, & lui demanda s'il ſe ſentoit aſſez de force pour combattre contre le Géant de Méroëbe. Le jeune Grec répondit qu'oui, & à l'inſtant il ſe diſpoſa au combat de la lutte, qui eſt celui que le Roi avoit ordonné. Le Géant Ethiopien jettoit ſur lui des yeux de compaſſion, &

ſembloit dédaigner de lui porter un coup : mais Théagènes, piqué de ce mépris, l'attaqua le premier ſi rudement, que cette maſſe énorme en fut ébranlée ; puis joignant l'adreſſe à la force, il le ſaiſit à la gorge, dans le tems que ce formidable adverſaire lui alloit porter un terrible coup. La douleur l'empêcha de parler, & lui ôta les forces pour agir : il ne pouvoit articuler aucune parole, mais ſeulement faiſoit entendre un ſon confus, pareil au mugiſſement d'un Taureau, ou au bruit du tonnerre qui gronde dans les nues. Cependant, faiſant un dernier effort, il ſe débarraſſa enfin ; mais ce ne fut que pour aller meſurer la terre par une violente ſecouſſe. Pour lors Théagènes, profitant de tout

ſon avantage, ſe jetta ſur ſon adverſaire, lui abattit les mains dont il s'aidoit pour ſe relever, & lui lia les deux jambes, enſorte qu'il le mit tout-à-fait hors de combat. Le peuple, qui pendant ce tems-là avoit gardé un grand ſilence, pouſſa des cris d'admiration & de joie; & le Roi lui-même s'étant levé de ſon trône, s'écria: O dure néceſſité! faut-il que la Loi nous contraigne à immoler un tel homme? Et l'ayant fait approcher, il lui fit quelques queſtions ſur ſa naiſſance, ſur ſon éducation, & ſur ſes aventures. Théagènes lui répondit que Sa Majeſté pouvoit apprendre tout cela de Chariclée ſa fille. Elle verſa des larmes à la vue de ſon amant, & dit au Roi ſon père, que ſans le ſecours de

ce jeune Héros, elle n'auroit jamais revu ni ſes parens ni ſa patrie. La Reine Perſine, prenant ſes intérêts à cœur, dit au Roi qu'il ne devoit point donner la mort à celui qui avoit ſauvé leur fille; & que les Dieux n'obligent les Princes par aucune Loi à méconnoître les ſervices qu'on leur a rendus. Le Prince Méroëbe joignit ſes prières à celles de la Reine, pour mériter quelque reconnoiſſance de la part de Chariclée. Le Roi qui au fond ne cherchoit qu'à ſauver cet illuſtre priſonnier, qui pouvoit être ſi utile au bien de ſon Empire, en fut empêché par les cris du peuple, qui demandoit le Sacrifice des priſonniers, par une ſuperſtition fort ancienne, fondée ſur pluſieurs malheurs arrivés quand on

avoit négligé de rendre ce devoir aux Dieux protecteurs du pays. Pour lors Hydaſpe embraſſant Thèagènes : Souffrez, lui dit-il, généreux Etranger, que je vous donne une dernière marque de mon eſtime, & une foible récompenſe de votre valeur. Le peuple demande votre mort, & les Loix du pays l'autoriſent; mais Hydaſpe ne ſera jamais ingrat ni injuſte. Et lui mettant ſur la tête une couronne enrichie de pierreries : Voilà, lui dit-il, le prix du vainqueur; jouiſſez-en autant que les Dieux vous le permettront; & en attendant l'heure de votre Sacrifice, qui n'eſt que trop prochain, demandez tout ce qui dépendra de moi.

A ces mots, Théagènes pouſſant un

profond ſoupir, dit au Roi : Seigneur, puiſqu'il eſt de ma deſtinée qu'on ne puiſſe m'arracher à la mort qui m'attend, accordez-moi du moins d'en recevoir le coup de la main de Chariclée votre fille. Hydaſpe, vivement frappé d'une demande qui reſſembloit parfaitement à celle que Chariclée lui avoit déjà faite, ſentit bien qu'elle n'étoit pas ſans myſtère ; mais ne jugeant pas à propos pour l'heure de s'en éclaircir, il ſe contenta de lui faire cette réponſe : Mon ami, quand je vous ai permis de me demander quelque grace, je ne me ſuis engagé à vous accorder que ce qui dépend de moi ; & vous demandez une choſe qui eſt contraire aux Loix, qui veulent que ce ſoit une femme mariée, & non

une Vierge qui faſſe le Sacrifice. Les Loix, repliqua Théagènes, peuvent encore s'accommoder à ma demande; Chariclée a un mari. Quoi, dit le Roi, offenſé de cette réponſe; l'épreuve du foyer n'a-t-elle pas aſſez fait connoître l'innocence de ma fille? Et peut-on la ſoupçonner, après cela, d'avoir eu commerce avec un homme! Son mari eſt Méroëbe, encore ne l'eſt-il que par la parole que j'en ai donnée. Tenez pour choſe bien aſſurée, Seigneur, dit Théagènes, qu'il n'en ſera jamais rien, ou je ne connois point les véritables ſentimens de Chariclée. Mais, mon cher, lui dit Méroëbe, les victimes ne prophétiſent qu'après le Sacrifice: quand vos entrailles ſeront ſur l'autel, on en pourra

tirer des conjectures pour l'avenir. On remena le pauvre Théagènes à l'autel ; ce qui renouvella les douleurs de Chariclée, qui s'en apperçut, & qui, après la victoire qu'elle lui avoit vu remporter, avoit conçu quelque eſpérance de ſa délivrance.

Le Roi ayant demandé au Maître des cérémonies s'il n'y avoit plus d'Ambaſſadeur à expédier, Harmonias dit à Sa Majeſté qu'il n'y avoit que les Envoyés de Syène qui venoient d'arriver, avec des préſens & des Lettres de la part du Satrape Oroondates. Le Roi ayant ordonné qu'on les fît entrer, il lut ces Lettres, qui étoient conçues en ces termes.

Au très-bon & très-heureux Hydaſpe, Roi d'Ethiopie,

Oroondates, Gouverneur pour le Grand Roi.

Seigneur, la généroſité dont Votre Majeſté a uſé à mon égard, en me renvoyant gracieuſement dans mon Gouvernement, après m'avoir défait & fait priſonnier dans un combat, me fait eſpérer qu'elle n'aura pas de peine à m'accorder ce que je lui demande pour un vieux Prêtre Grec nommé Charicles, *Grand Pontife du Temple de Delphes, & l'un des Députés que j'envoye vers vous. Il a perdu une fille qui lui a été enlevée par un jeune homme nommé* Théagènes, *qui l'a conduite en Egypte. Elle fut enlevée avec*

ſon amant par un Capitaine de votre armée, lorſque mon Eunuque Bagoas les conduiſoit à Thèbes où j'étois alors. Ces deux priſonniers ſont du nombre de ceux qui ont été deſtinés à être ſacrifiés aux Dieux Ethiopiens. J'eſpère, Seigneur, que vous rendrez à ce père affligé une fille qu'il a cherchée en vain dans la Grèce, dans l'Aſie, & dans l'Egypte; & je ſuis perſuadé que le Dieu Apollon, qui eſt le même que vous honorez ſous le nom & ſous la figure du Soleil, récompenſera la généroſité dont vous aurez uſé envers ſon Prêtre, & rendra votre règne plus long & plus floriſſant. Pour moi, je n'eſtimerai pas moins cette grace, que celle que vous m'avez faite en me donnant la vie, & en me rendant mon Gouvernement.

Quand Hydaſpe eut lu ces Lettres, il demanda à ces Députés : Qui eſt celui d'entre vous qui cherche ſa fille? On lui montra un vénérable vieillard à qui il dit: Je ſuis prêt à faire tout ce qu'Oroondates me demande. J'ai ordonné que l'on m'amenât ſeulement dix jeunes filles, du nombre de celles qui étoient priſonnières : de ces dix, il s'en eſt trouvé une qui n'eſt point à vous; ſi parmi celles qui reſtent vous reconnoiſſez votre fille, je vous permets de la reprendre. Le bon vieillard fit une profonde inclination, & baiſa les pieds du Roi ; & après avoir bien examiné toutes les priſonnières qui lui furent amenées, il lui dit d'un ton fort triſte qu'elle n'étoit point de ce nombre. Vous voyez bien, lui

dit le Roi, qu'il ne tient pas à moi que vous ne la trouviez, & ſi votre recherche eſt ſans fruit, il ne faut vous en prendre qu'à la fortune; car ce ſont les ſeules qui m'ont été amenées; & vous pouvez, en viſitant mon armée, vous convaincre par vos yeux qu'il n'y en a point d'autres. Ce bon vieillard fondant en larmes, ne put s'empêcher de marquer la vive douleur dont il ſe ſentit pénétré, par un coup de poing dont il ſe frappa le front: puis un moment après s'étant appliqué à examiner des yeux tout ce qui l'environnoit, il parut comme un furieux, & d'un pas précipité court à l'autel, où d'un pan de ſa robe qu'il tortille il fait comme un lien qu'il paſſe au col de Théagènes, & le traîne

en

en criant de toute ſa force : Je te tiens, ſcélérat abominable, je te tiens. En effet, il le tenoit ſi fortement, que, malgré la réſiſtance des Gardes, qui firent tous les efforts pour empêcher cette violence, il le traîna devant Hydaſpe & ſon Conſeil. Seigneur, dit-il au Roi, voilà le raviſſeur qui m'a enlevé ma fille, l'unique enfant que j'euſſe ; voilà celui qui, d'une main ſacrilége, au milieu du Temple, & au pied de l'autel d'Apollon, m'a enlevé un enfant que j'aimois comme mon ame. Cette rumeur inopinée jetta dans un étrange étonnement tous les aſſiſtans, qui n'entendoient abſolument rien à ſes diſcours. Le Roi lui ayant dit de s'expliquer plus clairement ſur ſes prétentions, le bon vieillard Cha-

ricles, ſupprimant pour des raiſons ſecrettes ce qu'il ſavoit de l'origine de celle qu'il cherchoit, dit : Seigneur, j'avois une fille, ſi ſage & ſi belle, qu'elle n'étoit pas moins la gloire de ſon pays, que la joie & la conſolation de ſon père. Elle étoit dévouée dès ſes jeunes ans au culte de Diane dans la ville de Delphes, & je voyois croître tous les jours ſa vertu avec ſa beauté, quand ce jeune Theſſalien vint en qualité d'Ambaſſadeur de ſon pays, pour célébrer à Delphes les Jeux accoutumés. Il vit ma fille, Seigneur, l'enleva de ma maiſon par le ſecours d'un vieux Prêtre Egyptien, à qui j'avois donné retraite, & qui ne paya mes ſervices que de la plus noire ingratitude. Depuis ce malheureux jour, j'ai

erré dans la Grèce, eſpérant trouver en Theſſalie ce lâche raviſſeur : mais ne l'ayant point rencontré, & ayant obtenu de ſes concitoyens la liberté de le tuer de ma main par-tout où je le trouverois, je ſuis venu le chercher en Egypte, & dans la célèbre ville de Memphis, où j'ai appris du grand Pontife que ce vieux Prêtre, qui avoit favoriſé l'enlévement de ma fille, étoit mort, ſans doute, par un châtiment des Dieux, & que cette fille ſi chérie avoit été menée à Oroondates, dans la ville de Syène, où il étoit pour lors. Le ſiége & le combat qui ſuivit de près, m'obligèrent d'aller attendre le Satrape à Eléphantine ; & j'ai obtenu enfin de lui cette lettre, pour vous prier de ſecourir un père

déſolé, & qui n'a de reſſource que dans votre généroſité & votre clémence. Quand le Roi eut entendu ce diſcours, il demanda à Théagènes s'il connoiſſoit ce bon vieillard, & s'il étoit vrai qu'il eût enlevé ſa fille. Il eſt très-vrai, Seigneur, répondit Théagènes : j'ai fait à cet homme tous les torts imaginables en lui volant ſa fille ; mais, ajouta-t-il, je vous ai fait trouver la vôtre, & je l'ai conduite au Trône de ſes pères. Le Roi alloit répondre ; mais Siſimithre, qui pendant cette diſcuſſion avoit gardé le ſilence, eſpérant qu'enfin tout ce myſtère ſe développeroit, s'approcha de Charicles, & en l'embraſſant, lui dit : N'ayez plus d'inquiétude pour cette belle fille que vous aviez priſe en

affection ; c'eſt de moi que vous la teniez, & le Roi & la Reine que vous voyez l'ont enfin reconnue pour leur fille. Chariclée, pour mettre le ſceau à cette déclaration, accourut à ce bon homme ; & ſans s'embarraſſer des bienſéances, ſe laiſſa emporter à ſa tendreſſe, & ſe proſterna aux pieds de Charicles. Mon cher père, lui dit-elle, la voilà cette fille ingrate qui vous a donné tant de peines, & qui ne vous eſt pas moins redevable qu'à ceux qui lui ont donné le jour : puniſſez-la comme vous croyez que le mérite ſa déſobéiſſance, & n'ayez point d'égard à l'ordre des deſtinées, qui ont amené les choſes en l'état où vous les voyez.

D'autre côté, Perſine frappée de ces mouvemens qui faiſoient ſa pro-

pre juſtification, dit au Roi en l'embraſſant, qu'il n'y avoit rien que de vrai dans tout ce qu'il venoit d'entendre. Ce jeune homme, ajouta la Reine, dont l'air & la valeur répondent à ſa naiſſance diſtinguée, eſt vraiment l'époux de notre fille. C'eſt elle-même qui vient de m'en aſſurer; & ils ſe ſont juré l'un à l'autre à la face des Autels une foi inviolable. Pendant ce temps-là le peuple danſoit, & donnoit toutes les marques d'une véritable joie; car quoiqu'il n'entendît rien à tout ce qui ſe diſoit, il en conjecturoit aiſément une partie. Le Roi ſeul, combattu d'un côté par la tendreſſe & l'eſtime qu'il ſentoit pour Théagènes, & de l'autre, par la crainte de manquer

aux Dieux & à leur culte, s'adreſſa à Siſimithre, & lui demanda ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture, étant perſuadé que les Dieux expliqueroient par ſa bouche leurs plus ſecrettes volontés.

Pour lors le ſage Siſimithre, qui avoit toujours eu en horreur la cruauté de ces homicides, que le peuple appelloit *Sacrifices*, harangua aſſez longtemps en langue vulgaire, pour faire voir que les Dieux, Créateurs & Pères des hommes, ne ſe plaiſoient point à la deſtruction de leurs ouvrages, ni à l'immolation des victimes humaines, qu'ils les avoient déjà rejettées dans l'Egypte, dans la Syrie, dans la Grece, & même dans la Scythie où l'eſprit de bar-

barie qui y règne, n'avoit pu conſerver cette exécrable coutume de ſacrifier les hommes; que de pareils Sacrifices étoient déſagréables aux Dieux, injurieux à la nature humaine, honteux aux Prêtres, & plus honteux encore à la patrie; qu'ils étoient de vrais homicides dignes des Loix les plus ſévères, & qu'ils privoient injuſtement la république de ceux qui pouvoient en devenir le ſoutien, ou du moins les ſerviteurs.

Les Soldats qui l'avoient entendu, dirent entr'eux qu'il ne falloit point ſouffrir des Sacrifices ſi honteux à leur profeſſion, & que c'étoit un mauvais exemple pour ceux dont ils ſeroient faits priſonniers, & qu'ils en avoient eu de cruelles repréſailles.

Ces discours furent bientôt répandus dans toute l'armée, & il s'éleva un bruit confus, qui demanda hautement l'abolition de tels sacrifices.

Le peuple n'osa pas s'y opposer; & le Roi, après avoir pris l'avis des Sages, prononça hautement l'abolition des Sacrifices humains à perpétuité. Cette déclaration fut publiée dans tout le champ sacré, & reçue avec de grandes acclamations de joie des Soldats & du Peuple, qui, deux heures auparavant, avoient été d'un sentiment tout contraire.

Théagènes vint remercier le Roi de la grace qu'il avoit reçue. Ensuite prenant occasion de parler de l'enlèvement dont il avoit été accusé, il insinua, adroitement les liaisons

qu'il avoit avec la Princeſſe Chariclée, éloignant néanmoins tous les ſoupçons qu'on auroit pu former contre l'honneur de cette Princeſſe, & la fidélité qu'il lui avoit jurée. Votre Majeſté, lui dit-il, ne condamnera point ce qui a été inſpiré par les Dieux : d'ailleurs, j'oſe l'aſſurer que cette alliance n'a rien qui ſoit indigne d'elle. Tout priſonnier que je ſuis, je deſcends du vaillant Achille ; & ſans ſa valeur les Grecs auroient vainement prétendu triompher de Troye. Il ajouta beaucoup d'autres choſes ; & lorſqu'il eut fini, il baiſa très reſpectueuſement la main du Roi, pour lui faire hommage, tant de la vie qu'il tenoit de lui, que de la grace qu'il en eſpéroit encore. On

conſulta les Sages ſur le mariage de Théagènes & de Chariclée ; & ils répondirent que les Epoux étoient unis par la volonté des Dieux, plutôt que par celle des hommes, & qu'il falloit reſpecter leur choix dans l'alliance dont il s'agiſſoit. Le Prince Méroëbe fut le ſeul qui voulut s'y oppoſer : mais ſes amis l'en détournèrent, en lui faiſant entendre qu'il n'y réuſſiroit pas. Il fut donc obligé d'en paroître content ; & le Roi, preſſé de tous côtés, fit approcher Théagènes, à qui il mit ſur la tête ſon bandeau Royal, en lui diſant : Je vous fais Prêtre du Soleil, & l'Epoux de ma fille ; allez ſacrifier à la Divinité de l'Ethiopie, après lui avoir été deſtiné pour victime. La

Reine, à l'imitation du Roi, mit ſa couronne ſur la tête de Chariclée, qu'elle déclara Prêtreſſe de la Lune ſelon les Loix du pays. L'armée & le peuple témoignèrent par leurs acclamations combien ils approuvoient cette alliance; & ces deux nouveaux Miniſtres de la lumière du monde, rendirent aux Dieux des actions de grace ſolemnelles, égorgèrent des victimes, & firent, en préſence du Roi & de la Reine, les fonctions Royales de Souverains Sacrificateurs.

Ce fut alors qu'ils comprirent la vérité de cet Oracle, qui avoit été rendu à leur ſujet au Grand Prêtre Charicles, dans le Temple de Delphes, & qui diſoit que *Dans une région noire & teinte des ardeurs du Soleil,*

ils

ils devoient trouver le digne loyer de leur ſainte vie, étant ceints des bandeaux ſacrés, & couronnés de la Couronne Royale.

Après que ces deux amans eurent achevé leurs Sacrifices, qui furent trouvés très-agréables par les Divinités de l'Ethiopie, le peuple ſe mit à chanter des hymnes de louanges en leur honneur; & le ſon des inſtrumens ſe mêlant aux voix, forma un agréable concert qui les accompagna juſqu'à Méroé. Le Roi étoit monté ſur un char avec Théagènes, la Reine Perſine & Chariclée ſa fille ſur un autre, enfin Siſimithre ſur un troiſième, avec le vieux Charicles; le reſte ſe confondant indifféremment. Ils arrivèrent ainſi au célèbre palais des Rois d'Ethiopie,

où ces nouveaux époux furent reçus en qualité d'héritiers préſomptifs de la Couronne, & où les noces furent accomplies. Il ſembloit qu'il ne manquoit à la vie du Roi que cette dernière action; car il tomba bientôt dans une dangereuſe maladie, à laquelle la foibleſſe de ſon âge, augmentée encore par ſes travaux guerriers, ne put réſiſter. Théagènes & Chariclée ſe virent alors les ſeuls maîtres d'un grand Empire : ils y régnèrent long-tems avec autant de bonheur que de ſageſſe, & connurent, par une heureuſe expérience, que, ſi l'amour pur & honnête reſſemble ſouvent à l'amour déréglé par les traverſes & les diſgraces qui l'accompagnent, il en eſt au moins

différent par la fin, & par la récompenſe que les Dieux équitables ont préparée pour les cœurs purs & ſincères.

Fin du dixième & dernier Livre.

AVERTISSEMENT.

XÉNOPHON le Jeune, Auteur des Amours d'Abrocome & d'Anthia, naquit à Ephèſe. On n'eſt pas d'accord ſur l'époque à laquelle il vivoit. Les uns prétendent que ce fut ſous Jules-Céſar, les autres le font contemporain de Sénèque; d'autres enfin ſoutiennent qu'il fut un des ornemens du quatrième ſiècle.

Quoi qu'il en ſoit, il ne nous reſte de cet Ecrivain que l'ouvrage que nous publions. Encore quelques Savans modernes ont-ils voulu l'en dépouiller. On a cru long-tems que l'original Grec n'avoit point exiſté, & que l'Auteur de la première Traduction l'avoit ſuppoſé, pour donner plus de prix à ſon ouvrage. M. Jourdan a victorieuſe-

ment combattu cette opinion dans la Préface qu'il a miſe à la tête de ſa Traduction ; nous nous diſpenſerons d'en rapporter les preuves tirées de différens Auteurs Grecs, Latins & Italiens. La découverte du Manuſcrit original dans la Bibliothèque des Bénédictins de Florence les rend abſolument inutiles.

Ce Roman intitulé originairement *les Ephéſiaques*, fut imprimé en Grec avec une Traduction Latine de M. Cocchi, Médecin Florentin, en 1726. L'Abbé Salvini en avoit publié trois ans auparavant une Traduction Italienne ; enfin M. Jourdan l'a traduit en François en 1748.

Cet empreſſement qu'ont marqué les Savans des Nations les plus éclairées pour faire paſſer cet ouvrage dans des

Langues connues, eſt déjà pour ſon mérite un préjugé bien favorable. « L'Auteur, dit M. Jourdan dans ſa Préface, » m'a paru en général ingé-
» nu & ſenſé, clair & précis dans
» ſes deſcriptions, auſſi noble que
» ſimple dans la plus grande partie
» de ſon récit, vif & rapide dans ce
» qui n'eſt qu'épiſodique, & quel-
» quefois ſublime dans ce qui eſt ſen-
» timent . . . . On n'a jamais rendu
» la paſſion avec plus d'eſprit & de
» délicateſſe, mêlée cependant d'une
» ſorte de ſimplicité. Je ne me laſſe
» point d'admirer auſſi dans la marche
» de ſon hiſtoire, avec quel art il
» quitte & reprend ſes perſonnages,
» & c'eſt à mon avis ce qu'il a de plus
» eſtimable, ſurtout dans ſon cinquiè-
» me Livre qui eſt plein d'action . . . .

» Je trouve auſſi dans cet ouvrage
» une ſingularité qui diſtingue l'Auteur
» de tous ceux qui ſe ſont exercés
» dans le même genre. Il unit ſes
» Héros preſqu'au commencement du
» Roman, & ces deux époux préfèrent
» les ſupplices & la mort à l'infidé-
» lité, eſpèce de vertu Grecque qui
» ne feroit pas fortune dans notre
» ſiècle..... »

AMOURS
D'ABROCOME
ET
D'ANTHIA,
HISTOIRE ÉPHÈSIENNE,
Traduite de Xénophon.

AMOURS
D'ABROCOME
ET
D'ANTHIA,
HISTOIRE ÉPHÉSIENNE,

Traduite de Xénophon.

LIVRE PREMIER.

EPHÈSE avoit donné le jour à Lycomède, qui paſſoit pour un des plus riches & des plus illuſtres habitans de cette ville; il épouſa Thémiſto, ſa concitoyenne, & en eut un fils nommé Abrocome. L'Amour & l'Hymen unis enſemble, n'avoient jamais produit un enfant auſſi beau, ni en Ionie, ni dans

ques-uns même l'adoroient en le voyant, & lui offroient des vœux.

A tant de vertus il ne manquoit qu'un peu de modeſtie ; Abrocome avoit une ſi grande confiance en lui-même, & ſur-tout en ſa beauté, que ſon orgueil le rendoit inſupportable. Il regardoit tout avec dédain ; & ce qui cauſoit de l'admiration aux autres, lui paroiſſoit un objet de mépris. Vantoit-on en ſa préſence la taille & la figure d'un jeune homme de ſon âge, ou ſe récrioit-on ſur les charmes naiſſans d'une jeune fille ? il tournoit en ridicule, par un ſouris moqueur, ceux qui faiſoient cet éloge ; & ſon ſouris ſembloit leur dire : Vous êtes donc les ſeuls qui ne ſachiez pas qu'il n'y a rien de beau auprès d'Abrocome.

De ces ſentimens il eſt aiſé de conclure qu'il n'ajoutoit guères de foi à l'Amour, encore moins à ſa divinité; c'étoit, à l'entendre, un être chimérique, que la folie des hommes avoit imaginé pour mieux autoriſer leurs foibleſſes; un Dieu qui ne ſoumettoit ſous ſon empire que les cœurs qui vouloient bien s'y ſoumettre. Si par haſard il appercevoit un Temple, ou la ſtatue de l'Amour, il pouſſoit même l'impiété plus loin; alors il ſe comparoit à ce fils de Vénus; il mettoit ſes charmes au-deſſus des ſiens, & vouloit l'emporter ſur la beauté même; de ſorte que partout où ſe montroit Abrocome, il n'étoit plus queſtion d'aucun hommage pour l'enfant de Cythère.

Cupidon, le plus fier & le plus inexorable de tous les Dieux, s'en irrite à la fin; il entre en fureur, & ſa vengeance eſt réſolue : mais il ſent qu'il a beſoin d'adreſſe pour la rendre plus certaine. Abrocome lui paroiſſoit une conquête difficile : auſſi le fils de Vénus prit plus de meſures qu'il n'en prend pour un mortel ordinaire. Ce Dieu, qui d'un ſouris, & qui d'un ſeul regard ſait enflammer l'ame la plus farouche, eut recours à tous ſes artifices. Après avoir jetté ſon bandeau, il aiguiſe ſes traits; il trempe ſon flambeau dans ſes poiſons les plus ardens; appelle autour de lui les Amours les plus malins de Cythère, & preſque sûr de vaincre, il prend ſon vol vers ſon enne-

mi, & s'arrête ſur la campagne d'Ephèſe.

On y célébroit la fête de Diane, protectrice de l'Ionie; & comme ſon Temple eſt éloigné d'environ ſept ſtades de la ville, tous les peuples voiſins venoient à Ephèſe; là ils ſe joignoient à ſes Citoyens, & s'aſſembloient par ordre, pour ſe rendre avec eux à ce merveilleux monument que tant de Rois ont conſacré à la Déeſſe.

La pompe de ce ſpectacle étoit auguſte; une troupe de jeunes filles ſe préparoit pour la marche, ainſi que les jeunes garçons de l'âge de quinze ou ſeize ans qui devoient les accompagner, la multitude en étoit innombrable, parce que l'uſage avoit rendu

cette fête une eſpèce d'entrevue aux jeunes gens, pour ſe marier : la marche commençoit ainſi.

On voyoit d'abord les vaſes ſacrés, les torches, les corbeilles, les encenſoirs, enſuite les chevaux, les chiens & les harnois de chaſſe ; enrichis des plus belles fourrures de l'Aſie en appareil de guerre, quoique la plupart de ces équipages ne puſſent ſervir qu'en temps de paix.

Toutes les jeunes filles s'étoient parées comme pour plaire à leurs amans. Anthia les conduiſoit ; elle étoit d'Ephèſe, ſon père s'appelloit Megaméde, & ſa mère Evippe. La beauté d'Anthia rendoit cette jeune Grecque un vrai miracle de la na-

ture, & ſurpaſſoit de beaucoup celle de ſes compagnes.

Agée de quatorze ans, elle faiſoit briller dans tout leur éclat les fleurs de la jeuneſſe, & le goût de ſa parure ajoutoit à ſes charmes : ſa blonde chevelure étoit en partie treſſée autour du viſage, & le reſte flottoit ſur ſes épaules au gré des Zéphirs ; ſes yeux dans leur fierté, conſervoient la gaieté d'un jeune enfant, & l'air impoſant d'une femme modeſte. Une jupe de pourpre extrêmement légère, lui tomboit juſqu'aux genoux ; elle étoit couverte à demi d'une peau de Daim, ſon carquois attaché derrière le dos : on portoit à ſa ſuite des arcs, des fleches, des javelots ; & des eſ-

claves y menoient en leſſe une équipage de très-beaux chiens.

Plus d'une fois les Ephéſiens l'appercevant dans le Temple, n'avoient pu s'empêcher de l'adorer comme Diane. Dès qu'elle parut, ils s'écrièrent preſque tous d'une voix, que c'étoit la Déeſſe elle-même ; d'autres aſſuroient que c'étoit une nouvelle Diane adoptée par la Déeſſe ; ils lui offroient des vœux tout haut, & félicitoient ſes parens de l'avoir miſe au jour : enfin parmi ceux qui la connoiſſoient, elle étoit appellée d'une acclamation générale, la belle Anthia.

Mais lorſqu'Abrocome parut à la tête des jeunes garçons, la ſurpriſe ſuſpendit tous les eſprits ; on ne pouvoit l'admirer qu'en ſilence, on

manquoit d'expreſſions; il fixa quelque temps tous les regards, & mille voix s'élevant tout à coup : C'eſt le bel Abrocome, perſonne n'eſt ſi beau qu'Abrocome : C'eſt le portrait du Dieu de la Beauté : on ajouta même ces mots; Abrocome, Anthia, Ciel, quel mariage! Et c'étoient les premiers coups de la vengeance de Cupidon.

Bientôt ils penſèrent l'un de l'autre, ce que chacun penſoit d'eux; Anthia ſouhaita de voir Abrocome; Abrocome juſqu'alors inſenſible, deſira de voir Anthia.

Après que tout le monde ſe fut rendu dans le Temple, le peuple rompit l'ordre de la marche, & s'approcha de l'Autel pour aſſiſter au

ſacrifice ; les hommes, les femmes, les filles, les garçons ne firent plus qu'une aſſemblée nombreuſe, où le ſexe & l'âge étoient confondus. C'eſt-là qu'Abrocome & Anthia ſont frappés d'une admiration réciproque : ils s'apperçoivent à peine ; Anthia eſt ſoumiſe à Abrocome, Abrocome l'eſt à l'Amour. Le jeune Ephéſien la regardoit avec avidité, ſans pouvoir ôter de deſſus elle ſes yeux, que l'Amour y tenoit attachés malgré lui. Anthia n'étoit gueres plus libre ; ſes yeux étonnés, recevoient les traits de flamme qui ſortoient de ceux d'Abrocome ; elle diſoit des choſes agréables pour qu'il les entendît ; elle affectoit même d'étaler davantage ces appas, que la pudeur n'oblige point de déro-

ber à la vue, pour mieux les offrir aux regards d'Abrocome, qui les parcouroit avec complaiſance, depuis qu'il s'étoit rendu le captif de l'Amour.

Le ſacrifice achevé, vint le moment cruel de ſe ſéparer. Quel moment! Ils accusèrent le ſort de rigueur, de ce qu'il les contraignoit de ſe quitter ſi-tôt; ils tournoient la tête; ils s'arrêtoient; l'Amour leur fourniſſoit mille prétextes pour demeurer encore, & jouir plus long-tems du plaiſir de ſe voir.

Mais quelle fut leur ſituation, lorſque, privés de ce dernier ſoulagement, ils furent de retour chez eux! La réflexion ne fit qu'accroître leurs maux; ils connurent alors tout le progrès que l'amour avoit déjà fait dans leurs cœurs: chacun ſe rappelloit les

différens mouvemens qu'il avoit éprouvés dans ce jour ; une image chérie ne les abandonnoit plus, & ſembloit bannir de leur eſprit tout ce qui n'avoit point de rapport avec elle-même ; leur paſſion ſe rallumoit ſans ceſſe avec une plus vive ardeur, & leurs déſirs croiſſoient à meſure, pour les déchirer plus vivement.

La nuit vint, & bien loin de calmer leurs agitations, ſon obſcurité jointe à la ſolitude, les rendit encore plus cruelles ; c'eſt en vain qu'ils eſſayent de dormir ; le ſommeil ſe refuſe à leurs paupières.

Abrocome néanmoins étoit ſi accablé, qu'il s'aſſoupit. O Dieux, s'écrie-t-il à ſon réveil, en s'arrachant les cheveux & déchirant ſes habits, quelle

diſgrace faut-il que j'éprouve ! Suis-je cet Abrocome qui dédaignois l'Amour ; cet impie, qui, ſans reſpect pour ſon culte, vomiſſois mille injures contre ſa divinité ? Me voilà donc épris à mon tour de ſes charmes ! Me voilà ſubjugué ! Que dis-je, lâche que je ſuis, je vais devenir l'eſclave d'une jeune fille ! Il me ſemble déjà, & mon cœur l'avoue ſecrettement, qu'il ſe trouve quelqu'un de plus beau que moi ! Je reconnois donc l'Amour pour un Dieu ! Malheureux ! déſormais ma réſiſtance ſera vaine. Abrocome ne l'emportera plus ſur le fils de Vénus ; ſur un être imaginaire qui veut triompher de moi, je lui ſacrifie. Anthia paroît adorable à mes yeux ; mon ame ne ſauroit y penſer ſans trouble. O Ciel !

aimerois-je Anthia... Mais qui pourroit m'en détourner, reprenoit-il avec réflexion ? Elle n'a point d'époux, elle eſt belle, elle eſt tendre !... O trop inſenſé Abrocome ! s'interrompoit-il auſſitôt ; chaſſe cette penſée de ton eſprit. Non, l'Amour n'aura jamais d'empire ſur toi....

A ces mots, Cupidon qui l'entend, le déchire avec la dernière cruauté ; plus il lui réſiſte, & plus il l'accable de ſes traits les plus vifs. L'ame du triſte Abrocome ſuccombe à la fin, & ce malheureux amant ſe laiſſant tomber ſur ſon lit, s'écrie les yeux noyés de larmes : Enfin la victoire eſt à toi ! Tu m'as ſoumis pour toujours ; il t'eſt permis de dreſſer un trophée qui ſignale

ma honte à jamais ; je deviens ton ſuppliant, de rebelle que j'étois ; diſpoſe de mon cœur, mais ne m'abandonne pas ; crains d'uſer de toute ta juſtice envers un téméraire ! O fils de Vénus, il n'eſt pas étonnant q'uayant ignoré juſqu'ici la force de tes traits, j'aye bravé ta puiſſance ; une vaine préſomption accompagne toujours la jeuneſſe ; ſois-moi favorable ; ta gloire eſt intéreſſée à me mettre en poſſeſſion de la belle Anthia ; & ſi tu fus ſans pitié pour ton ennemi ſuperbe, fais ſentir à préſent tes bienfaits à ton ennemi vaincu.

Bien loin de ſe laiſſer toucher, Cupidon n'entend qu'avec indignation les ſoupirs d'Abrocome ; ce Dieu impla-

cable médita au contraire de tirer une vengeance plus complette de ſon orgueil.

La tendre Anthia ſouffroit auſſi de ſon côté les plus cruelles langueurs ; frappée de mille ſonges qui la tourmentoient, elle s'éveille en ſurſaut, & ſe lève ſans bruit, de crainte que perſonne de ſa maiſon ne s'en apperçoive. Infortunée, dit-elle ! quel trouble inconnu vient agiter mon cœur ? O Dieux ! j'aime, & j'aime beaucoup plus que la bienſéance ne le permet à mon âge, & qu'il ne convient à une jeune fille bien née ; ma folle paſſion pour Abrocome ne me laiſſe pas réfléchir à la faute que je commets ; car enfin, Abrocome eſt le plus beau de tous les mortels, mais auſſi le

plus farouche. A quoi peut donc aboutir ma tendreſſe ? Quel remède apporterai-je à mes maux ? Jeune encore, ſous la puiſſance de parens rigides, qui me gardent à vue, qui me ſervira ? Où trouver une amie fidelle à qui je puiſſe confier mon amour ? comment, en quels lieux me ſera-t-il facile de voir Abrocome ?

Telles étoient les réflexions, qui, pendant toute la nuit, occupèrent ces triſtes Amans : remplis de l'idée l'un de l'autre, ils allèrent dès le matin reprendre leurs exercices accoutumés, & porter leurs adorations aux pieds de la Déeſſe ; les agitations qu'ils venoient d'éprouver, les rendoient pâles & défaits, ils avoient le regard abattu, & tout ce qui caractériſe

ractèriſé la douleur étoit peint ſur leur viſage.

Pendant preſque tout le temps qu'ils demeurèrent dans le Temple de Diane, un reſte de fierté d'une part, & la pudeur de l'autre, combattoient à qui jetteroit le premier regard; à la fin, leurs yeux les trahirent, & chacun d'eux ſe dédommagea de la contrainte qui les avoit retenus juſqu'alors. De temps en temps Abrocome laiſſoit échapper quelque ſoupir qu'Anthia ſembloit ne pas rejetter; l'amour de cette belle Ephéſienne étoit auſſi vif, mais ſon état demandoit plus de compaſſion; car ſi par haſard les autres filles ou quelque jeune femme fixoit les yeux ſur Abrocome (& toutes le regardoient), on

voyoit la triſteſſe s'emparer d'Anthia, qui craignoit qu'on ne lui enlevât d'avance le cœur de ſon Amant : elle craignoit peut-être auſſi de ne le pas aſſez mériter, ou même de n'avoir fait encore aucune impreſſion ſur ſon ame : cependant tous les deux, ſans le ſavoir, adreſſoient en ſecret les mêmes vœux à la Déeſſe.

Abrocome dépériſſoit, comme une belle fleur, qui sèche ſur ſa tige, pâlit & tombe feuille à feuille. Licomède & Thémiſto ne pouvoient deviner la cauſe de ce changement, non plus que le remède qu'il falloit y apporter.

Les parens d'Anthia, Magamède & Evippe, ignoroient auſſi pourquoi la beauté de leur fille s'effaçoit chaque jour ; on ne lui connoiſſoit aucun ſujet

de chagrin. Après avoir épuiſé mille queſtions inutiles, ils eurent recours à des Prêtres & à des Devins pour tâcher de découvrir la véritable ſource du mal.

Ceux-ci ſacrifièrent des victimes, & firent différentes libations, en prononçant des paroles myſtérieuſes, comme pour évoquer les Dieux infernaux qu'ils ſuppoſoient auteurs de ce maléfice.

Le père d'Abrocome de ſon côté ne ſe laſſoit point d'ordonner des ſacrifices pour ſon fils, & de prier les Dieux, mais ſans ſuccès; ni Abrocome, ni Anthia ne recevoient aucun ſoulagement; l'amour les conſumoit plus violemment de jour en jour, & leur état devenoit ſi dangereux, qu'ils ne

pouvoient plus ſe lever. Mais l'approche d'une mort certaine les épouvantoit moins que la néceſſité d'avouer leur foibleſſe; enfin, pour n'avoir rien à ſe reprocher, Licomède & Mégamède eſſayèrent une dernière tentative auprès des Dieux. Il y avoit à Colophon, éloigné d'Ephèſe d'un trajet d'environ dix milles, un Temple d'Apollon, renommé par ſes oracles. Les parens d'Abrocome & d'Anthia y députèrent de concert pour apprendre le ſort de ces malheureux amans, & l'Oracle interrogé ne rendit pour tous les deux qu'une ſeule réponſe contenue dans ces vers :

Pères infortunés d'enfans trop malheureux,
Uniſſez-les des plus ſaints nœuds ;

Et qu'auſſitôt errans parmi le monde,
Ils aillent à travers mille périls affreux,
Chercher ſur la terre & ſur l'onde
A calmer le courroux des Dieux.

Cet oracle fut reçu à Ephèſe avec une grande ſoumiſſion; & quoiqu'il ne prédît que des événemens fâcheux, on ſe mit en devoir d'exécuter la volonté des Dieux, dans l'eſpérance d'appaiſer leur colère. Le mariage d'Abrocome & d'Anthia fut réſolu, & la nouvelle en devint publique; tous les Citoyens ne l'eurent pas ſi-tôt appriſe, qu'ils accoururent en foule pour les en féliciter. Ce ne furent d'avance dans toute la ville que banquets & qu'allégreſſe; toutes les portes étoient parées de feſtons & de guirlandes; chacun s'écrioit:

Quel bonheur! le charmant Abrocome doit conduire une épouſe à l'autel; hé Dieux, quelle épouſe ? c'eſt la belle Anthia que les Dieux lui deſtinent.

Le fils de Licomède avoit lu les vers de l'Oracle avec des tranſports qui ne lui permirent pas de s'arrêter aux mauvais préſages qu'ils contenoient; Abrocome poſſeſſeur d'Anthia, voilà tous ſes vœux accomplis; le reſte ne l'effrayoit point. Anthia ne marquoit pas un moindre contentement de remplir l'ordre du Deſtin.

Quel exil! quels malheurs à la vérité! mais qu'ils paroiſſent doux, quand on doit les partager avec ce qu'on aime!

Dès que tout fut prêt pour leur hymen, dont on avoit déjà célébré la

veille, & qu'on eut immolé grand nombre de victimes à Diane, on unit Abrocome avec Anthia, en préſence de cette Déeſſe. La cérémonie achevée, un concours prodigieux de parens, d'amis & de citoyens, reconduiſirent les nouveaux époux juſqu'à la maiſon de Licomède.

Le jour n'éclairoit déjà plus les mortels, lorſqu'on fut arrivé. Que chaque inſtant s'écouloit lentement au gré de l'impatience d'Abrocome, & de la tendreſſe d'Anthia! On les avança pour l'amour d'eux, & toute la troupe les ſuivit à l'appartement deſtiné pour une nuit ſi déſirée. Les uns portoient les torches ſacrées, les autres venoient enſuite, chantant les hymnes de l'Hymen: Abrocome fut introduit dans le

lit nuptial ; ce lit étoit d'or, les couvertures de pourpre, & le tout à-demi fermé d'un pavillon d'étoffe ſuperbe, fait en forme de baldaquin hiſtorié ; une foule de petits amours folâtroient autour de Vénus qui étoit deſſus ; d'autres la careſſoient de plus près ; quelques-uns montés ſur des cygnes, aſſortiſſoient des fleurs, & le reſte en treſſoit des guirlandes. A l'autre bout du pavillon paroiſſoit le Dieu Mars, non armé du terrible appareil de la guerre, mais ſous les habits dont il ſe pare ordinairement pour plaire à Vénus ; l'Amour lui ſervoit d'eſcorte, portant ſon flambeau allumé devant lui, comme pour le mener dans les bras de ſa mère qu'il lui montre du doigt & de l'œil.

C'eſt ſous ce même pavillon que l'on conduiſit la charmante Anthia auprès de ſon époux, & toute la chambre retentit de mille cris de joie; enfin on ſe retire, on ferme les portes, & ce couple amoureux peut en liberté s'abandonner aux tranſports les plus tendres.

Une ſorte d'émotion ſecrette les retenoit tous les deux, & leur étouffoit la voix; ils n'oſoient pas même haſarder un regard; un excès de plaiſir les jettoit dans une langueur impuiſſante; la modeſtie, la crainte, le déſir, une fréquente palpitation qui les laiſſoit à peine reſpirer, la jouiſſance même, quoiqu'imparfaite encore, rendoient leurs corps tous tremblans, & leur cauſoient un trouble univerſel. A la

fin cependant, Abrocome revenu de ſa première agitation, prit ſon épouſe dans ſon ſein; un torrent de larmes fut la première expreſſion de ſon ame. O nuit charmante, dit-il enſuite avec un ſoupir; nuit achetée par tant de déſirs & d'ennuis, combien s'en eſt-il écoulées avant vous, qu'Abrocome a paſſées dans la plus amère triſteſſe! Adorable Anthia, plus chère à mes yeux que la lumière du jour! quelle joie pour mon cœur de ſentir le trouble du tien! Mais ſi tu m'aimes, quelle ſatisfaction pour une chaſte épouſe, de rencontrer dans ſon époux le plus tendre de tous les amans. Oui, chère Anthia! un époux avec qui tu dois vivre & mourir! Il parloit, & mille baiſers accompagnoient ſes paroles; ſes

lèvres recueilloient les larmes d'Anthia, qui l'écoutoit en ſilence ; il y trouvoit des douceurs que ne goûtent point les Dieux dans les flots de nectar que leur verſe la main d'Hébé. Ah ; mon cher Abrocome ! lui répondit Anthia, pouvant à peine s'exprimer, eſt-il bien vrai que je t'aie paru belle ? Quoi, j'avois touché ton cœur ? Quoi, mes charmes avoient conſervé quelqu'éclat auprès de ta beauté ? Mais quelle foibleſſe ! Pourquoi ne pas me l'apprendre ? Tu m'aimois, & je l'ignorois ; tu languiſſois & je mourois. Conçois-tu les maux affreux que j'ai ſoufferts ? Viens à préſent, viens, cher époux, que je m'en dédommage. Reçois toutes mes larmes, que la touffe de tes beaux cheveux en boive le ſuc

amoureuſement : ſerrés dans les bras l'un de l'autre, embraſſons-nous étroitement, & que tes guirlandes nuptiales arroſées de nos pleurs, prennent auſſi de l'amour avec nous ; qu'elles ſoient une parfaite image de celui que nous reſſentons.

Elle dit, & cependant elle careſſoit la couronne & la guirlande de ſon époux ; elle eſſuyoit avec ſes cheveux les yeux d'Abrocome ; ſa bouche parcouroit avidement tout ſon viſage ; ſes levres appliquées ſur celles de ſon époux, brûloient enſemble du même feu, & tout ce qui ſe paſſoit dans l'ame de l'un, étoit renvoyé dans celle de l'autre par un ſouffle amoureux.

Anthia baiſant les yeux de ſon époux

époux avec tranſport : O vous, dit-elle, qui fûtes mes premiers ennemis, qui perçâtes mon ame du premier trait ; alors fiers & ſuperbes, à préſent tendres & paſſionnés, que vous m'avez bien ſervie ; vous avez tracé la première voie par où mon cœur a paſſé dans celui d'Abrocome ! Mille & mille baiſers ſuffiſent à peine pour vous marquer ma reconnoiſſance & mon amour ; recevez auſſi les careſſes des yeux d'Anthia, ces heureux eſclaves de ſon époux ; il vous eſt permis à préſent de leur ſourire, & de vous animer pour eux ; mais donnez-vous bien de garde de montrer au charmant Abrocome d'autre belle que moi, quand même ſa beauté céderoit à la mienne. Je vous donne

en entier cette ame que vous avez embrâſée; vous la conſerverez aiſément; d'autres yeux n'y pénétreront jamais que vous, ni d'autre image que celle d'Abrocome.

C'eſt dans de pareils tranſports qu'ils s'abandonnèrent à tous les mouvemens de leur cœur; & guidés par les Amours, ils jouirent pour la première fois des plaiſirs de Vénus. Tout le reſte de la nuit ne fut pour eux qu'un combat de tendreſſe & de paſſion; une gaieté volnptueuſe accompagna leur réveil: ils ſortoient enfin de goûter mille douceurs que leur ame avoit déſirées long-tems; un parfait bonheur rempliſſoit leurs vœux; ils étoient enſemble pour ne ſe plus quitter: quelle vie heureuſe! Leurs jours s'écouloient

dans des fêtes continuelles ; ſans ceſſe entourés de plaiſirs, les prédictions funeſtes de l'Oracle ne les inquiétoient point ; ils ne penſoient plus à la condition qu'il leur avoit impoſée ; mais le Deſtin, appuyé ſur ſon livre redoutable, ne perdoit pas de vue la page terrible où cet arrêt étoit écrit de ſa propre main.

Licomède & Mégamède, pleins de reſpect pour les décrets du Ciel, n'avoient pas oublié non plus les paroles de l'Oracle ; ils ne tardèrent pas à s'y ſoumettre, & réſolurent de tenir leurs enfans quelque tems éloignés d'Ephèſe, en leur laiſſant parcourir différens pays & les plus belles villes de l'Aſie.

On ſongea donc à toutes les choſes néceſſaires pour leur voyage ; un gros

navire fut acheté, des nochers arrêtés pour le conduire, beaucoup d'habits riches & médiocres furent préparés, & des proviſions plus que ſuffiſantes de toutes ſortes de vivres. Il y eut, ſelon l'uſage, des victimes immolées, & des prières à l'honneur de Diane; tous les Ephéſiens aſſiſtèrent à ces ſacrifices, & ſe joignirent aux parens d'Abrocome & d'Anthia; on eût même dit, à voir répandre des larmes de toutes parts, que chaque Citoyen perdoit deux de ſes enfans. C'étoit du côté de l'Egypte qu'étoit fixée la route qu'ils devoient tenir.

Le jour du départ arrive enfin, & l'eſpoir d'un heureux retour fait paſſer par-deſſus la frayeur des dangers. Abrocome & Anthia prirent le chemin du

port, accompagnés d'un grand nombre d'eſclaves & de ſerviteurs, & de preſque tout le peuple d'Ephèſe; les uns tenoient à leur main des torches allumées, d'autres conduiſoient des chevaux pour être ſacrifiés à Neptune.

En ce moment, Licomède & Thémiſto éprouvèrent mieux que jamais toute la douleur d'une auſſi tendre ſéparation; les cruels événemens dont leur fils étoit menacé par l'Oracle, ne ſortoient point de leur eſprit, & cette penſée les jettoit dans une grande conſternation; ils étoient couchés ſur le rivage, ſans force & ſans mouvement; le ſage Mégamède & ſa femme paroiſſoient un peu moins affligés, eſpérant peut-être davantage en la bonté des Dieux.

On entend cependant le tumulte confus des nochers qui préparent les cordages ; les matelots démarent ; le Pilote s'empare du gouvernail ; insensiblement le vaisseau s'agite. Alors un grand cri de part & d'autre s'élève jusqu'au ciel : Enfans trop chers, disoient les uns, enfans à qui nous avons donné le jour, & qui fûtes élevés par nos soins, ne vous verrons-nous plus ? Ah, pères trop tendres, répondoient les autres, pourquoi faut-il que nous vous quittions ! vous retrouverons-nous jamais ! & ces paroles étoient entrecoupées de plaintes & de gémissemens.

Tandis que chacun faisoit des vœux pour les nouveaux époux, Mégamède prit un vase rempli de vin, & sa libation achevée, il dit d'une voix assez

haute pour qu'on pût l'entendre diſtinctement du vaiſſeau : O mes chers enfans, puiſſiez-vous avoir tout le bonheur qu'on vous ſouhaite ! tâchez d'éviter ces cruels deſtins qui vous ſont annoncés. Puiſſent les Ephéſiens vous revoir ſains & ſaufs de retour dans votre chère patrie ! Hélas ! ſi le Ciel en ordonne autrement, croyez que nous n'aurons pas la force de ſurvivre à vos malheurs ! Vous allez courir mille dangers, & c'eſt nous qui vous y expoſons ; mais les Dieux le veulent ainſi ; comment réſiſter à leur ordre ſuprême ?

Il vouloit pourſuivre ; mais un excès de douleur l'en empêcha : d'ailleurs le vaiſſeau s'écartoit en pleine mer, hors de la portée de la voix. Ils s'en retournèrent donc tous à la ville, en verſant

des larmes, & ſuivis de leurs amis & du peuple qui tâchoient de les conſoler.

Abrocome & Anthia s'étoient mis un peu à l'écart dans le vaiſſeau, & ſe tenoient tendrement embraſſés; leur eſprit n'étoit préoccupé que de penſées triſtes; le ſouvenir de leurs parens les affligeoit : ils regrettoient leur patrie; des ſoupçons naiſſans leur faiſoient appréhender l'accompliſſement d'un oracle fatal : cependant ils voyageoient enſemble, & cette douceur ſembloit réparer toutes ſortes de diſgraces.

Leur navigation fut très-heureuſe pendant cette journée, & le vent ſi favorable, qu'ils ſe rencontrèrent vers le ſoir devant l'Iſle de Samos, conſa-

crée à Junon ; ils n'oublièrent pas de ſacrifier à cette Déeſſe, pour la prier de leur être propice : & après avoir pris un repas dans cette Iſle, ils repartirent bien avant dans la nuit, s'entretenant de tout ce qui pouvoit ſe rapporter à leur ſituation préſente.

Le Ciel nous aimeroit-il aſſez, reprit Abrocome, pour ne nous ſéparer jamais ? Hélas, Anthia ! pourſuivit-il avec un ſoupir, épouſe plus chère à mon cœur mille fois que la vie, nous préſervent les Dieux de funeſtes aventures ! & puiſſe le tendre Abrocome ne ſortir jamais des bras de ſa chère Anthia ! Mais ſi le Deſtin qui eſt au-deſſus des Dieux, nous éloigne l'un de l'autre, jure-moi que tu me demeureras fidelle, & qu'aucun autre mortel

n'occupera ta penſée un ſeul inſtant ; & je te proteſte à mon tour, je te le jure, ô ma divine épouſe, qu'aucune autre femme ne touchera mon cœur.

Ces paroles furent ſi ſenſibles à la belle Anthia, que ſes yeux ſe remplirent de larmes; & cette jeune épouſe regardant Abrocome avec une ſorte de colère mêlée de l'amour le plus vif : Cruel, lui dit-elle, tu me connois donc bien peu, puiſque, ſéparée de toi, tu me crois capable de manquer à ma tendreſſe, & à ce que je t'ai promis en préſence des Dieux immortels ; oui, je te jure de nouveau, puiſque tu le veux, par Diane, cette grande Déeſſe, protectrice des Ephéſiens, par la mer qui nous environne, & par le Dieu terrible qui exerce ſa puiſ-

ſance ſur nous, que les yeux d'aucun autre mortel que toi ne rencontreront mes regards; & ſi j'ai le malheur de te perdre, que le Soleil même n'aura pas cet avantage....

A ces tendres reproches, Abrocome ne peut contenir ſa joie ni ſes tranſports; il interrompit ſon épouſe pour l'accabler de careſſes, & renouvella ſes ſermens que le haſard rendoit encore plus terribles; car en cet inſtant l'Iſle de Cô s'offrit à leurs yeux, & preſque vîs-à-vis, la ville de Gnide. La fameuſe Iſle de Rhodes paroît à peu de diſtance de là; les conducteurs du vaiſſeau furent d'avis d'y prendre terre; ils y abordèrent, ſoit pour faire de l'eau dont ils manquoient, ſoit pour acheter tous les rafraîchiſſemens néceſ-

ſaires à la veille d'une longue navigation. Les matelots débarquèrent les premiers, Abrocome deſcendit enſuite, tenant par la main ſa chère Anthia.

A leur arrivée, tout le peuple étoit aſſemblé. Jamais ſurpriſe égale à celle des Rhodiens; frappés, éblouis de la beauté de ces jeunes gens, perſonne ne les voyoit ſans ſe répandre en exclamations; quelques-uns s'écrioient: C'eſt une faveur que les Dieux font à la ville de Rhodes; de ſimples mortels ne brilleroient point d'autant de majeſté; d'autres témoignoient tout haut leurs reſpects, & leurs paroles étoient mêlées d'invocations. Toute la ville auſſitôt retentit des noms d'Abrocome & d'Anthia. On ordonna des prières & des ſacrifices publics, &

pendant leur séjour on fit des fêtes, comme dans les plus grands événemens ; ils visitèrent les endroits remarquables, à commencer par le Temple du Soleil, où ces deux époux laissèrent pour offrande une armure d'or complette, avec cette inscription :

Ces armes d'or te furent offertes
Par deux de tes hôtes,
ABROCOME & ANTHIA,
Natifs d'Ephèse.

Peu de tems après ils remontèrent sur leur navire, aux acclamations de tout le peuple de Rhodes, & continuèrent leur route par un vent assez doux qui les porta le lendemain dans la mer d'Egypte : mais le calme sur-

vint, & les vagues impuiſſantes battoient inutilement les flancs du vaiſſeau. Tout l'équipage demeure oiſif; de l'inaction naît la pareſſe, & celle-ci engendre d'autres vices; on boit, on s'enyvre, & dès-lors commencent à ſe réaliſer leurs fatales deſtinées Abrocome voit en dormant une femme d'une grandeur énorme, & d'une figure épouvantable, qui entre dans le vaiſſeau. Son habit déſigne le ſang & le carnage; elle ne reſpire que la mort & le butin; elle égorge les uns, contraint les autres à perir dans les flots, & lui-même, le triſte Abrocome, pour éviter ſes coups, ne trouve d'autre reſſource que de ſe ſauver à la nage avec la belle Anthia.

Du mouvement qu'il croit faire en

tombant, il ſe réveille tout troublé ; mais à voir la tranquillité profonde qui régnoit de tous côtés, il eſt prêt à s'accuſer d'illuſion : vain eſpoir ! Ce tendre époux ne touchoit que trop au moment le plus funeſte.

Des Corſaires Phéniciens étoient dans le port de Rhodes en même tems que le vaiſſeau d'Abrocome ; on leur avoit appris, ſans doute, que ce navire étoit chargé de richeſſes, & d'un grand nombre d'eſclaves de prix. La ſoif du pillage les enhardit auſſitôt, perſuadés qu'une telle proie ne pouvoit leur échapper : ils voguèrent avec leur galère du même côté, dans la réſolution de ne faire de grace qu'à ceux qui ſe rendroient ſans réſiſtance, pour les aller vendre en Phénicie.

Le chef de ces Corſaires s'appelloit Corimbe, jeune homme d'une aſſez belle taille, mais dont le regard effrayant & la chevelure hériſſée inſpiroient la terreur. Il commanda le matin à ſes gens de ramer bord à bord du vaiſſeau d'Abrocome, & continua la même manœuvre juſques vers le midi; qu'il s'apperçut d'une grande ſécurité parmi les Ephéſiens. Corimbe ne doutant point que la molleſſe ou le vin ne fuſſent la cauſe de ce ſilence, ſaiſit cet inſtant pour l'abordage; & comme la légéreté de ſa galère la rendoit propre à toute ſorte de mouvemens, un ſeul coup de rame la joignit au navire d'Abrocome. Elle ne l'eut pas ſitôt atteint, que les Corſaires ſautèrent dedans tout armés, &

répandirent l'effroi de tous côtés. La plupart des Ephéſiens ſe jettent d'épouvante à la mer, & ſont enſevelis ſous les flots; d'autres veulent ſe mettre en défenſe, ils ſont maſſacrés. Abrocome, pour garantir Anthia, l'emmène près de Corimbe, & tous deux embraſſant les genoux du Corſaire : O notre maître, lui dirent-ils, nous ſommes tes eſclaves ! Retiens-nous avec toi, prend toutes nos richeſſes, mais laiſſe-nous du moins la vie ! Tu dois montrer quelque clémence pour ceux qui ſe ſoumettent volontairement à la force de ton bras; nous t'en conjurons par les Dieux de la mer, & par la puiſſance qu'ils te donnent ſur nous; conduis-nous en quel lieu tu voudras, vends notre liberté, mais par pitié,

que ce ſoit à un même maître. Corimbe auſſitôt arrêta le carnage ; & s'étant emparé de ce qu'il y avoit de plus précieux, d'Abrocome & d'Anthia, & de quelques beaux eſclaves qu'il fit paſſer dans ſa galère, il condamna le navire au feu. Les Ephéſiens qui étoient dedans, & dont il n'avoit pas voulu ſe charger, tant à cauſe du nombre, que pour plus grande aſſurance, furent dévorés par les flammes.

Quel ſpectacle plus toüchant, que de voir quelques-uns de ces malheureux Ephéſiens traînés dans la galère, & tout le reſte abandonné ſur le vaiſſeau ! Ces derniers tendoient les mains à travers les flammes, & pouſſoient des hurlemens affreux ; les autres de-

mandoient en pleurant, quel alloit être leur ſort, en quelle terre on les conduiſoit, quelle ville ils devoient habiter. Qu'ils ſont heureux, diſoient-ils, ceux que la mort a délivrés des chaînes, ou qui ont prévenu la barbarie des Corſaires!

Parmi toutes ces horreurs, Abrocome apperçut un malheureux vieillard à qui ſon éducation avoit été confiée, lequel ſuivoit la galère à la nage : ce triſte vieillard, auſſi reſpectable par ſes ans que par ſa vertu, n'avoit pu ſupporter qu'on lui enlevât ſon cher Abrocome ſans lui permettre de le ſuivre. Il s'étoit jetté à la mer, & faiſoit tous ſes efforts pour rejoindre la galère, d'où l'on entendoit ces mots.

O mon cher fils! où vas-tu me laiſſer, moi qui pris ſoin de ton enfance? Hélas! tu ſais bien que je ne puis vivre ſans Abrocome! Donne-moi donc la mort, & prend ſoin de ma ſépulture. En prononçant ces dernières paroles, il s'abandonna de foibleſſe au gré des flots, & fut enſeveli dans l'onde. Abrocome lui tendoit les mains, ſuppliant en même temps les corſaires de recevoir ce vieillard; mais ni ſes prières ni ſes larmes ne purent rien obtenir: ſourds à ſa voix, ces inhumains voguèrent avec encore plus d'activité, & le troiſième jour de leur navigation ils arrivèrent à Tyr.

L'aſyle de leurs pirateries n'étoit point dans la ville même, mais dans

un lieu voiſin, c'eſt-là qu'ils débarquèrent. Un fameux Capitaine de Corſe à qui cet endroit appartenoit, les reçut avec joie. Apſirte (il s'appelloit ainſi) étoit le maître de la galère; Corimbe n'étoit qu'à ſa ſolde, de même que les autres, & moyennant une certaine part qu'il leur cédoit ſur les priſes, outre leurs ſalaires, ils lui rendoient un compte exact de tout ce qu'ils avoient enlevé. Abrocome & Anthia devoient donc lui appartenir.

Depuis que Corimbe s'étoit rendu maître d'Abrocome, la vue continuelle de tant de charmes avoit troublé ſon repos, & ſa paſſion le dévoroit nuit & jour; il craignoit cependant de ne pouvoir le mener à ſes fins, parce

qu'il s'étoit apperçu de ſon amour pour Anthia ; d'ailleurs il le voyoit accablé de chagrin, circonſtance peu favorable pour haſarder l'aveu de ſa flamme criminelle : vouloir y réuſſir par la force, il y avoit encore moins lieu de l'eſpérer. Ne pouvant plus réſiſter toutefois à ſa brutalité, Corimbe ſe maſqua d'un dehors honnête ; il eſſaya de s'inſinuer par la douceur dans l'eſprit d'Abrocome ; il lui marquoit des ſoins, & cherchoit à le conſoler par des paroles affectueuſes & tendres.

Abrocome y fut trompé ; il prit pour un effet de la compaſſion ce qui provenoit d'une cauſe tout-à-fait oppoſée ; & ſon peu d'expérience & ſa vertu, ne lui permirent pas de de-

viner les infâmes deſſeins de Corimbe.

Ce Corſaire voyant Abrocome radouci, prit plus de confiance en ſon amour; il fit part à Euxine, l'un de ſes camarades, & le pria de l'aider par ſes flatteries auprès du jeune Ephéſien. Euxine fut charmé de l'aveu de Corimbe; il n'avoit pu voir lui-même Anthia ſans être épris de ſa beauté; il l'aimoit avec violence : Euxine rendit donc à Corimbe confidence pour confidence, & s'ouvrit à lui de la réſolution qu'il avoit formée.

Pourquoi, lui dit-il, cher Corimbe, paſſer notre vie dans le trouble & dans le ſang, toujours agités par la crainte, ou dévorés par le repentir? Ne vaudroit-il pas mieux jouir de l'or que nous avons amaſſé? Ne vau-

droit-il pas mieux ſans courrir de nouveaux dangers, nous retirer dans quelque endroit écarté du monde avec les perſonnes que nous aimons? Apſirte ne les a point vues, il n'en connoît ni le prix, ni la beauté, demandons-lui ces deux eſclaves au nombre de ceux qui nous reviennent pour notre part du navire Ephéſien; c'eſt la moindre récompenſe qu'il doive à nos ſervices, & nous paſſerons nos jours au ſein du bonheur & de la volupté.

Corimbe écouta ce projet avec d'autant plus de plaiſir, qu'il flattoit ſa paſſion, & de concert avec ſon camarade il convint qu'ils ſe ſerviroient mutuellement, & qu'ils feroient tous leurs efforts, Euxine pour perſuader

Abrocome,

Abrocome, Corimbe pour gagner Anthia.

Ces deux malheureux Epoux, en attendant la fin de leur deſtinée, demeuroient tout étourdis de leur triſte ſituation : ils s'en entretenoient avec douleur; mais ſe promettant toujours, quoi qu'il pût arriver, de tenir leurs ſermens. C'eſt dans ces diſpoſitions que les trouvèrent Euxine & Corimbe. Après leur avoir déclaré qu'ils avoient à les entrenir, les Corſaires les prirent chacun en particulier; jamais leur cœur n'avoit ſenti de trouble pareil, & ce trouble y fait naître mille preſſentimens funeſtes.

Euxine parla de cette manière au jeune Abrocome en faveur de Corimbe : Je ne m'étonne pas de te

voir mélancolique ; on paſſe mal aiſément d'un état libre à la ſervitude, & de l'opulence à la pauvreté : mais tel eſt l'arrêt du ſort ; & dans une conjoncture ſemblable, en adoucir la rigueur, c'eſt tout ce qui te reſte à eſpérer ; ſoumets-toi ſans rougir au maître que le ciel t'a donné. Par ce moyen tu recouvreras les avantages de ton premier état, & même la liberté, ſi tu veux avoir une complaiſance aveugle pour Corimbe ; il t'aime, & pour t'en donner des marques, il eſt prêt à te faire part de tout ce qu'il poſſède : ton emploi ſera doux, & de ton maître tu peux en faire ton ami ; ſonge à ta fortune préſente ; ſans protecteur, en pays étranger, eſclave de Corſaires, & menacé des plus cruels

ſupplices ſi tu dédaignes l'amitié de Corimbe. Dans cet état qu'as-tu bebeſoin ni de femme ni de maîtreſſe ? L'amour ſied mal au malheureux ; crois-moi, renonce à tout ; ne t'attache plus qu'à ton maître ; obéis-lui ſans repliquer.

Pendant tout ce diſcours, Abrocome garda le ſilence ; il voulut répondre enſuite ; mais ſes larmes prêtes à couler, mille ſoupirs qu'il étouffoit dans ſon cœur, l'indignation, la colère rendoient ſon eſprit ſi confus, que les idées lui echappoient ; il s'exprima pourtant à la fin aſſez fiérement.

O toi, dit-il, au Corſaire qui pries & menaces tout à la fois ! ſi mes malheurs te touchent comme tu le dis, prend pitié de l'accablement où je ſuis,

je ne tarderai pas à te faire ſavoir ma réponſe. Euxine n'oſa repliquer, & ſe retira, de peur de l'aigrir d'avantage. De ſon côté Corimbe ſollicitoit Anthia pour ſon ami; ſes diſcours furent à peu près les mêmes; il promettoit à la jeune épouſe un légitime mariage, des bijoux, de l'or, & tout ce qu'elle pourroit ſouhaiter, ſi par haſard elle devenoit ſenſible pour Euxine. Sur la réponſe d'Anthia qui ne différoit gueres de celle d'Abrocome, les deux Corſaires ſe retirèrent, & ſans déſeſpérer du ſuccès de leur entrepriſe.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

ABROCOME & la belle Anthia ne ſe virent pas plutôt ſeuls dans le petit réduit qu'on leur avoit donné pour demeure qu'ils ſe communiquèrent les indignes propoſitions des Corſaires : ils réfléchirent inutilement aux moyens de les prévenir : que pouvoient-ils oppoſer à la force & à la brutalité, que les plaintes & les larmes, unique conſolation des malheureux ? On les eût comparés à deux tendres brebis que des loups carnaſſiers réſervent à leur faim cruelle ; étendus par terre l'un à côté de l'autre, ô mon père ! diſoient-ils ; ô ma mère ! ô ma chère patrie ! ô mes chèrs amis ! & vous mes

parens & mes ſerviteurs fidèles qui m'étiez attachés! le voilà donc accompli cet Oracle ! voilà donc le commencement des malheurs dont il nous a menacés ! Hélas, reprenoit enſuite Abrocome, qu'allons-nous devenir ! Dans un pays barbare, réduits à la merci de l'inſolence, quel ſera notre ſort ? Cupidon, je reçois le châtiment de mon orgueil ! Corimbe, un vil Corſaire eſt amoureux de moi, & le barbare Euxine veut m'enlever mon épouſe qui eſt un autre moi-même. O fatale beauté ! que vous brillez à contre-temps & pour l'un & pour l'autre ! moi qui qui me ſuis conſervé chaſte juſqu'à ce jour ; je ſerois aſſez lâche pour me livrer aux deſirs d'un infâme ! hé, que me ſervira la vie lorſque je ſerai privé

de ma chère Anthia, & que d'homme je ſerai devenu.... Ah, je fais ſerment, je le jure par vous ô ſainte Pudeur, qui me ſuivîtes dans mon enfance & qui ne m'avez jamais quitté, que les vœux de Corimbe n'auront aucun effet; je mourrai plutôt mille fois; & je paroîtrai du moins un mort chaſte aux mânes de qui l'on ne pourra faire aucun reproche.

Tandis qu'Abrocome donnoit un libre cours à ſes ſoupirs, Anthia ne pouvoit contenir ſes larmes: Quel ſort inoui! diſoit-elle; faut-il que nous ayons perdu ſi promptement notre liberté? Faut-il, ô Dieux, que nous ſoyons obligés ſi-tôt de garder nos fermens? Un autre que mon époux eſt épris de mes foibles charmes, &

le téméraire oſe eſpérer quelque retour de mon cœur; il oſe croire qu'il remplacera mon cher Abrocome, & qu'il me trouvera docile à ſes volontés; il s'imagine donc que la vie m'eſt plus chère que ma tendreſſe, & que je ſouffrirois que le ſoleil m'éclairât de ſa lumière divine après qu'on auroit outragé ma vertu. Ah! mourons, cher Abrocome, reprenoit-elle en l'embraſſant: Nous nous poſſéderons après la mort dans les champs Eliſées; là les envieux ne troubleront point nos Amours; l'arrêt en eſt porté, mourons....

L'époux d'Antia recevoit la plus tendre conſolation de lui voir prendre une réſolution ſi hardie. Apſirte cependant qui attendoit Corimbe, ſe

doutoit bien qu'il étoit revenu chargé de richeſſes; il ſe tranſporte aux lieux où l'on gardoit Abrocome & Anthia; quelle eſt ſa ſurpriſe en les voyant! il ne penſe qu'au profit conſidérable qu'il pourra faire ſur la vente de ces deux Eſclaves, il les retient pour lui, & cède à Corimbe & aux deux autres Corſaires, preſque tout l'argent & les effets précieux ravis aux Ephéſiens : Euxine & Corimbe demeurent mortifiés; mais ils n'oſent pas repliquer à leur maître, qui leur commande de repartir pour la courſe.

Apſirte en même-temps s'en retourne à Tyr, où il faiſoit un très-gros commerce : Outre nos deux époux, il emmene avec lui deux autres eſclaves, l'un qui ſe nommoit Leucon élevé

avec le fils de Licoméde, & l'autre qui s'appelloit Rode compagne fidèlle d'Anthia.

Nos jeunes Ephéſiens avoient excité par-tout l'admiration des Peuples; mais on les prit ici véritablement pour des Dieux. La beauté n'avoit jamais paru dans un ſi grand éclat aux yeux de ces Barbares. Chaque Tyrien qui les voyoit paſſer, eſtimoit Apſirte fort heureux de poſſéder de tels Eſclaves; leur Maître les ayant mené chez lui, en confie la garde au plus fidèle de ſes affranchis, & lui recommande d'en prendre ſoin. Certain trafic appelloit Apſirte en Syrie; il pria ſa fille auſſi d'y avoir l'œil pendant ſon abſence, & partit peu de jours après. Cette fille s'appelloit Manto, elle

n'avoit point encore goûté les plaiſirs de l'hymen, quoique jeune & belle, mais bien inférieure aux charmes d'Abrocome. La douce habitude de vivre avec lui, fut un moyen bien ſimple dont l'Amour ſe ſervit pour l'enflammer vivement; elle ne peut plus réſiſter au feu qui la dévore; elle ne ſait que réſoudre, & la fièrté plutôt que la pudeur, l'empêcha de déclarer ſon amour au jeune Ephéſien, qui d'ailleurs paroiſſoit épris ſincèrement de la belle Anthia ſon épouſe. Comment vaincre ces obſtacles? Ouvrir ſon cœur à quelqu'un des ſiens, cela ne ſe pouvoit pas, il y avoit lieu de craindre qu'on ne la trahît auprès de ſon père. Tant de difficultés en reculant ſes plaiſirs avançoient les pro-

grès de ſa paſſion. Enfin Rode compagne d'Anthia ſe préſente à ſes yeux, elle ſe flatte que cette jeune fille pourra ſeconder ſes projets amoureux. Elle l'arrête, & l'ayant conduite en préſence des Dieux Pénates de la Maiſon : Jure-moi, lui dit Manto, que tu feras aveuglément ce que je vais exiger de ta ſommiſſion.

Rode toute tremblante lui promit tout ce qu'elle voulut. Alors la fille d'Apſirte l'inſtruit de ſa paſſion pour Abrocome ; elle prie Rode de l'apprendre à ce jeune Ephéſien, & d'employer ſon adreſſe pour qu'Abrocome ne ſoit pas rebelle à ſes deſirs.

A ces ſupplications & à mille promeſſes, Manto joint les menaces les plus terribles : Sache, ajoute-t-elle, que

que tu es mon Eſclave, & ſouviens-toi, ſi tu ne réuſſis pas, que je l'imputerai à ta ſeule négligence, & que les plus affreux tourmens te ſont préparés. Peut-être ignores-tu ce que c'eſt que la colère d'une Barbare qui ſe ſent outrager; tu l'éprouveras. Après ces paroles elle renvoie la jeune Rode toute troublée de ce qu'elle venoit d'entendre.

En effet, une pareille confidence s'accordoit mal avec ſon attachement pour la belle Anthia; mais les menaces de Manto n'étoient point à mépriſer; Rode craignoit la mort & les ſupplices.

Dans cette incertitude, elle crut devoir prendre conſeil de Leucon, à qui elle rapporta fidellement les diſ-

cours de Manto ; ce Leucon étoit ami de Rode depuis pluſieurs années ; ils s'étoient connus à Ephèſe ; l'ayant pris en particulier, nous ſommes perdus ſans reſſource, lui dit-elle, on veut rompre l'union de nos chers maîtres, de nos chers compagnons, on va nous les ravir. La fille d'Apſirte eſt épriſe de la beauté d'Abrocome, ſi nous ne faiſons enſorte qu'il réponde à ſon amour, Manto nous menace de ſon courroux ; quel parti prendre, chèr Leucon ? Vois, imagine quelque moyen pour nous tirer d'embarras ; il eſt dangereux de s'oppoſer aux deſirs d'une Barbare ; il eſt impoſſible de détacher Abrocome de la belle Anthia ; nous ne parviendrons jamais à concilier des choſes ſi contraires.

Leucon n'eut pas ſi-tôt entendu ce récit, qu'il en augura des ſuites funeſtes; ſes yeux ſe remplirent de larmes; mais revenu à lui après quelques réflexions, il dit à Rode qu'il ſe chargeoit de tout, & ſe rendit auprès d'Abrocome.

Ce tendre époux ſe croyoit échappé à l'orage; depuis le départ de Corimbe & d'Euxine, il vivoit exempt d'inquiétudes, à peine ſe ſouvenoit-il de ſes fers; aimer la belle Anthia, en être aimé, lui parler, l'entendre & répondre à ſes careſſes, voilà quelle étoit ſon occupation. Leucon vient par ce diſcours interrompre cette douce tranquillité.

Que vas-tu réſoudre, Abrocome? La fille d'Apſirte te trouve charmant;

elle ſoupire pour toi. Quel expédient imaginer pour rejetter les feux d'une Barbare amoureuſe ? Saiſis cette occaſion pour nous ſauver tous, & quelle que ſoit la réſolution que tu prennes, ne permets pas que nous ſuccombions ſous la colère de nos maîtres.

Abrocome indigné de ce conſeil, jetta ſur Leucon le regard le plus terrible : O ſcélérat, dit-il, plus barbare mille fois que ces Phéniciens, oſes-tu bien me tenir ce langage ? Oſes tu parler d'une autre femme au tendre Abrocome en préſence de ſa chère Anthia ? Tout eſclave que je ſuis, je ſai obſerver mes engagemens, on eſt maître de mon corps, mais mon ame eſt libre. Que Manto me menace de de tout ce que la fureur d'une femme

eſt capable d'inventer : qu'elle offre, ſi elle veut, à mes yeux, & le fer & le feu, & tous les ſupplices que peut endurer le corps d'un Eſclave, elle ne me réduira jamais à manquer de fidélité à la belle Anthia.

Pendant qu'il parloit ainſi, cette malheureuſe épouſe ſuccomboit ſous le poids de cette nouvelle diſgrace, ſans pouvoir prononcer un ſeul mot : enfin rappellant ſes eſprits : Mon chèr époux, dit-elle, je poſſède ton cœur, & très-ſûre de ta délicateſſe & de ta fidélité, l'une & l'autre ſont pour mon amour d'un prix ineſtimable ; mais au nom de ce même amour, au nom de tout celui que tu me portes, crains de te trahir toi-même, & d'expoſer tes jours

à la fureur d'une femme violente, réponds plutôt à ſes déſirs ; je vais par ma mort lever le ſeul obſtacle qui t'arrête, & je meurs contente ; ſi je puis eſpérer ſeulement, ô cher Abrocome, que tu prendras ſoin de ma ſépulture. Ne ceſſe pas de m'aimer, même après que j'aurai ceſſé de vivre ; ſouviens-toi toujours d'Anthia, de cette infortunée qui te fut ſi chère, & qui t'aimoit ſi tendrement.

Ces réflexions étoient pour Abrocome plus cruelles encore que tout ce qu'il avoit ſouffert ; il étoit hors de lui-même, ne ſachant ce que le ſort pouvoit lui réſerver de pire, après une aventure auſſi funeſte ; cependant la fille d'Apſirte, impatiente du retar-

dement de Rode, n'écoute plus que la fougue de ſes ſentimens, & trace ces mots par écrit :

Manto au bel Abrocome, Salut.

« Ta maîtreſſe a de l'amitié pour » toi, & ne peut plus vivre ſans te » l'apprendre; la démarche qu'elle fait » en eſt une aſſez grande preuve : » mais plains une fille tendre que l'a- » mour y contraint. Voudrois-tu m'a- » bandonner? Songe que tu ferois un » outrage ſenſible à qui s'intéreſſe » pour toi; ſonge que ſi tu te ſou- » mets à ce que mon cœur ſouhaite, » j'obtiendrai de mon père qu'il nous » uniſſe par l'hymenée. Quant à ta » femme, nous nous en débarraſſe-

» rons aiſément ; tu deviendras riche
» & magnifique, tu ſeras heureux :
» mais au contraire, ſi tu m'offenſes
» par tes refus, il n'eſt point de peine
» à laquelle tu ne doives t'attendre ;
» & ma vengeance ne ſe bornera pas
» à punir ton audace, elle pourroit
» être fatale auſſi à ceux qui te con-
» ſeillent de réſiſter à mon amour. »

Ce billet achevé, Manto le cachète, & le donne à l'une de ſes femmes, Phénicienne de nation, pour le rendre ; Abrocome le lut avec un trouble extrême ; mais ſur-tout ce qui concernoit Anthia lui perça le cœur ; révolté de la propoſition de Manto, il lui répond ſur le champ par cet autre billet :

« Maîtreſſe de ma liberté, diſpoſe » de mon corps comme du corps d'un » eſclave ; ſi tu veux ma mort, je ſuis » prêt à la ſouffrir ; ſi tu veux m'é- » prouver par les ſupplices, tu le » peux : mais d'eſpérer que j'aille » partager ton lit, c'eſt une erreur ; » en cela tes ordres excèdent ton pou- » voir, & je n'y ſouſcrirai jamais. »

Manto n'eut pas plutôt parcouru la réponſe d'Abrocome, que ſon cœur fut ouvert à mille paſſions toutes plus violentes les unes que les autres ; l'affliction, la haine, la jalouſie, la terreur s'en emparèrent, & ſon unique embarras fut de ſavoir comment elle ſe vengeroit de la fierté d'Abrocome.

Le retour de ſon père lui en four-

nit un moyen. Apſirte ramena de Syrie un riche Marchand de ſes amis, qu'il devoit donner pour époux à Manto; ce Marchand s'appelloit Méris. Dès qu'elle le ſut arrivé, Manto eut recours à l'impoſture pour perdre nos jeunes Ephéſiens; elle s'arracha les cheveux, déchira ſa robe de toutes parts, & ſe jetta aux genoux d'Apſirte: O mon père, lui dit-elle toute en pleurs, prends pitié de ta fille, elle eſt outragée par un vil eſclave! Le téméraire Abrocome a voulu me ſéduire, en me perſuadant qu'il m'aimoit avec paſſion; un auſſi grand attentat reſtera-t-il impuni? Que ſon châtiment ſoit égal à l'inſolence de ſon procédé. Voudrois-tu m'allier avec une race d'eſclaves? Je préviendrois plutôt par

mille morts une deſtinée auſſi humiliante.

Apſirte ne ſe donna pas la peine de l'examen ; ſur la ſimple accuſation de ſa fille, il condamna le malheureux Abrocome, & ſe l'étant fait amener en ſa préſence : O le plus coupable, lui dit-il, & le plus effronté de tous les mortels ! à quoi penſois-tu de deshonorer ainſi tes maîtres ? Quoi, ſimple eſclave, tu voulois faire violence à une vierge ? Le repentir va ſuivre de près ton impudence ; on te châtiera de façon à faire trembler les autres eſclaves, & ton ignominie va leur ſervir d'exemple.

Et ſans permettre qu'Abrocome répliquât un ſeul mot, il commanda qu'on mît ſes habits en pièces, & que

traîné devant les flammes, on le battit avec des verges brûlantes.

La compaſſion n'eut jamais d'objet plus digne d'elle ; ce corps ſi peu fait pour l'eſclavage, perd la délicateſſe de ſa taille & de ſa blancheur ; le ſang lui découle par-tout ; ſa beauté ne fait plus d'impreſſion aux yeux de ſes impitoyables bourreaux ; on le charge de chaînes qui ſortent du feu. Quels tourmens, ô Ciel ! Apſirte les avoit fait redoubler, pour montrer à ſon gendre qu'il alloit épouſer une fille chaſte.

En cet inſtant, la tendre Anthia embraſſe les pieds de ſon maître ; ſa beauté, ſon état, auroient touché des barbares autres que des Phéniciens & des Corſaires ; elle veut demander grace pour ſon époux ; mais Apſirte lui ré-

pond, que c'eſt préciſément à cauſe d'elle qu'Abrocome mérite une plus grande punition, puiſqu'outre l'outrage fait à ſon maître, il devenoit infidèle à ſa légitime épouſe, en portant ſes vœux ailleurs; & tout de ſuite il le fait lier comme un ſcélérat, pour être traîné dans un cachot, où l'on alla le renfermer.

Dans quelle conſternation ſe trouve cet époux infortuné, lorſqu'il ne voit plus ſa chère Anthia! Il rêve ſans ceſſe aux moyens de ſe donner la mort; mais des gardes ſurveillans qui ſont en grand nombre autour de lui, l'obſervent nuit & jour, & rendent tous ces moyens inutiles.

Cependant Apſirte fit célébrer les noces de ſa fille, & la ſolemnité de

cette fête dura pluſieurs jours. Anthia reſſentoit un chagrin mortel ; ſon imagination travailloit jour & nuit pour tromper la vigilance des gardes d'Abrocome ; eſt-il rien d'impoſſible à l'amour ? Cette tendre épouſe, ou par prières, ou par ſubtilité, s'étoit gliſſée deux ou trois fois dans la priſon ; ils profitoient alors des moindres inſtans, pour ſe conſoler de leur mutuelle diſgrace.

Mais quand tout fut prêt pour le départ de Manto, il n'y eut plus de remède à leurs maux : elle devoit s'en aller en Syrie, pluſieurs jours avant ſon époux. Apſirte lui fit un équipage conſidérable ; il lui donna pour dot beaucoup d'or & d'argent, grand nombre d'habits à la Babylonienne, & entre

autres eſclaves, Rode, Leucon & la belle Anthia.

Quel coup de foudre pour cette Ephéſienne, lorſqu'elle apprit ſon ſort! elle épie avec impatience le moment de ſe rendre auprès d'Abrocome pour lui dire adieu; elle y vole enfin, & penſe l'étouffer par ſes embraſſemens. O Souverain de mon ame, lui dit-elle, on m'entraîne en Syrie avec les autres eſclaves qu'Apſirte a donnés à Manto; me voilà entre les mains de ma rivale, tandis que tu demeures enſeveli dans les ténèbres d'une priſon, où tu mourras ſans avoir une main chérie qui te rende les derniers devoirs, qui prenne ſoin de ta ſépulture! Mais j'atteſte le Génie qui nous accompagne, je te jure que je te rejoindrai, ſoit que

je vive, ou que la noire Atropos coupe le fil de mes jours.

Chaque parole qu'Anthia prononçoit étoit ſuivie d'une careſſe paſſionnée. Elle prodiguoit mille baiſers à ſon cher Abrocome, le tenant ſerré dans ſes bras; puis elle s'inclinoit devant ſes chaînes, ſe jettoit par terre pour ſoulever les fers de ſes pieds, & faiſoit toute ſorte d'actes de tendreſſe.

Enfin Anthia s'étant arrachée de cette priſon qui renfermoit la plus précieuſe partie d'elle-même, Abrocome ſe trouva ſeul abandonné à toute l'horreur de ſa ſituation; il ſoupiroit, il gémiſſoit, s'écriant avec douleur: O mon Pere, ô Themiſto, ma Mere! Qu'eſt devenue cette félicité, cette perſpective riante que les premiers jours

de notre mariage ſembloient nous annoncer à Ephèſe ? En quel état ſe trouvent-ils ce bel Abrocome, cette belle Anthia, ces heureux époux, ſi brillans, & que chacun regardoit avec des yeux de ſatisfaction ? Celle-ci s'en va loin de ſon pays vivre miſérablement dans la ſervitude, & moi, privé de ma plus chere conſolation, je mourrai peut-être tout ſeul dans cette priſon....

A peine a-t-il fini ces plaintes que le ſommeil ferme ſes yeux : les ſonges voltigent ſur ſa tête ; ils lui montrent ſon Père Licomède vêtu de noir, errant par mer & par terre, qui vient dans ſa priſon briſer ſes fers & le tirer de ſervitude ; enſuite devenu cheval lui-même, il parcourt différens pays à la pourſuite d'une jument de ſon eſpèce qu'il trouve

à la fin ; pour lors il prend ſa première forme, & redevient homme.

Frappé de ce ſonge, Abrocome ouvre les yeux ; il le prend pour un ſecret avertiſſement du Ciel de ne perdre pas toute eſpérance. Cependant ſa priſon ne finiſſoit point, & ſa chère Anthia ſe laiſſoit conduire en Syrie avec Leucon & Rode. Manto, depuis que ces derniers l'avoient ſi mal ſervie, étoit indiſpoſée contre eux, & ſur-tout elle conſervoit une haine mortelle pour Anthia.

Auſſi-tôt qu'ils furent tous arrivés à la ville d'Antioche (c'étoit la patrie de Méris), la fille d'Apſirte fit embarquer Leucon & Rode, pour être vendus dans quelque pays éloigné de cette Province. Pour ce qui eſt d'Anthia,

Manto devoit la marier avec un Eſclave de Méris à la Campagne; elle crut que c'étoit la ſeule manière de ſe bien venger d'Abrocome; cet Eſclave à qui elle deſtinoit Anthia, s'appelloit Lampédon; ſon emploi étoit de garder des chèvres ſur le bord de la Mer. Manto le fit venir, & lui remit Anthia pour en faire ſa femme; elle lui ordonna même de la traîner de force, en cas qu'elle fît la moindre réſiſtance. Le Chèvrier la conduit donc chez lui, & prépare tout pour la nôce. Anthia ſe voyant à la veille de prendre un autre époux qu'Abrocome, ſe proſterne devant le Chèvrier, l'invoque comme ſon Génie tutélaire, & tâche d'émouvoir ſa compaſſion; elle lui dévoile ſa naiſſance, lui dit qu'elle eſt d'une fa-

mille illuſtre, ainſi que ſon mari, & de quelle façon ils étoient tombés au pouvoir des Corſaires. Lampédon attendri par ſes pleurs, la reçoit ſous ſa garde; il lui jure de ne pas uſer des droits qu'il a ſur elle, & s'efforce même de l'encourager. Laiſſons pour quelque tems Anthia chez le Chèvrier ſe plaindre de la rigueur du ſort & de la perte d'Abrocome.

Apſirte, que le haſard conduiſit dans l'endroit où couchoit Abrocome avant l'accuſation de Manto, apperçut le billet que ſa fille avoit écrit à ce jeune Ephéſien; il en reconnut le caractère, & très-convaincu que le malheureux Abrocome étoit innocent, il ordonna qu'on brisât ſes liens, & ſe le fit amener. Abrocome voyant ſon Maître ra-

douci, ſe jette à ſes pieds; Apſirte le relève, & lui dit avec bonté : c'eſt à tort que je te condamnai, ajoutant foi trop légèrement aux diſcours de ma fille; pour réparer mon injuſtice, d'eſclave que tu étois, je te rends libre, & te confie la ſurintendance de toute ma maiſon; je te choiſirai même, ſi tu le ſouhaites, une femme parmi les plus belles filles de nos Citoyens; oublie le paſſé, je t'en prie, ce n'eſt pas volontairement que je t'ai traité ſi mal.

Que mille graces te ſoient rendues, ô mon cher Maître, lui répond Abrocome, de ce que tu as bien voulu reconnoître la vérité & récompenſer mon innocence!

Tous les Affranchis & les Eſclaves

d'Apſirte ſçurent bon gré à leur Maître de cet acte de juſtice. Chacun s'empreſſa d'en venir marquer ſa joie à Abrocome ; mais Abrocome paroiſſoit peu ſenſible à ces légères faveurs du deſtin ; Anthia ſeule pouvoit lui tenir lieu de tout, & ſans elle rien n'étoit capable de le toucher ; il ſe diſoit ſouvent à lui même, à quoi me ſert la liberté ! Que m'importent les richeſſes & l'adminiſtration de tous les biens d'Apſirte ? Ce n'eſt pas-là mon état ; ha, que ne puis-je la retrouver vivante ou morte !

Ces penſées ne ſortoient point de l'eſprit d'Abrocome ; Anthia l'occupoit même au milieu des plus grands embarras que lui cauſoient les affaires d'Ap-

ſirte, il ne ſongeoit qu'à l'endroit & au moment où la fortune lui rendroit ce précieux tréſor.

Rode & Leucon avoient été emmenés & vendus à Xante, ville de Lycie, ſituée à quelques lieues de la mer, auprès du fleuve du même nom. Le Maître qui les acheta les traitoit avec douceur; ſa vieilleſſe le mettant hors d'état d'avoir des enfans, ces deux Eſclaves lui en tenoient lieu; il les regardoit d'un œil de père, & les faiſoit vivre dans la plus grande abondance; malgré cela le regret de ne plus voir Abrocome & Anthia les jettoit dans une langueur continuelle.

Anthia étoit toujours reſtée avec le Chèvrier. L'époux de Manto, Méris, venoit fréquemment à ſa Campagne. A

peine eut-il apperçu la belle Anthia, que ſon cœur fut embraſé des deſirs les plus vifs. Cependant il ſe contraignit, & tint ſes feux cachés ; mais à la fin il ne put s'empêcher d'en faire confidence au Chèvrier, en le flattant des plus belles promeſſes, s'il ne le trahiſſoit point.

Lampédon convint avec Méris de tout ce qu'il voulut ; mais il redoutoit trop la furie de Manto pour lui tenir parole : en effet à la première occaſion il ſe hâta d'apprendre à la fille d'Apſirte que ſon époux étoit infidèle. Manto s'abandonne à toute ſa colère : Eſt-il de femme plus infortunée que moi, dit-elle ? Une miſérable fut cauſe en Phénicie que le plus aimable mortel ne répondit point à mon amour, & non

contente

contente de ce triomphe, elle vient m'enlever ici le cœur de mon époux ! Mais je la punirai d'avoir paru belle aux yeux de Méris ; elle paiera chèrement toute les larmes que ſes outrages m'ont fait verſer.

Manto n'effectua pas néanmoins ſes menaces ſi-tôt ; elle attendit que ſon époux ſe fût mis en route pour un long voyage : alors elle envoye chercher le Chèvrier, & lui commande de conduire Anthia dans le plus épais de la forêt, pour être égorgée. Manto lui promet en même temps une récompenſe proportionnée à ſa jalouſie. Le Chèvrier reçoit avec chagrin cette cruelle commiſſion ; mais la crainte d'irriter Manto par ſa déſobéiſſance paroît la plus forte : il s'en retourne aux champs, & raconte

à la belle Anthia ce qu'on avoit réſolu contre ſes jours.

Hélas ! s'écria-t-elle avec les exclamations les plus touchantes, que nos étoiles ſe reſſemblent bien ! Abrocome eſt à Tyr, ou mort, ou mourant, & je vais mourir ici. Mais je te prie, pourſuivit-elle, ô Chèvrier, de te comporter avec la même généroſité que tu m'as témoigné juſqu'à préſent : lorſque tu m'auras ôté la vie, porte-moi dans un terrain tout auprès, poſe enſuite tes deux mains ſur mes yeux, & dans le moment que tu m'enſeveliras, appelle à haute voix & pendant long-temps Abrocome. Que cette ſépulture me ſeroit agréable, ſi Abrocome la partageoit avec moi !

Elle dit, & le Chèvrier ſaiſi de com-

paſſion n'eut pas le courage d'exécuter les ordres de Manto ; il craignit de commettre l'action d'un ſcélérat, en immolant une femme ſi jeune, ſi belle, & qui n'avoit fait de mal à perſonne ; l'ayant donc raſſurée, il lui tint ce diſcours : Anthia, tu ſçais que Manto notre Maîtreſſe m'a très-rigoureuſement ordonné de t'ôter la vie. Par reſpect pour les Dieux, & par pitié pour ta jeuneſſe & pour ta beauté, je ne le faïs point : au contraire je veux te vendre dans quelque port éloigné ; Manto me feroit châtier trop vivement ſi elle apprenoit que tu n'es pas morte ; au lieu que ne te ſçachant plus ici, elle croira que j'ai ſuivi ſes ordres.

L'épouſe d'Abrocome pénétrée de

reconnoiſſance, embraſſa toute en pleurs les pieds du Chèvrier; levant enſuite les yeux, elle adreſſa cette prière au Ciel : O Dieux, dit-elle, & vous, Diane d'Ephèſe, puiſſiez-vous tenir compte à ce Chèvrier d'une auſſi bonne action!

En même-tems Anthia confirma ſon bienfaiteur dans le deſſein de la vendre au plutôt; ils ſe rendirent enſemble au port le plus voiſin. Des Marchands de Cilicie offrirent d'Anthia un prix conſidérable au Chèvrier; celui-ci le reçut, & s'en retourna aux champs.

Les nouveaux Maîtres d'Anthia l'ayant fait paſſer ſur leurs vaiſſeaux, voguèrent vers la Cilicie à l'entrée de la nuit, mais une tempête ayant briſé

le navire, ils ſe ſauvèrent avec Anthia ſur des débris, & la vague les porta à la première plage.

Il y avoit en cet endroit un bois extrêmement touffu; Hypotous, chef de brigands, auſſi célèbre par terre que les plus fameux Pirates ſur mer, s'y étoit réfugié avec ſa compagnie; les Ciliciens qui cherchoient quelque route frayée, s'étant égarés à la fin, furent rencontrés par ces brigands, qui les prirent avec la belle Anthia.

Cependant la cruelle Manto, pour ſe juſtifier dans l'eſprit de ſon père, lui envoya cette lettre par un eſclave.

« Vous m'avez mariée dans une terre » étrangère. Parmi les eſclaves que vous » m'avez donnés, Anthia s'eſt mal com-

» portée ; ſes actions ont été cauſe que
» je l'ai fait paſſer à la campagne ; mais
» le beau Méris mon époux, que ſes
» affaires appelloient ſouvent en cet
» endroit, en eſt devenu amoureux ; ſon
» infidélité m'a cauſé tant de chagrin,
» que j'ai donné ordre au Chèvrier, à
» qui j'avois abandonné Anthia, de la
» vendre dans quelque ville de Syrie. »

Abrocome, à qui ſon Maître Apſirte fit part de cette lettre, ne put ſe contenir d'impatience & de douleur ; le premier projet que l'amour lui fit naître, fut de s'enfuir pour s'aller informer du pays où l'on avoit vendu ſa chère Anthia. Il ſe rendit donc à Antioche, où il ſe fit inſtruire ſecrettement par les gens de Manto de la de-

meure du Chèvrier; il y vole, & le prie avec inſtance de lui donner des nouvelles de la fille de Tyr.

Vous voulez dire, lui répond le Chèvrier, de la belle Anthia; & tout de ſuite il apprit au jeune Ephéſien ſon mariage, la conduite religieuſe qu'il avoit tenu avec elle, l'amour paſſionné de Méris, & la réſolution qu'il avoit priſe plutôt que d'immoler cette jeune épouſe, de la vendre à des Marchands de Cilicie. Le Chèvrier ajoûta qu'un certain Abrocome occupoit nuit & jour le ſouvenir d'Anthia, qu'elle ne ſe laſſoit point de prononcer ſon nom.

Le jeune Ephéſien n'avoua pas au Chèvrier qu'il étoit ce même Abrocome; mais l'ayant remercié de ſa complaiſance, il prit dès le lendemain

de très-bonne heure la route de la Cilicie, où il eſpéroit de trouver Anthia.

Hypotous avec ſes compagnons avoit paſſé la nuit dans la bonne chère; ne devant ſacrifier que le lendemain, tous les apprêts du ſacrifice étoient déjà faits, la ſtatue de Mars étoit placée, le bois apporté, & les fleurs pour les guirlandes toutes choiſies; il falloit que le ſacrifice ſe fît ſuivant l'ordre accoutumé; la victime qui devoit être immolée, ſoit un homme, ſoit une femme, ou quelqu'animal que ce pût être, étoit attachée à un arbre; enſuite chacun ſe retiroit en arrière à certaine diſtance, & l'on faiſoit pleuvoir une grêle de dards ſur le corps de la victime. Tous ceux qui l'atteignoient étoient sûrs que

Mars agréoit leur ſacrifice ; mais tous ceux qui tiroient à côté, étoient obligés d'appaiſer le Dieu par de nouvelles offrandes.

Anthia devoit ſervir ce jour-là de victime. Comme tout étoit prêt, & qu'on l'alloit attacher, un grand bruit frappa l'air ſubitement ; des gens armés parurent de toutes parts : c'étoient les troupes de Périlas, Préfet de la Paix, homme puiſſant, & des plus renommés de la Cilicie, qui vint ſurprendre la Compagnie d'Hypotous : la plupart des Brigands furent maſſacrés, & le reſte pris en vie ; le ſeul Hypotous ſe ſauva les armes à la main.

Périlas ſe fit amener Anthia, qui lui raconta ſes malheurs, & de quelle manière on l'alloit immoler s'il ne l'eût

ſecourue. La douceur de ſa voix, ſon regard, l'éclat de ſon teint que le trouble avoit ranimé, la couronne de fleurs & les guirlandes dont elle étoit parée, lui donnoient tant de graces, que Périlas prit un peu trop de part à ſon infortune ; & ce ſentiment devint la ſource d'une paſſion vive qui ſe développa par la ſuite. Le Préfet emmena cette belle Ephéſienne à Tharſe, ville capitale de Cilicie, où les compagnons d'Hypotous ſubirent la peine de leurs crimes. Périlas n'étoit point engagé ſous les loix de l'hymen; mais les beaux yeux d'Anthia le rangeoient inſenſiblement ſous les loix de l'amour, & des chaînes de l'un on paſſe volontiers aux chaînes de l'autre. Il propoſe donc à cette aimable perſonne de partager les richeſſes

conſidérables qu'il avoit amaſſées, & l'aſſure qu'il la regardera moins comme ſa femme que comme la ſouveraine de ſon cœur & de ſes biens.

Les premiers jours, Anthia fit voir une ferme réſiſtance ; accablée enfin des pourſuites de Périlas, & craignant quelque violence de ſa part, elle feignit de conſentir à l'épouſer, mais elle prit du tems. Périlas trop charmé de l'avoir amenée en partie à ce qu'il ſouhaitoit, lui donna trente jours pour achever de ſe déterminer : il lui promit en attendant de mettre un frein à ſes deſirs, & de ſuſpendre ſes ſollicitations. Anthia obtint donc quelque relâche à ſes maux ; mais elle appréhendoit plus que la mort l'expiration du tems qu'elle avoit demandé.

Pendant qu'elle s'agitoit de la ſorte, Abrocome continuoit ſa route vers la Cilicie. Ce tendre époux s'étoit égaré: il n'étoit pas éloigné de la grotte des brigands, lorſqu'il rencontra le fameux Hypotous. Celui-ci accourut au-devant de lui, & le pria de le recevoir pour compagnon de voyage. Qui que tu ſois, lui dit-il, ô charmant jeune homme, je trouve du plaiſir à te conſidérer; mes yeux ne virent jamais de mortel qui me parut tout enſemble & ſi beau, & ſi vaillant. Nous voilà, continua-t-il, à une grande diſtance de la route ordinaire; crois-moi, laiſſons la Cilicie, & paſſons vers le Pont de Cappadoce; cette Province eſt remplie de richeſſes, & convient à ma profeſſion. Abrocome intimidé, ſe rendit à la force, & fut

contraint

contraint de l'accompagner. D'ailleurs il ſe flattoit qu'en voyageant de côté & d'autre aux environs de la Cilicie, où devoit être Anthia, il rencontreroit à la fin cette chère épouſe; il crut cependant à propos de garder le ſilence ſur le vrai motif qui le conduiſoit.

Après s'être donc juré réciproquement de ne ſe jamais nuire l'un à l'autre, ils s'en retournèrent dans la grotte; Hypotous prit ce qu'il y avoit laiſſé: il avoit auſſi caché dans la forêt un cheval qui ſervit pour Abrocome.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIÈME.

LE deſſein d'Hypotous étoit d'aller à Maſſaque pour y recruter un certain nombre de jeunes gens & former de nouveau ſa compagnie; comme ils paſſoient dans les endroits les plus habités, ils trouvoient de tout en abondance; Hypotous ſavoit ſi bien la langue du pays que tout le monde traitoit avec lui comme s'il y fût né. Au bout de dix jours de marche, ils arrivèrent à Maſſaque, où ils comptoient ſéjourner quelque tems pour ſe rétablir de leur fatigue : ils eurent ſeulement la précaution de ſe loger proche la porte de la ville.

Un jour qu'ils étoient à dîner tête à tête, Hypotous jetta le plus tendre

ſoupir ; & ce ſoupir fut bientôt accompagné de larmes : Abrocome voulut ſavoir le ſujet qui les faiſoit couler, Hélas ! lui répondit Hypotous, je ne finirois pas ſitôt à te raconter ce qui me rend malheureux, les événemens les plus triſtes compoſent l'hiſtoire de ma vie. Abrocome le preſſa de les lui apprendre, & promit de l'inſtruire à ſon tour de ſes aventures, de ſorte qu'après un court ſilence, Hypotous commença ſon récit de cette manière.

J'ai reçu le jour à Perinte, mes parens étoient des plus conſidérables de cette ville qui n'eſt pas éloignée de la Thrace : tu ſçais ſans doute que Perinte eſt fameuſe entre toutes les villes d'Aſie, & combien ſes habitans poſſèdent de richeſſes ; envoyé dès ma jeuneſſe

aux écoles publiques, j'y pris un attachement insurmontable pour un condisciple qui faisoit ses exercices en même tems que moi. Hyperante ne paroissoit pas répondre à mon amitié ; j'avois beau la faire éclater à ses yeux, & par la douceur de mes regards, & par des attentions & par des louanges, il sembloit ignorer que je l'aimois : cependant comme nous étions à célébrer la veille d'une fête qu'il devoit y avoir à Perinte, je m'approchai d'Hyperante, & lui parlai de mon amitié, d'une manière si touchante, qu'il en fut attendri : nous nous embrassâmes, & de joie, j'arrosai son visage de mes larmes. Ce fut là le commencement de mon bonheur : nous eûmes par la suite occasion de nous voir

ſouvent; la conformité d'âge autoriſoit notre liaiſon, & nous goûtions ſans crainte la plus charmante félicité, dans les careſſes réciproques d'une innocente amitié; c'étoit à qui s'en donneroit des gages plus certains & plus ſouvent réitérés. Hélas! il ne manquoit à nos plaiſirs pour être parfaits, que d'être durables; mais la fortune ne les vit point ſans jalouſie, & ſe plut à nous traverſer.

Il arriva de Byſance (Périnte n'en eſt pas loin) une courtiſanne opulente & des plus renommées, laquelle enorgueillie de ſes richeſſes, ſe faiſoit appeller Ariſtomacha. Aſſurément quelque Dieu courroucé l'envoya tout exprès pour me nuire. J'étois avec Hyperante. Cette Ariſtomacha l'apperçut, & du premier

coup d'œil en fut épriſe. Telle étoit l'impreſſion que faiſoit la beauté d'Hyperante ; nul mortel en le voyant ne pouvoit ſe garantir de l'aimer.

Ariſtomacha commença par garder quelques meſures : elle ſe contentoit d'envoyer des gens adroits auprès d'Hyperante pour le diſpoſer en ſa faveur ; mais Hyperante m'étoit trop attaché pour me préférer qui que ce ſoit. Ariſtomacha impatientée de ſes refus, aima mieux s'adreſſer à ſon père. Ce père étoit un homme ſans mœurs, eſclave de l'intérêt ; il lui vendit Hyperante, & fit accroire à ce malheureux fils, en le livrant, que c'étoit pour lui fournir les moyens de s'inſtruire, en voyageant, des mœurs & des uſages de l'Aſie.

Hyperante ne fut pas ſi-tôt au pou-

voir d'Ariſtomacha, que celle-ci l'enferma dans un endroit dont elle ſeule avoit la clef, & peu de jours enſuite elle l'embarqua pour l'emmener à Byſance.

Toutes les conſidérations du monde n'auroient pu me ſéparer de mon ami; auſſi le ſuivis-je à Byſance, où je cherchois avec empreſſement les occaſions de le voir; mais que ces occaſions étoient rares! Je ne trouvois preſque jamais l'heureuſe & douce facilité de m'entretenir avec lui; il étoit toujours gardé à vue par une infinité d'eſclaves. Cette contrainte & l'injuſtice du père d'Hyperante me mirent enfin au déſeſpoir. Je pris une dernière réſolution & m'en retournai tout ſeul à Périnte. Là, je vendis tout ce qui

m'appartenoit, & je repris auſſi-tôt le chemin de Byſance. Arrivé dans cette ville, je ne laiſſe point échapper le premier moment favorable pour faire part à Hyperante de mon deſſein. Il l'applaudit; il s'offre même de me ſervir & de partager le péril. Que n'eſt-on pas capable d'entreprendre avec le ſecours d'un tendre ami! Hyperante m'avoit donné le moyen d'entrer dans la maiſon d'Ariſtomacha : je veux ſur le ſoir m'introduire dans ſa chambre; mais que vois-je! la vile Ariſtomacha entraînoit de force le trop foible Hyperante. A cet aſpect, la fureur m'emporte; je vole comme un éclair ſur cette infâme, & je la perce de mille coups de poignard. Ariſtomacha tombe noyée dans ſon ſang; elle rend

le dernier ſoupir, les yeux attachés ſur le bel Hyperante. Mais ſans perdre de tems, nous profitons du ſilence de la nuit; chacun repoſoit: nous nous ſauvons à travers les ténèbres, & nous arrivons le lendemain à Périnte. Notre projet n'étoit pas de nous y montrer: en effet trouvant un vaiſſeau tout prêt, nous nous embarquâmes pour voyager en Aſie. Notre navigation fut aſſez douce juſqu'à la vue de Leſbos; mais un orage des plus violens s'étant élevé tout-à-coup, l'adreſſe des Matelots devint inutile; notre navire ſe renverſa ſur les vagues. Le premier mouvement de crainte qui me ſaiſit eut pour objet mon cher Hyperante. Je fis des efforts incroyables pour le ſauver; je nageois d'abord ſous lui, & le ſou-

levois de mon mieux, afin qu'il eût moins de peine; mais vers la nuit, Hyperante ne put ſe ſoutenir contre l'impétuoſité des flots, & je le ſentis expirer, ſans qu'il me fût poſſible de lui prêter du ſecours. J'employai tout ce qui me reſtoit de forces pour conduire ſon corps juſqu'au rivage, & lui rendre les derniers devoirs. Triſte & malheureuſe conſolation pour un ſi grand malheur! Je l'enſevelis donc; pour tout parfum, l'arroſant de mes pleurs, & faiſant retentir les rochers de mes gémiſſemens: après quoi, le haſard m'ayant offert une eſpèce de colonne, je la plantai ſur ſon ſépulcre, & je me ſervis d'une petite pierre aiguë, avec laquelle je traçai l'Epitaphe ſuivante en mémoire de cet infortuné:

Hypotous d'une main impuiſſante,
Dreſſa ce monument à ſon cher Hyperante;
Qu'on ne s'étonne point de ſa ſimplicité;
Il renferme en ſon ſein une fleur des plus belles,
Que le ſort a ravi ſur des vagues cruelles,
Par le ſouffle mortel d'un vent trop irrité.

Après cette diſgrace, je ne fus pas tenté de retourner à Périnte; j'allai parcourir la grande Phrygie; je deſcendis enſuite vers la Pamphilie, & là, manquant des choſes les plus néceſſaires à la vie, courroucé contre les Dieux de m'avoir enlevé mon cher Hyperante, ennemi déclaré des hommes d'y avoir auſſi contribué en partie, je me mis à venger ſur eux la perte qui faiſoit mon ſupplice. Aſſu-

cié d'abord dans une compagnie assez fameuse, dont le chef vint à manquer, je fus élu d'une voix à sa place. Ma conduite répondit à l'idée qu'on avoit eue de moi; toute la Cilicie se ressentit de mes ravages, jusqu'au moment où mes compagnons furent tous pris ou massacrés par un accident imprévu. Je suis le seul qui ait pu en échapper quelques jours avant de te rencontrer.

Tu viens d'entendre mes aventures, ajouta Hypotous: mais toi, cher ami, dis-moi de quelle espèce sont les tiennes; je te vois abattu; il semble même que tu aies éprouvé de grandes misères pendant ton voyage.

Abrocome en peu de mots contenta la curiosité d'Hypotous. Il lui dit qu'il

étoit d'Ephèſe, & qu'il y avoit épouſé une jeune fille dont il étoit paſſionnément amoureux. Il lui raconta les prédictions de l'Oracle; ſon voyage à Rhodes, la rencontre des Corſaires, ce qui lui étoit arrivé à Tyr, ſa fuite en Syrie, & enfin le motif qui l'avoit conduit en Cilicie.

Pendant ce récit, Hypotous ſoupiroit avec Abrocome, en s'écriant: Chers auteurs de mes jours, ô ma chère patrie! je ne vous verrai plus: ni toi, bel Hyperante, qui me ſerois plus cher encore que tout ce que je pourrois imaginer! Hélas! Abrocome, il te reſte du moins le doux eſpoir de poſſéder l'objet chéri de ton cœur; mais pour moi, cette conſolation m'eſt défendue, je ne verrai plus Hyperante.

En achevant ces mots, il montra la chevelure d'Hyperante, laquelle il arroſa de ſes larmes.

Hypotous reprit enſuite une aventure qu'il avoit oubliée. Peu de temps auparavant que ma compagnie fut détruite, dit-il, une jeune Vierge qui s'étoit égarée, ſe laiſſa ſurprendre dans la grotte. Elle avoit à-peu-près ton âge, & ſe diſoit de ta patrie. Nous devions l'immoler au Dieu Mars. Tout étoit préparé pour le ſacrifice, lorſqu'une troupe nombreuſe de gens, qui la pourſuivoient ſans doute, interrompirent la cérémonie. Je me ſauvai, comme je t'ai dit, & j'ignore ce qu'elle eſt devenue. Sa beauté pouvoit être comparée à celle de Vénus, ſes habits étoient ſimples, ſes cheveux

blonds, & le charme de ſes regards peignoit admirablement la douceur de ſon ame.

Comme Hypotous alloit continuer, Abrocome s'écria : O trop heureux Hypotous ! tes yeux ont vu ma chère Anthia, mais où eſt-elle ? Où fuit-elle ? Quelle heureuſe contrée la poſſéde à préſent ? Courons-y, retournons en Cilicie, cherchons-la, elle ne doit pas être encore éloignée de l'antre des Brigands. Chèr Hypotous, partons, je t'en conjure par l'ame du bel Hyperante, qui eſt la même que la tienne ; ne me refuſe pas, allons parcourir au plus vîte tous les lieux, où tu crois que je puiſſe retrouver Anthia.

Hypotous ſouſcrivit aux deſirs d'A-

brocome; il lui repréſenta ſeulement qu'il étoit à propos de faire une levée d'hommes qui les accompagneroient, pour rendre leur entrepriſe plus ſûre.

Pendant qu'ils ſe diſpoſoient à retourner en Cilicie, le terme qu'Anthia avoit obtenu pour ſon mariage, les trente jours étoient expirés. Périlas avoit déjà fait orner les victimes de fleurs; on les menoit en pompe, ſuivies de tout ce qui étoit néceſſaire pour la cérémonie. Il y avoit chez Périlas un concours prodigieux de monde; ſes parens, ſes amis & grand nombre de citoyens étoient venus prendre part à ſa joie, & devoient célèbrer avec lui la fête de ſes noces.

Quelques temps auparavant qu'An-

thia eut été délivrée des mains des Brigands, un vieux Médecin d'Ephèſe avoit fait naufrage en allant en Egypte, & le beſoin l'avoit conduit à Tarſe. Eudoxe (c'étoit ſon nom) s'adreſſoit aux plus conſidérables de la ville, demandoit aux uns de l'argent, aux autres des habits pour continuer ſon voyage; s'étant un jour approché de Périlas, il lui dit, ainſi qu'il le racontoit à tous, quelle étoit ſa diſgrace, ſon pays & ſa profeſſion. Périlas s'imagina que la belle Anthia ſeroit charmée de voir un homme d'Ephèſe, & le lui préſenta.

Anthia l'accueillit en effet avec de grandes careſſes, lui demandant précipitamment des nouvelles de ſa famille; Eudoxe ne put lui en donner à

il étoit abſent d'Ephèſe depuis pluſieurs années. Cependant ſa vue ne laiſſa pas d'être agréable à la jeune Anthia, qui faiſoit prendre ſoin de ſa ſubſiſtance. Eudoxe auroit voulu rejoindre ſa femme & ſes enfans, il ſupplioit ſans ceſſe ſa protectrice de lui procurer les moyens de s'en retourner à Ephèſe.

Lors donc que l'appareil des noces fut achevé, que toutes les invitations furent faites & qu'on eût paré la nouvelle Epouſe des habits les plus ſomptueux, il n'y eut plus de prétexte pour reculer cette fatale cérémonie; Antia inconſolable fondoit en larmes; ſes yeux ne tariſſoient point; le bel Abrocome demeuroit gravé dans ſa penſée, elle n'avoit pas oublié l'a-

mour de ce cher Epoux, les ſermens qu'ils s'étoient faits l'un l'autre, les plaiſirs qu'ils avoient goûtés dans leur Patrie & la tendreſſe de ſes parens; mais elle avoit auſſi devant les yeux, pour combattre toutes ces idées, la circonſtance preſſante qui l'obligeoit preſque de céder, & les noces toutes prêtes à ſe conclure qui l'alloient engager dans de nouveaux liens. Toutes ces réflexions déchiroient ſon ame; mais l'infidélité qu'elle commettoit envers Abrocome ſembloit la toucher plus que tout le reſte.

Que je ſuis injuſte, diſoit-elle, eſt-ce ainſi que je traite mon cher Abrocome? Eſt-ce ainſi que j'imite ſa généroſité? Ce tendre époux s'eſt vu mener dans un noir cachot, il a

ſouffert conſtamment les plus affreux ſupplices plutôt que de manquer à ſon amour ; hélas ! que ſais-je, peut-être eſt-il mort à préſent ? & moi, malheureuſe, oubliant tout ce qu'il a fait pour moi, je vais à l'autel pour être unie à un autre ; on chantera de nouveau l'hymenée en mon honneur. Quoi, j'aurai la perfidie de coucher avec Périlas..... O chère ame d'Abrocome, reprenoit-elle enſuite tendrement, plus ſacrée pour moi que tout ce qui reſpire ! Ne vous affligez pas encore, Anthia ne vous fera point cet outrage ; l'appareil le plus terrible de la mort la plus prochaine ne ſauroit l'y forcer, elle ſe conſervera toujours votre chaſte & fidelle épouſe.

Elle dit ; & le Médecin d'Ephèſe

étant venu la voir, ils ſe retirèrent enſemble dans un cabinet où la belle Anthia ſe jetta aux pieds d'Eudoxe; elle le ſupplie avec toutes les inſtances que la douleur ſuggère aux malheureux, de lui garder le ſecret ſur ce qu'elle va lui révéler; en même-temps elle prend Diane à témoin, & conjure cette Déeſſe, protectrice des Ephéſiens, d'accomplir ce qu'elle ſouhaite d'Eudoxe; celui-ci la relève de terre, & lui proteſte avec ſerment qu'il eſt prêt à remplir tous ſes vœux.

Alors Anthia, raſſurée par ce diſcours, lui fit un détail abrégé de ſes aventures, & rappella principalement la promeſſe qu'elle & Abrocome s'étoient faite de ſe garder une fidélité réciproque. Si j'eſpérois, pourſuivoit-

elle, de rejoindre mon époux vivant, ou que je puſſe ſecrettement m'échapper d'ici pour l'aller chercher, c'eſt ſur quoi je te demanderois conſeil; mais puiſqu'il eſt mort ſans doute, que la fuite m'eſt impoſſible, que je ne puis ſans être parjure envers mon cher Abrocome, tranſgreſſer le pacte que j'ai fait avec lui & que certainement je ne manquerai point à mes ſermens, c'eſt à toi que j'ai recours; invente, par les ſecrets de ton art, quelque breuvage qui termine mes maux : enſuite apporte-le-moi, les Dieux auront ſoin de te récompenſer. Mes derniers inſtans ſeront employés à les prier pour toi, je te donnerai plus d'or qu'il n'en faut pour te conduire dans notre Patrie; & tu

pourras avant que ma mort ſoit découverte, t'embarquer pour Ephèſe. A ton arrivée, informe toi de Megamède & de ma mère Euripe, cours chez eux, apprends-leur toutes les particularités de mes infortunes, apprends-leur auſſi que la mort a tranché mes jours & ceux d'Abrocome.

Après ces paroles, Anthia ſe remit aux pieds d'Eudoxe, pour le ſupplier d'accorder à ſes deſirs ce qu'elle lui demandoit : Elle préſente ſes braſſelets, ſes perles, les chaînes qu'elle avoit à ſon cou, garnies de pierres précieuſes, & une ſomme conſidérable d'argent. Les richeſſes de Périlas qu'elle avoit en ſon pouvoir la mettoient en état de faire toutes ces gé-

néroſités. Eudoxe malgré ſa compaſſion, eſt ébranlé; l'appât d'une ſi grande fortune éblouit ce Médecin. Quelle voie plus sûre en effet pour ſon retour à Ephèſe, & pour y vivre dans l'abondance? C'eſt en vain qu'il héſite, plus il ſe conſulte, & plus l'intérêt triomphe dans ſon cœur. Eudoxe conſent donc de compoſer un poiſon, & ſort à l'inſtant pour l'aller préparer.

Anthia pendant l'abſence d'Eudoxe continue ſes plaintes : elle a quelque regret de finir ſi jeune ſa carrière à peine commencée : tous ſes diſcours ſont entremêlés du nom d'Abrocome, elle l'appelle & lui parle comme s'il étoit préſent; c'eſt dans de pareilles agitations qu'elle attend ſon libérateur :

teur : ſes vœux ſont ſatisfaits, il arrive enfin portant avec lui ce qu'il avoit promis.

La jeune Ephéſienne s'en empare avec joie & congédie le Médecin, après les témoignages d'une reconnoiſſance peu commune. Eudoxe diſparoît auſſi-tôt, & les rivages de la Cilicie le voient déjà bien loin ; elle cependant cherchoit le moment favorable pour avaler ce poiſon.

Déjà la nuit étoit venue ; déjà l'on préparoit la chambre des nouveaux époux : ceux qui étoient prépoſés pour cette office vinrent chercher Anthia. Abſorbée de ſon état, elle ſe laiſſe entraîner toute mourante, & cachant dans ſa main le dernier remède à ſes maux : comme elle avançoit vers le lit nuptial

& que chacun appelloit l'hymenée par les chants accoutumés, ſon eſprit ſe livroit aux idées les plus triſtes. Quelle différence, diſoit-elle en elle-même, je fus autrefois menée au bel Abrocome mon époux, & c'étoit le flambeau du tendre Amour qui m'éclairoit ſur mon paſſage : l'Hymenée deſcendit ſur le lit des deux amans qui goûtoient un bonheur mutuel : quelle différence, Dieux immortels !..... Cependant, pourſuivoit-elle, Anthia, que vas-tu faire ? Outrageras-tu de la ſorte Abrocome, ce cher époux, ce fidèle amant dont ton cœur eſt ſi charmé, & qui, plutôt que de te trahir, a préféré la mort ?..... Non, il ne ſera pas dit que j'aie cette foibleſſe, & que je m'abandonne ainſi

dans l'adverſité! Abrocome ſeul doit être mon époux, & tout mort qu'il eſt, ſon ombre même m'eſt plus chère que tous les mortels enſemble.

Etant arrivée auprès du lit, & s'y trouvant preſque ſeule pendant qu'on étoit allé chercher Périlas dans l'endroit où ſe paſſoit le feſtin, Anthia feignit d'être altérée & demanda de l'eau ; un eſclave accourut auſſitôt pour lui en donner. Elle prit la coupe, & gliſſa le poiſon dedans avec ſubtilité; proférant enſuite ces mots tout bas : O chère ame, dit-elle, de mon cher Abrocome, que la mienne adoroit uniquement! me voilà prête à te tenir parole ; je m'achemine enfin vers la ſeule route qui mène à toi, triſte réſolution à la vérité, mais in-

diſpenſable ! reçois ton épouſe avec la même ardeur que tu lui jurois autrefois ; invite-la toi-même à t'aller rejoindre.

A peine a-t-elle achevé ces mots qu'elle avale le breuvage. Le plus prompt ſommeil ferme ſes paupières, & dans le même inſtant elle tombe ſans mouvement & ſans connoiſſance.

Quelle fut la ſurpriſe de Périlas en arrivant ! Il voit Anthia étendue par terre, qu'on s'efforçoit envain de rappeller à la vie. La douleur la plus amère ſuccède à la plus grande joie ; un murmure de plaiutes ſe fait entendre dans toute la maiſon ; ce n'eſt plus que confuſion & tumulte, que cris, qu'exclamations de toutes parts : on eſt ſurpris, conſterné. Les uns plaignent l'é-

garement d'eſprit de cette jeune perſonne ; les autres cherchent à conſoler Périlas, & tous ſont également fâchés de l'accident qui vient d'arriver ; mais Périlas ſur-tout ne ſort de ſon ſaiſiſſement que pour ſe livrer au déſeſpoir : il déchire ſes habits & ſe jette tout éperdu ſur le corps d'Anthia. O chère Perſonne, s'écrie-t-il ! quoi, tu quittes l'époux avant la noce ? A peine fus-tu quelque jours l'épouſe de Périlas, & au-lieu du lit conjugal, c'eſt au ſépulcre qu'on va te placer ! O trop heureux cet Abrocome, qui que ce pût être, véritablement fortuné d'avoir goûté les plaiſirs de l'hymen avec toi !

Périlas donnoit ainſi des marques de ſa triſteſſe : il ſe rouloit auprès du

corps d'Anthia : tantôt il lui baiſoit les jambes, tantôt les mains : ſaiſi tout d'un coup du tranſport le plus tendre, il l'embraſſoit avec la même ardeur que ſi elle eût été vivante, répétant ſans ceſſe. O jeune épouſe infortunée ! ô femme encore plus malheureuſe !

Cependant il l'adopta de la même manière que ſi la noce eût été conſommée : Périlas l'habilla lui-même de pluſieurs vêtemens très-riches ; il attacha des pièces d'or autour d'elle. Vers le retour de l'aurore, ne pouvant plus en ſoutenir la vue, il mit le corps ſur un brancard doré, pour être tranſporté dans les ſépulcres les plus près de la Ville en pompe funèbre ; il l'accompagna tout en pleurs ſuivi d'une infinité de peuple. Périlas choiſit un

tombeau particulier pour y placer Anthia ; il fit tomber ſous le couteau grand nombre de victimes, brûla quantité de belles robes & d'autres ajuſtemens à l'uſage des femmes ; enſuite de quoi, les devoirs qu'on eſt obligé de ſe rendre entre Epoux après la mort, étant remplis, il s'en retourna pénétré de douleur à la ville de Tarſe.

Le Médecin Eudoxe avoit trompé la malheureuſe Anthia ; ſans doute qu'il n'avoit pu ſe réſoudre à devenir le miniſtre d'un ſi fatal projet ; au lieu d'une drogue empoiſonnée, il avoit ſubſtitué quelque ſomnifère qui pût produire le même effet que le ſommeil de la mort ; au bout de vingt-quatre heures Anthia revint de ſa lé-

thargie. Lorſque tous ſes eſprits furent ſortis de leur aſſoupiſſement, elle comprit bien qu'Eudoxe s'étoit joué de ſa crédulité, qu'il avoit eu pour ſes jours une cruelle compaſſion qui ne faiſoit que prolonger ſes maux. O poiſon trompeur, qui remplis ſi mal mon attente! dit-elle tout bas; c'eſt toi qui m'as empêché de ſuivre la voie fortunée qui s'ouvroit à mon ame pour aller rejoindre Abrocome; je me trouve déçue d'un ſi doux eſpoir; faut-il que tous mes deſirs aient ſi peu de ſuccès? Mais pourquoi ces regrets, ajoutoit-elle? Ce ſépulcre n'a-t-il pas de quoi ſatisfaire mon envie! La faim prendra la place du poiſon, puiſqu'il n'y a pas lieu de croire que perſonne vienne m'en-

lever d'ici. Non, je ne leverai plus mes yeux ſur l'Aſtre du jour; que ſa divine lumière me ſoit interdite pour jamais.

Anthia attendoit donc généreuſement la mort, mais le Deſtin en vouloit ordonner autrement; car cette même nuit des Corſaires ayant appris qu'outre bien des ornemens précieux, ſon cercueil contenoit beaucoup d'or & d'argent qu'on y avoit laiſſé, ces Corſaires briſèrent la porte du Monument, & pillèrent tout le butin. Ils voyent auſſi cette jeune Perſonne encore vivante, & ſa beauté leur fait eſpérer de la vendre à haut prix. On la relève pour l'emmener. O vous, dit-elle álors en tombant aux pieds des Pirates, qui que vous ſoyez, em-

portez ces ajuſtemens, & tout ce que vous trouverez d'enſeveli avec moi; mais du moins épargnez mon corps. Je ſuis conſacrée à deux Divinités, la Mort & l'Amour ; laiſſez-les-moi ſatisfaire, je vous en conjure par les Dieux de votre patrie. Daignez ne pas montrer au jour une mortelle qui s'eſt condamnée elle-même aux ténèbres de la nuit....

Elle s'épuiſa vainement en triſtes lamentations; les Pirates demeurèrent inflexibles : Anthia fut traînée hors du ſépulcre, & conduite ſur le bord de la mer dans un eſquif avec lequel ces Corſaires tinrent la route d'Alexandrie. Pendant tout le voyage, ils l'exhortoient à ſe ſoumettre à la volonté du Deſtin : mais elle ne répondoit

point, & renfermoit ſes plaintes dans le cœur; elle penſoit quelquefois en elle-même : Quoi, toujours des Corſaires & la mer! De nouveau faite eſclave! mais combien plus malheureuſement, puiſque je ne la ſuis point avec Abrocome! En quelle terre vais-je aborder à préſent! A quelle ſorte de maîtres ſuis-je réſervée! Ce ne ſera plus Méris, ni Manto, ni Périlas, ni la Cilicie. Ah! plût aux Dieux que le ſort me conduisît où le bel Abrocome a fini ſes jours, quand je n'y devrois voir que ſa ſépulture!

Ces penſées étoient accompagnées de ſoupirs qu'Anthia pouſſoit à tous momens, & les Corſaires étoient obligés de recourir à la violence pour lui faire prendre quelque nourriture. En

peu de jours, ils arrivèrent au port d'Alexandrie, où Anthia fut miſe à terre, pour être vendue aux premiers Marchands qui ſe préſenteroient.

Périlas ayant appris l'enlévement du corps de ſa chère Anthia, s'abandonnoit à l'affliction la plus vive; & ſon déſeſpoir tenoit de l'égarement.

Abrocome s'informoit de tous côtés avec ſoin, ſi l'on n'avoit aucune connoiſſance d'une jeune Etrangère vendue à des Marchands d'Eſclaves; & lorſqu'il n'en apprenoit point de nouvelles, il s'en retournoit las & conſterné auprès de ſes compagnons de voyage. Depuis ſon départ de Maſſaque avec Hypotous, tous ſes mouvemens n'avoient rien produit de ſatisfaiſant pour ſon amour. Ils étoient venus juſqu'à Tarſe.

Un

Un ſoir qu'Hypotous avoit fait apprêter à ſouper, chacun de ſes compagnons ſe livroit à la joie; le ſeul Abrocome reſtoit couché à l'écart, & ſoupiroit; ſa mélancolie ne lui laiſſoit pas même la force de manger.

Vers la fin du repas une vieille femme de l'auberge (elle ſe nommoit Chryſion) entra, & ſe mit à faire des contes. O vous, Etrangers, dit-elle, apprenez un accident arrivé depuis peu dans cette ville. Périlas, homme puiſſant, avoit été nommé Préfet de la paix, en Cilicie; dans une tournée qu'il fit à la tête d'un corps de troupes, il ramena pluſieurs brigands, & avec eux une jeune fille d'une beauté ſans égale. Périlas en devint amoureux, & pour contenter ſa paſſion, il voulut en

faire ſa femme ; tout étoit diſpoſé pour les noces ; l'épouſe ne fut pas ſi-tôt proche le lit conjugal, que ſoit par folie, ſoit qu'elle fût épriſe d'amour pour quelqu'autre, elle avala je ne ſai de quelle manière un poiſon ſubtil qui la fit expirer ſur le champ ; voilà ce qu'on publie.

A ce récit, Hypotous s'écria : C'eſt là sûrement la perſonne qu'Abrocome cherche depuis ſi long-tems. Abrocome avoit auſſi entendu le récit de la vieille, & la terrible impreſſion qu'il fit ſur ſon ame en ſuſpendit tous les reſſorts ; l'exclamation d'Hypotous le tira de cet aſſoupiſſement. Il n'en faut plus douter, s'écria-t-il, Anthia eſt morte ; ſa ſépulture ne doit pas être éloignée d'ici, & ſans doute qu'on y conſerve

ſon corps. En même tems il ſupplia Chryſion de le conduire au ſépulcre, & de lui montrer Anthia; mais cette bonne vieille arrachant un ſoupir du fond de ſon cœur : Infortuné, lui répondit-elle, ah! c'eſt juſtement ce qu'il y a de plus fâcheux dans la ſiniſtre aventure de cette fille pour qui tu t'intéreſſes! Périlas l'enſevelit lui-même, & la revêtit d'habits magnifiques; mais certains Pirates en ayant eu connoiſſance, ſont venus de nuit, & non contens de piller ſa ſépulture, ils ont fait diſparoître le corps. Périlas en eſt ſi déſeſpéré qu'il envoie à leur pourſuite; on fait des perquiſitions en tous lieux.

Cette dernière circonſtance acheva l'infortune d'Abrocome; il met ſa tu-

nique en lambeaux, & paroît déſolé de la funeſte & ſage réſolution de ſa chère Anthia & de la perte de ſon corps. Quel eſt le mortel, s'écrie-t-il, aſſez porté aux feux de l'amour, pour avoir été touché de ta beauté, même après ta mort, & m'enlever les précieux reſtes d'une épouſe chérie? On m'a donc ravi cette dernière conſolation? Malheureux, qu'attends-tu pour renoncer à la lumière? Ah, que je découvre au moins auparavant le corps de cette chère compagne, & que l'embraſſant étroitement, je puiſſe m'enſevelir moi-même avec lui.

Hypotous eſpéroit vainement que le repos calmeroit l'agitation qui tourmentoit Abrocome; le ſommeil fut banni de ſes yeux le reſte de la nuit,

& le ſouvenir de tout ce qu'il avoit appris ce jour-là même, entretint dans ſon cœur de ſi cruelles réſolutions, qu'enfin il lui fut impoſſible d'y réſiſter; il ſe lève & ſort de la maiſon ſans que perſonne s'en apperçoive, avec d'autant plus de facilité que chacun étoit plongé dans le vin; court au rivage, & trouvant un bâtiment prêt à faire voile vers Alexandrie, il s'embarque pour paſſer en Egypte, où il ſe flattoit de rencontrer les raviſſeurs d'Anthia; vaine & trompeuſe eſpérance qui devoit le précipiter dans de nouveaux malheurs!

Dès que le jour vint éclairer la terre, Hypotous accourut auprès de ſon cher Abrocome, qu'il fut au déſeſpoir de ne pas trouver; il partit

quelques jours après, ſuivi de ſa troupe, & s'en alla parcourir la Syrie & la Phénicie.

Les Pirates qui s'étoient rendus maîtres d'Anthia l'avoient cédée à de riches Marchands d'Alexandrie pour une très-groſſe ſomme. Ceux-ci qui vouloient y gagner, en prenoient grand ſoin, afin que le chagrin ne flétrît pas ſa beauté; ils attendoient toujours quelqu'acheteur aſſez opulent pour bien payer une telle Eſclave; il s'en préſenta un à la fin.

La curioſité de voir Alexandrie avoit attiré depuis peu dans cette ville Pſammis, un des Rois de l'Inde. Ce Prince trouve les charmes d'Anthia au-deſſus de tout ce que la nature avoit offert à ſes yeux de plus beau;

il n'épargna rien pour poſſéder un ſi rare tréſor, & les Marchands s'en défirent en ſa faveur; mais ce Barbare n'en eſt pas ſi-tôt le maître qu'il veut la ſéduire; il employe même la force. Anthia cherche à combattre ſes déſirs par la douceur de ſes raiſonnemens; mais voyant enfin qu'elle alloit ſuccomber ſous ſa brutalité, elle imagine un moyen pour ſortir d'embarras. Les Barbares ſont naturellement ſuperſtitieux. Anthia dit à ce Roi que ſon père au moment de ſa naiſſance l'avoit vouée à la Déeſſe Iſis juſqu'au temps de ſes noces, & que le temps n'en devoit être expiré que dans un an. Tu vois bien, ajouta-t-elle, que cette Déeſſe s'irritera, ſi tu veux commettre quelque violence contre une

fille qui lui eſt conſacrée ; ſa colère eſt ſouvent très-cruelle.

Pſammis crut ce diſcours de bonne foi, & ſe proſternant juſqu'à terre, il adora la Déeſſe, avec ſerment de reſpecter Anthia ; en effet il la gardoit auprès de lui ; mais elle y étoit conſidérée comme une perſonne ſacrée.

Le vaiſſeau ſur lequel voyageoit Abrocome, manqua le but de ſa navigation ; au lieu de voguer droit à la ville d'Alexandrie, il fut entraîné par les courans, ſans doute, dans une des bouches du Nil appellée Parœtios, laquelle ſe répand tout le long de la côte de Phénicie ; là ne ſachant plus quel chemin prendre, les Matelots avec les paſſagers de concert deſcendirent à terre pour ſe faire enſeigner

la véritable route : une troupe de paſteurs les voyant égarés accoururent au devant d'eux ; les uns entrent dans le bâtiment & volent toutes les marchandiſes, les autres ſe ſaiſiſſent des hommes, & les emmènent par un grand déſert, à Peluſe où ils furent vendus.

Le Maître au pouvoir de qui tomba le bel Abrocome ſe nommoit Araxus : c'étoit un vieux ſoldat retiré du ſervice, qui l'adopta pour ſon fils. Cet Araxus avoit une femme d'une laideur effroyable, d'une converſation encore pire, & qui avoit outré toutes ſortes de débauches. A peine Abrocome eut paru devant ſes yeux, qu'elle ſe ſentit brûler d'un feu dévorant. Peu faite à le diſſimuler, elle ne garda

pas la moindre bienſéance. Cyno (c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit) lui propoſa de ſatisfaire ſes deſirs, elle lui promit même qu'elle l'épouſeroit. Abrocome ſe rappelloit Anthia & ſes ſermens; mais redoutant la violence de cette femme, il feignit pour le moment d'y conſentir. Cyno vole auprès d'Araxus, & le trouvant tout ſeul, lui plonge un poignard dans le cœur. Elle retourne enſuite vers Abrocome à qui elle apprend que ſon mari vient d'expirer par ſes mains. Abrocome ne pouvant ſupporter ſon impudence, la quitte & s'éloigne en jurant qu'il ne veut point habiter avec une femme ſouillée du ſang de ſon mari.

Cyno, furieuſe de ce mépris, médita la plus noire vengeance. Cette

Megère courut dans le même inſtant ſur la place publique de Peluze, & affecta les regrets les plus vifs de la mort d'Araxus. Elle accuſa de ce meurtre l'Eſclave nouvellement acheté. Le peuple eſt trompé par ces feints emportemens : on arrête auſſi-tôt Abrocome, & on le fait conduire à la ville d'Alexandrie pour être jugé par le Gouverneur d'Egypte.

Fin du troiſième Livre.

LIVRE QUATRIÈME.

HYPOTOUS & les ſiens avoient paſſé en Syrie, où tout gémiſſoit de leur arrivée. L'incendie & la mort devançoient leurs pas : Villages, Bourgs, Châteaux, tout étoit ſaccagé, Laodicée toutefois fut exempte de leurs ravages. Ils y ſéjournèrent ſans y laiſſer aucun veſtige de cruauté. On les prit pour des étrangers qui venoient voir la Ville; & en effet le but d'Hypotous étoit d'y demander des nouvelles d'Abrocome, & comme on ne put lui en donner, il deſcendit en Phénicie, & s'avança vers l'Egypte où il vouloit faire le Théâtre de ſes incurſions. Ayant levé ſur la route une nombreuſe com-

pagnie, elle dirigea ſa marche vers Peluze, & remonta le Nil du côté d'Hermopolis & à Schédir, où ils s'embarquèrent tous ſur un des bras de ce fleuve, anciennement creuſé par Ménélas, laiſſant à leur droite Alexandrie. Ils pouſſèrent même juſqu'à Memphis, conſacrée à la Déeſſe Iſis, & de-là rétrogradant, ſe rendirent à Mendés, où pour mieux reconnoître les chemins, ils recrutèrent leur Compagnie de quelques jeunes Egyptiens qui leur ſervoient en même-temps de guides. Toutes ces précautions priſes, ils gagnèrent Léontopolis; enſuite traverſant beaucoup de Hameaux preſque ruinés, ſans y exercer de ravages, ils percèrent droit à Coptos. C'eſt au-delà de cette Ville qu'ils devoient s'établir,

pour arrêter les Marchands qui paſſent journellement en Ethiopie & aux Indes. Trois cens hommes de la Troupe d'Hypotous, occupèrent les hauteurs de l'Ethiopie, & l'autre moitié qu'il commandoit lui-même, vint ſe poſter preſqu'en face, à très-peu de diſtance; enſorte qu'aucun Voyageur ne pouvoit leur échapper. Ils arrêtoient juſqu'au moindre paſſant.

Pendant qu'Hypotous répandoit la déſolation par-tout, Abrocome étoit ſur le point de périr. Le peuple de Peluze avoit écrit au Gouverneur d'Egypte contre lui, & ſes informations le noirciſſoient de l'aſſaſſinat d'Araxus.

Sans demander des preuves plus complettes, le Gouverneur ordonna qu'Abrocome ſeroit mis en croix. Ce

jeune infortuné n'eut pas la force de ſe défendre. Si quelque choſe cependant pouvoit adoucir ſa peine, c'étoit l'aſſurance qu'il croyoit avoir de la mort d'Anthia. Privé ſans eſpoir de cette chère Epouſe, il regardoit comme une conſolation de mourir.

L'arrêt du Gouverneur alloit donc s'exécuter. Abrocome étoit conduit ſur les rives du Nil, où l'on choiſit un petit écueil qui s'avançoit en pointe dans le fleuve; & là, on éleva une croix, ſur laquelle l'innocent Abrocome fut attaché avec de petits cables qui lui ſerroient les pieds & les mains. Telle eſt la forme en Egypte de cette ſorte de ſupplice.

Après cette impitoyable cérémonie, chacun reprit le chemin de la ville,

très-assuré de la mort prochaine de ce patient. Mais lui, fixant ses yeux, tantôt vers le Soleil, tantôt sur le cours du Nil : O le plus secourable, dit-il, d'entre les Dieux que l'Egypte révère ! Toi par qui la terre & la mer se montrent à nos regards ! Toi seul enfin après Jupiter, à qui presque toutes les actions des hommes soient connues ! permets qu'un malheureux mortel t'adresse ses foibles vœux. Si j'ai commis quelque crime, laisse-moi mourir, & fais que j'éprouve, s'il en est, un supplice plus grand encore & plus ignominieux. Mais si le triste Abrocome succombe sous la trahison d'une femme coupable, souffriras-tu, grand Dieu, que le cours du Nil soit taché de la mort d'un homme injuste-

ment accuſé ? Et toi-même voudrois-tu de tes divins rayons éclairer le ſupplice d'un innocent dans un pays qui t'eſt conſacré ?

Il dit, & le Dieu qu'il avoit invoqué vint à ſon ſecours. Un vent furieux ſe fait ſentir dans les airs ; tout en reçoit des ſecouſſes épouvantables : ſon ſouffle impétueux ébranle la croix, & l'entraîne avec le terrein ſur lequel elle étoit plantée. Abrocome tombe dans le fleuve ſans être bleſſé de ſa chûte, il eſt porté par le courant ſur des vagues qui ne lui cauſent aucun dommage. Les animaux le reſpectent, & ſes liens même ſemblent s'être relâchés, pour lui donner quelque ſoulagement. Peu à peu le Nil l'emporta juſques dans les foſſés par où ſes eaux ſe

déchargent à la mer. Ici des gardes poſtés ſur le rivage l'arrêtèrent; & l'ayant détaché de la croix, ils le remenèrent devant le Gouverneur, comme un ſcélérat qui s'échappoit du ſupplice.

Le ſecond Jugement de ce Gouverneur ne fut pas plus équitable que le premier, au contraire, indigné davantage contre Abrocome, qu'il jugeoit très-criminel, il commande qu'on éleve une pile de bois, pour qu'il y ſoit brûlé. Les miniſtres de l'injuſtice de ce Gouverneur vont auſſi-tôt arranger le bûcher auprès de l'une des bouches du Nil. On met Abrocome deſſus. Cet infortuné ſent déjà la flamme ſe développer ſous ſes pieds, & toute prête à dévorer ſon corps. Elle alloit en effet y porter ſes premières atteintes, lorſ-

qu'il adreſſe une courte prière au Dieu du Nil, & le conjure d'avoir pitié de lui dans un auſſi preſſant malheur.

A l'inſtant le fleuve groſſit ſes eaux; elles s'enflent ſubitement, & les flots qui montent ſur le rivage, y montent avec tant de violence, que la vague briſée rejaillit en partie ſur le bûcher, & la flamme eſt éteinte.

Ceux qui étoient préſens au ſupplice d'Abrocome ne purent voir ce prodige ſans en être étonnés : ils le prirent pour un vrai miracle, & le bel Abrocome fut préſenté pour la troiſième fois devant le Gouverneur d'Egypte, à qui l'on raconta cet événement, & de quelle manière le Nil avoit paru favoriſer ce jeune étranger; la

Gouverneur en marqua beaucoup de ſurpriſe, & fit prendre ſoin d'Abrocome juſqu'à ce qu'on fût informé de ſon pays & de ſa naiſſance, qu'on ſût enfin quel étoit cet homme que les Dieux protégeoient ainſi. Laiſſons-le dans ſa priſon.

Le Maître d'Anthia, Pſammis, devoit retourner bientôt dans ſa Patrie; on travailloit à ſes équipages; ils étoient compoſés d'un grand nombre de chameaux & d'autres bêtes de ſomme qu'on chargea de nippes & d'effets précieux. Anthia n'étoit pas le moindre de tous ces tréſors; en paſſant à Memphis, elle pria Pſammis de s'y arrêter un moment pendant lequel elle pût faire ſa prière: O grande Déeſſe, dit-elle à

Iſis ! Je me ſuis maintenue chaſte juſqu'à préſent ; ton ſaint nom m'a ſervi d'aſyle, & les fleurs de l'Hymen qui me lie au bel Abrocome ne ſont point encore ſouillées d'aucune tache ; mais on m'emmène loin d'Ephéſe, ma Patrie, & des chères reliques de mon Epoux : dans cette conjoncture, ta bonté ſeule peut me raſſurer ; ou tire-moi d'ici & me rejoins à Abrocome vivant, ou ſi telle eſt ma deſtinée, que je doive mourir ſéparée de ce que j'aime, accorde-moi du moins cette grace, que je me conſerve fidelle aux mânes de mon époux !

Elle pria de la ſorte, & s'étant remis en marche ils avoient paſſé Coptos, & les montagnes d'Ethiopie leur découvroient déjà leur ſommet élevé.

Hypotous qui s'étoit posté sur les frontières de ce Royaume, se trouvant à la rencontre de Psammis, le tue de sa main; il s'empare en même-tems de tout ce qu'il avoit à sa suite, & le fait emporter dans le fond d'une grotte où tous les Esclaves furent gardés; Anthia & Hypotous ne se reconnurent point; elle, interrogée sur son nom & son pays, lui déguisa l'un & l'autre, assurant que l'Egypte étoit sa patrie, & qu'elle se nommoit Memphitis.

Le Gouverneur d'Egypte ne tarda pas de rappeller Abrocome, & s'étant par lui-même assuré de son innocence, il ne put s'empêcher de le plaindre, il répara même une partie de l'injustice qu'il avoit commise à son égard, en lui fournissant de l'argent, & lui promet-

tant de le faire conduire à Epheſe ; mais Abrocome, après l'avoir remercié, lui demanda la permiſſion d'aller ſur les traces d'Anthia : il ſe flattoit toujours de la retrouver morte ou vivante, ou d'en apprendre quelques particularités. En effet, tout rempli de ce projet, & chargé de préſens qui en rendoient l'exécution facile, il s'embarqua ſur un eſquif & prit la route de l'Italie. Ce n'eſt pas la ſeule réparation que fit le Gouverneur d'Egypte à l'innocence d'Abrocome ; il eut ſoin de s'éclaircir du meurtre d'Araxus ; & les indices les plus certains ſe réuniſſant pour condamner Cyno, elle fut crucifiée au lieu d'Abrocome.

Anthia éprouvoit de ſon côté une infortune à peu près ſemblable. An-

chialus, un des compagnons d'Hypotous, commis à la garde de la grotte, en étoit amoureux. Ce Brigand, Laodicéen de naiſſance, avoit ſuivi dès là Syrie la troupe d'Hypothous, lequel à cauſe de ſa bravoure le diſtinguoit d'entre ſes camarades. Paſſionné pour Anthia, Anchilaus haſarda les premières ouvertures de ſon amour, il inſinua qu'auſſi bien il n'avoit tenu qu'à lui de la demander en pur don à ſon Capitaine; mais ſes paroles ne produiſirent aucun effet. Ni la ſombre horreur de cette grotte, ni les menaces d'un Brigand, ni les chaînes dont elle étoit chargée, ne purent ébranler Anthia. Toute entière à ſon cher époux, bien qu'elle le crût mort, elle s'écrioit ſouvent, lorſqu'on ne l'obſervoit point, qu'elle

qu'elle mourroit la fidelle épouſe du ſeul Abrocome, s'agit-il même de ſouffrir davantage qu'elle n'avoit fait juſques alors, & d'endurer la mort la plus effrayante.

Cette conſtance de la belle Ephéſienne devint fatale au malheureux Anchialus, dont la paſſion augmentoit à chaque inſtant par la préſence continuelle de l'objet qui l'avoit allumée. Une nuit que ſes camarades étoient tous endormis, & que l'abſence d'Hypothous, qui battoit la forêt avec le reſte de ſa troupe, le favoriſoit; Anchialus ſe leve, il s'approche d'Anthia, qu'il inſulte d'abord, & veut effectuer enſuite ſes coupables deſſeins. Jamais Anthia ne s'étoit vue dans une extrêmité ſi preſſante: une épée ſe trouve

par bonheur ſous ſa main, elle s'en ſaiſit, & bleſſe dangéreuſement Anchialus. Ce Brigand que ſa fureur tranſporte, ſent à peine le coup; une égale paſſion le guide, il terraſſe Anthia, tombe avec elle, & cherche à ſe ſatisfaire; mais Anthia toujours armée du même fer, l'enfonce dans le cœur d'Anchialus, & lui fait payer par ſa mort le juſte châtiment de ſon attentat.

A peine a-t-elle porté ce coup fatal, que mille mouvemens de crainte s'emparent de ſon ame. Tantôt elle ſe veut percer le ſein, de l'épée qu'elle tient toute fumante du ſang d'Anchialus, mais un rayon d'eſpérance l'attachoit encore à la vie; elle comptoit pouvoir s'enfuir de la grotte, ce qui n'étoit pas toutefois poſſible, puiſqu'au-

cun chemin frayé ne s'offroit nulle part, ni perſonne qui la pût conduire. Anthia délibéra donc de ne pas ſortir de la place, & de ſe ſoumettre à tout ce que la fortune voudroit décider de ſon ſort.

Quand le jour vint à paroître, Hypotous de retour avec les ſiens, jetta les yeux ſur le cadavre d'Anchialus, & vit la jeune Ephéſienne tout auprès. Cette circonſtance & l'aveu d'Anthia même qu'on interrogea, leur apprit la vérité. Le regret d'avoir perdu ce brave compagnon, leur inſpire à tous le déſir de venger ſa mort ; ils ne ſont plus embarraſſés que ſur le choix du ſupplice. Les uns condamnent Anthia à périr par le poignard, pour être enterrée enſuite avec le corps d'An-

chialus. D'autres veulent qu'elle ſoit miſe en croix ; mais l'un d'eux, qui ſans doute étoit plus ſenſible que les autres au meurtre d'Anchialus, imagina la punition la plus barbare, & ſon arrêt fut ſuivi.

Cet arrêt portoit qu'on creuſeroit une foſſe aſſez large & très-profonde, & que, pour punir Anthia de ſon audace, elle y ſeroit jettée, & deux chiens avec elle.

On conduit donc Anthia vers cette foſſe qu'on avoit faite très-proprement auprès du Nil ; elle y eſt jettée avec deux chiens d'Egypte monſtrueux & d'une groſſeur énorme. De grandes pièces de bois ſont miſes deſſus en tout ſens pour lui cacher le jour ; & Anfinome, l'un de la troupe, poſé en ſen-

tinelle, afin que perſonne n'en approche.

Pour la première fois la beauté fut de quelque ſecours à la malheureuſe Anthia. Anſinome en avoit été charmé depuis le moment qu'il l'avoit vue; & ſi quelquefois la compaſſion eſt mère de l'amour, l'amour en reconnoiſſance ne va jamais ſans la compaſſion. Anſinome fut touché de l'infortune d'Anthia; cependant il déguiſa ſa douleur devant ſes camarades: mais dès qu'il fut ſeul, il chercha les moyens de préſerver Anthia de la rage de ces deux animaux. Son premier ſoin fut d'écarter quelques pièces de bois, pour l'exhorter à ne pas s'abandonner au déſeſpoir. Il nourriſſoit les chiens, qui n'étant point affamés, flattoient An-

thia, ou reſtoient couchés à ſes pieds. Anthia cependant faiſoit les plus touchantes réflexions ſur la maligne influence de ſon étoile.

Hélas, diſoit-elle, infortunée de toutes parts, à quel ſupplice me voilà condamnée ! En priſon, dans une foſſe avec des chiens, par bonheur plus affables & moins cruels que les impitoyables brigands qui m'y ont jettée ! Ah, cher Abrocome, quelle ſatisfaction plus grande ! je ſouffre enfin les mêmes ſupplices que toi, puiſque je te laiſſai mourant à Tyr dans un cachot ; mais ſi tu vis encore, Anthia eſt toute conſolée ; peut-être que le Ciel à la fin verra d'un œil ſecourable deux malheureux qui ſe confient en ſa bonté. Que ſais-je ! quelquefois j'eſpère que

nous nous poſſéderons un jour ; mais ſi la mort t'a ravi la lumière, je n'ambitionne point de vivre ſans toi ; vainement ce ſoldat, quel qu'il ſoit, eſt ému de compaſſion pour une malheureuſe.

C'eſt de pareilles idées qu'Anthia s'entretenoit au fond de la foſſe, tandis qu'Anſinome tâchoit de la conſoler, jettant aſſez de vivres aux deux monſtres pour apprivoiſer leur férocité.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE CINQUIÈME.

ABROCOME repouſſé par le vent contraire, ne paſſa point en Italie; il fut obligé de relâcher en Sicile, & d'aborder à la grande & magnifique ville de Syracuſe; il comptoit par la même occaſion de parcourir toutes les côtes de l'Iſle, & de la traverſer enſuite d'un bout à l'autre pour ſuivre le grand deſſein qui l'occupoit; mais voulant auparavant ſe repoſer quelques jours, il choiſit ſa demeure dans le quartier le plus proche de la mer. Un bon vieillard, nommé Egialée, logeoit à côté de lui; c'étoit un pauvre étranger, Pêcheur de profeſſion, qui tiroit de ſon art quelques légères reſſources

pour vivre. Abrocome s'entretenoit & mangeoit fréquemment avec lui ; le bon Egialée l'écoutoit avec plaiſir, & l'habitude d'être enſemble produiſit entr'eux un commerce, d'amitié ſi grand, que ce Pêcheur conçut pour Abrocome une tendreſſe toute particulière ; il le regardoit comme ſon propre fils. Abrocome de ſon côté lui découvroit tous les ſecrets de ſon ame ; il lui raconta ſes amours avec Anthia, & toutes les autres aventures qui l'avoient fait errer en différens pays. Egialée, pour répondre à cette confiance, lui fit auſſi le récit de ſes malheurs, qu'il commença de cette manière.

Mon cher fils, la Sicile ne m'a point vu naître, je ſuis Lacédémonien, Sparte eſt ma Patrie ; & ſi l'on

pouvoit tirer vanité d'une haute naiſſance, je compte mes ayeux & mon père même entre les plus illuſtres & les plus puiſſans de Lacédémone. On me mettoit encore au nombre des Pupilles, lorſque l'amour ſe fit ſentir à mon cœur. Je ne pus me défendre des graces d'une jeune fille que je voyois ſouvent; elle étoit auſſi de Sparte, & s'appelloit Telxinoé, le même trait ſans doute nous bleſſa tous les deux; car ſa tendreſſe répondoit à mon amour.

Enflammés de jour en jour par des ſentimens qu'il nous étoit impoſſible de repouſſer, nous cherchions à nous voir en tous lieux. Une veille de fête qu'on célèbroit, nous en fournit une occaſion très-commode; nous

ne la laiſſâmes point échapper, ſoit que la ſympathie ſeule réglât nos déſirs, ſoit que le Dieu qu'on révéroit ce jour-là nous ſervît de guide. Retirés dans un endroit ſolitaire, nous nous jurâmes ſous les ſermens les plus ſacrés un amour & une fidélité qui ne devoient finir qu'avec nos vies, & nous nous unîmes d'un nœud ſecret, nous promettant l'un & l'autre, de mourir plutôt que de le rompre. Sans doute que notre bonheur fit envie à quelqu'un des Dieux. Je n'avois pas encore atteint quatorze ans, les parens de Telxinoé me crurent trop jeune pour épouſer leur fille; un certain Androclès de notre même ville en étoit amoureux auſſi, & la demandoit en mariage, ils la lui promirent.

Telxinoé ſe flattoit toujours d'éluder cet hymen par divers prétextes, & de le rompre à la fin entièrement : mais preſſée par l'approche des noces dont le jour étoit fixé, Telxinoé ſe trouva dans un endroit où je devois être, & convint de s'enfuir avec moi de Lacédémone. Lui ayant coupé les cheveux, nous nous habillâmes en jeunes garçons, & cette même nuit, où Telxinoé devoit épouſer Androclès, nous ſortîmes de la ville : nous allâmes à Argos & à Corinthe, & de-là un vaiſſeau, ſur lequel nous traversâmes la Mer Ionienne en très-peu de jours, nous rendit en Sicile.

A peine les Lacédémoniens eurent-ils appris notre fuite, qu'ils nous condamnèrent à mort. Pour nous, la plus grande

grande misère nous eut bientôt saisis ; mais cette situation, toute triste qu'elle étoit, ne faisoit qu'effleurer la douce joie de nos cœurs : on croit ne manquer de rien, quand on est adoré de l'objet qu'on aime, & qu'on le possède au gré de ses desirs. La mort m'a ravi depuis Telxinoé ; mais je n'ai pas voulu la laisser emporter d'ici, elle y est encore, je l'aime toujours, & la conserve avec soin.

En même-tems Egialée introduisit Abrocome dans une chambre plus reculée, & lui montra Telxinoé ; c'étoit une femme âgée, qui avoit été belle, & qui paroissoit toujours jeune aux yeux d'Egialée ; on avoit enseveli son corps à la manière des Egyptiens ;

c'étoit ſon vieil Epoux qui l'avoit embaumé lui-même.

Croirois-tu, mon cher Abrocome, reprit le vieillard, que je m'entretiens avec Telxinoé, comme ſi elle vivoit encore ? Je mange & je couche auprès d'elle, & lorſque je reviens de la pêche, excédé de fatigue, ſa vue me ſoulage & me conſole de tous maux; en ſais-tu la raiſon, mon cher fils ? C'eſt que mes yeux ne la voient point de la même manière que les tiens; mon eſprit remonte plus loin; je la vois toujours telle qu'elle étoit à Lacédémone; je la conſidère, dis-je, avec les mêmes charmes qui l'avoient accompagnée dans l'exil le plus affreux qu'elle ſouffrit pour moi; je la

vois enfin dans ces premiers momens ſi chers encore au ſouvenir de mon ame, où, tranſportée d'amour, elle ſe livroit ſans réſerve à toute ma tendreſſe, pendant qu'on célébroit les Veilles ſacrées.

Il pourſuivoit ſon diſcours, lorſqu'Abrocome l'interrompit en s'écriant: Chère Anthia, quand pourrai-je te retrouver, ne fût-ce même que ton corps? il feroit tout mon bonheur, puiſque le corps de Telxinoé ſert de ſi grande conſolation à Egialée; ſon exemple m'apprend que l'âge n'altère point le véritable amour; depuis que je parcours la terre & les mers, je n'ai pu ſavoir la moindre de tes nouvelles. O fatales prédictions! Et toi,

divin Apollon, qui nous a menacé des malheurs les plus cruels, prends pitié de nous & fais ceſſer nos maux ! La colère des Dieux n'a-t-elle point de bornes ?

Egialée conſoloit avec bonté le malheureux Abrocome qui paſſoit ſa vie auprès de lui ; ils alloient même à la pêche enſemble, Abrocome s'aidant de ſon mieux pour ſoulager la vieilleſſe d'Egialée.

Dans cet intervalle Hypotous voyoit groſſir de jour en jour ſa troupe, & ſes richeſſes s'accroître, cette bonne fortune enfloit ſon courage ; ſoutenu d'une petite armée, au lieu d'une ſimple compagnie qu'il avoit d'abord, il porta ſes vues plus loin ; ſon ambition ne

ſe borna plus à de légères entrepriſes ; il ne vouloit aſſiéger déſormais que des villes ou des châteaux ; c'eſt dans ce deſſein qu'il quitta l'Ethiopie, menant à ſa ſuite un nombre infini de chameaux & d'autres bêtes toutes chargées du butin qu'il avoit fait juſqu'alors ; ſa marche s'adonna en Egypte vers Alexandrie ; il avoit même dans la penſée de revoir encore la Phénicie & la Syrie.

A l'égard d'Anthia, Hypotous ne la croyoit plus vivante ; mais Anſinome conſigné pour ſa garde, l'aimoit trop pour l'avoir laiſſé périr ; il ſe joignit à quelques compagnons d'Hypotous qui avoient refuſé de ſuivre ce dernier, & ſe retira dans un antre

profond qu'on avoit muni de toutes les proviſions néceſſaires. Le premier exploit d'Hypotous, en quittant l'Ethiopie devoit tomber ſur un château d'Egypte, appellé le château de Mars; Anſinome profita de l'éloignement de ce Capitaine, pour délivrer la belle Anthia qu'il s'efforçoit d'encourager; mais elle toute tremblante, & ſoupçonnant tous les hommes d'en vouloir à ſa vertu, invoque le ſoleil; elle prie auſſi tous les Dieux de l'Egypte, qu'ils daignent la conſerver ſans tache, quand même elle voudroit ſe prêter aux inſtances de la ſéduction; cependant raſſurée par les ſermens d'Anſinome, Anthia le ſuit ſans héſiter; les deux chiens retirés auſſi de la foſſe ne voulurent

jamais l'abandonner, faiſant mille démonſtrations de joie de leur commune délivrance, & devenus, de ſes bourreaux qu'ils devoient être, ſes gardiens & ſes défenſeurs.

Anſinome, au lieu de retourner dans la caverne, vint à Coptos avec Anthia, & s'y arrêta quelques jours, de crainte, en précipitant ſon voyage, de rencontrer encore Hypotous ou ſa troupe.

Ce brigand aſſiégeoit pendant ce tems-là le château de Mars, qu'il força; tous les habitans furent paſſés au fil de l'épée, les maiſons pillées, & le feu mis par-tout; après cette expédition, il ne ſuivit pas la route ordinaire, mais s'en alla gagner le Nil,

ayant fait ramaſſer un grand nombre d'eſquifs entrepoſés en différens châteaux; ces eſquifs les portèrent juſqu'à Schédia. Là, s'étant débarqués ſur la rive, ils voyagèrent à travers le reſte de l'Egypte, qu'ils rempliſſoient d'effroi.

Ces ravages vinrent à la connoiſſance du Gouverneur, & ſur-tout l'invaſion du château de Mars, laquelle avoit fait grand bruit; il en apprit le détail avec toutes ſes cruelles circonſtances; on lui fit auſſi le portrait d'Hypotous & de ſa troupe, qu'on lui dit revenir d'Ethiopie; cette nouvelle méritoit toute ſon attention; il fit aſſembler au plutôt un gros détachement de ſoldats choiſis, & mit à leur

tête Poliide, jeune homme de ſes parens, aſſez aimable de phyſionomie, très-brave & d'une famille fertile en Guerriers.

Ce Capitaine avec ſa troupe n'eut pas de peine à joindre la compagnie d'Hypotous qui faiſoit une guerre ouverte; ils ſe rencontrèrent auprès de Peluze, & comme il ne s'agiſſoit point ici de compoſition, on en vint bientôt aux mains; le rivage ſervit de champ de bataille, & la victoire vit beaucoup d'hommes tués de part & d'autre, ſans ſe déclarer; mais ſur le ſoir les brigands ayant pris la fuite, furent tous taillés en pièces, à l'exception de quelques-uns demeurés priſonniers: Hypotous ſeul, après avoir

jetté ſes armes, profita de la nuit pour ſe ſauver à Alexandrie ; il s'y tint caché pendant quelque tems ; enſuite de quoi s'étant embarqué ſur un vaiſſeau prêt à partir, il abandonna l'Egypte ; ſes vues ſe portoient du côté de la Sicile, où il eſpéroit demeurer inconnu. D'ailleurs, les richeſſes & la fertilité de cette Iſle, une des plus belles du monde, offroient de grandes reſſources à l'induſtrie d'Hypotous.

Poliide ne ſe contenta pas de la victoire remportée ſur le gros des brigand ; ſa prudence le pouſſa plus loin ; il crut néceſſaire d'en nettoyer tout-à-fait l'Egypte, & de ſe ſaiſir de la perſonne d'Hypotous & de ceux des ſiens qu'il croyoit être échappés ; cependant

il renvoya la plus grande partie de ſes troupes ; un petit nombre lui ſuffiſoit pour ſon projet ; ayant pris avec lui les brigands qu'il avoit fait priſonniers, afin de mieux reconnoître les endroits fréquentés de leurs camarades, Poliide remonta le Nil, viſita toutes les villes des environs de ce fleuve ; & ſe propoſant de paſſer juſqu'aux confins de l'Ethiopie, il arriva à Coptos où étoit Anſinome avec Anthia ; celle-ci reſtoit enfermée, mais Anſinome couroit la ville. Il fut apperçu de ſes compagnons que Poliide emmenoit avec lui ; on le dénonce, on l'arrête, & il eſt conduit devant Poliide, à qui le brigand s'avoua coupable, déclarant même tout ce qui con-

cernoit Anthia; l'hiſtoire de cette jeune perſonne intéreſſe la curioſité de Poliide; il veut la voir, & ſe la fait amener.

Anthia lui déguiſa de même qu'elle avoit fait à Hypotous, ſon nom & ſa patrie; elle dit qu'elle étoit Egyptienne, & que des brigands l'avoient enlevée; Poliide ne put ſoutenir l'éclat de tant de beauté, ſans être bleſſé vivement; ſa demeure ordinaire étoit à Alexandrie où il avoit ſa femme; il en prit le chemin, & ſur la route, tous ſes diſcours étoient mêlés de belles promeſſes, & tendoient à diſpoſer Anthia en ſa faveur. Arrivés à Memphis, Poliide dont les inſtances ne produiſoient rien, voulut agir en maître;

mais ſes emportemens n'eurent pas plus de ſuccès. La belle Ephéſienne ſe débaraſſa d'entre ſes bras, & s'enfuit au Temple d'Iſis, où ſe proſternant aux pieds de la Déeſſe : O Souveraine de l'Egypte, lui dit-elle ! prête une main ſecourable à cette infortunée, pour qui plus d'une fois tu t'es intéreſſée ! Garantis-moi des déſirs violens de Poliide ! Je ſuis en ta garde, & tu me dois rendre au bel Abrocome.

Le reſpect que Poliide avoit pour la Déeſſe modéra ſa brutalité ſans vaincre ſon amour ; il ſuivit la belle Anthia juſques dans le Temple ; & s'étant approché d'elle, il lui jure de ne jamais offenſer ſa vertu, mais de la protéger auſſi long-tems qu'elle le

ſouhaiteroit, d'être ſon ami; il l'aſſure même qu'un ſeul de ſes regards, qu'un mot de ſa bouche pourra décider de ſa félicité. Anthia s'en rapporta ſans crainte à la ſainteté de ſes ſermens, & ſortit du Temple avec Poliide.

Mais comme ils avoient arrêté de ſe repoſer pendant trois jours à Memphis, la belle Ephéſienne voulut viſiter auſſi le Temple d'Apis. Ce Temple eſt le plus fréquenté de toute l'Egypte. Le Dieu y rend ſes Oracles à tous ceux qui veulent le conſulter; lorſque quelqu'un s'eſt avancé pour faire ſa prière, après l'avoir invoqué, il ſort, & les Miniſtres du Dieu, tantôt en vers, tantôt en proſe, prédiſent ſur

le champ les événemens qui doivent arriver à la perſonne qui l'a imploré.

En entrant, la jeune Anthia ſe proſterne & commence ſon adoration par cette prière : Dieu puiſſant, Dieu charitable, qui proteges tous les étrangers, ſerois-je la ſeule indigne de ta compaſſion ? l'avenir t'eſt connu ! Prédis-moi quelque choſe de certain ſur le ſort d'Abrocome : le verrai-je encore ? dois je le recouvrer ? ſi ce bonheur m'eſt promis je demeure attachée à la vie ; mais ſi mon Epoux n'eſt plus, je me hâterai d'en ſortir !

Ces paroles achevées tout bas avec les yeux pleins de larmes, cette tendre Epouſe ſe retira ; comme elle deſcendoit la première marche, de jeunes

enfans qui folâtroient devant la porte du Temple, s'écrièrent tous d'une voix : Anthia rejoindra bientôt ſon Epoux Abrocome.

A ces cris, cette belle Ephéſienne ſe proſterne de nouveau pour remercier les Dieux de cet Oracle, qu'elle interprête favorablement, & deux jours après elle partit pour Alexandrie avec Poliide.

La femme de ce Capitaine apprenant qu'il amenoit dans la maiſon une jeune perſonne dont il paroiſſoit épris, ſe crut déjà entièrement bannie du cœur de ſon Epoux; elle ne lui fit néanmoins aucun reproche, mais la jalouſie n'y perdit rien; elle machina dans ſon ame des moyens ſecrets de

tirer vengeance de ſa rivale, puiſqu'elle aſpiroit à la ſupplanter.

Poliide rendit compte de ſon expédition au Gouverneur d'Egypte, qui le renvoya exercer ſon commandement à l'Armée. Renéa (c'eſt ainſi que ſe nommoit ſa femme) profita de ſon abſence pour ſe débaraſſer d'Anthia; elle la fait appeller, & après s'être déchiré ſes habits & meurtri le corps: Infame, lui dit-elle, c'eſt donc toi qui voudrois m'enlever mon Epoux? En vain tes foibles attraits ont charmé ſon ame, cette même beauté te ſera fatale. Quoi, parce que tu pus radoucir par tes tromperies la férocité de quelques aſſaſſins & dormir avec une foule de jeunes débauchés plongés dans

l'ivreſſe, tu t'enhardis, tu voudrois porter ton ambition juſqu'au lit de Renéa? Il n'eſt pas fait pour un tel outrage, ne t'en flattes pas.

Au même inſtant Renéa coupa les cheveux de l'infortunée Anthia & l'entoura de liens; puis elle ordonne à Clitus, l'un de ſes domeſtiques, de l'aller vendre en Italie à quelqu'un de ces hommes dont la profeſſion eſt d'entretenir des femmes Eſclaves pour l'amuſement du Public; là tu pourras, ajouta-t-elle, donner un libre cours à la dépravation de tes deſirs.

Clitus exécuta le commandement de ſa Maîtreſſe; Anthia le ſuivit toute en pleurs; diſant en elle-même: O beauté pour le coup plus funeſte que jamais!

O charmes trompeurs ! Que ne vous êtes-vous évanouis depuis long-tems ! Vous n'euſſiez pas été l'occaſion de tant de cruelles aventures : Quoi, ce n'étoit pas aſſez, des tombeaux, des homicides, des chaînes, du naufrage, des ſupplices, des aſſaſſins, il falloit une dernière épreuve à ma conſtance. Je vais..... ô Dieux ! puis-je y penſer ſans mourir d'effroi ! Je vais être livrée à la brutalité du premier venu ! & cette fidélité conjugale que j'ai obſervée juſqu'à ce jour, va peut-être s'évanouir dans un lieu public. O Seigneur de mon ſort, dit-elle à Clitus, en ſe jettant à ſes genoux, épargne-moi l'horreur d'un ſemblable châtiment ! Je te demande la mort comme une

grace ; ſeras-tu donc aſſez barbare pour me la refuſer ? Elevée dans la vertu, crois-moi, il ne ſeroit pas en mon pouvoir de vivre avec un Maître qui tireroit un infame retribution de mes charmes.

En vain elle s'efforçoit de fléchir Clitus ; cet Eſclave feignit de la plaindre ; mais inexorable touchant le devoir de ſa commiſſion, il s'embarqua ſur un navire avec elle.

Poliide de retour du camp, Renéa lui en impoſa par un menſonge adroit ; elle dit qu'Anthia avoit diſparu, ſans qu'on pût ſavoir ce qu'elle étoit devenue. Poliide à demi convaincu déjà par la réſiſtance d'Anthia, que cette fille avoit de l'attachement pour quel-

qu'un qu'elle cherchoit à rejoindre, Poliide, dis-je, ne ſe donna pas la peine d'approfondir la vérité de ce diſcours.

Cependant le vaiſſeau qui portoit Anthia, ne tarda pas d'aborder en Italie; elle fut débarquée à Tarente, où Clitus ne ſuivit que trop bien les volontés de l'implacable Renéa, il vendit Anthia à un certain Lénon. Celui-ci n'avoit jamais vu des attraits d'un ſi grand éclat. Quelle fortune pour un homme de ſa profeſſion! Il la laiſſa rétablir des fatigues de la mer & des mauvais traitemens de Renéa, ſe flattant de réparer en peu de jours le déſordre qui régnoit dans ſes charmes abattus. Clitus débarraſſé de ſa

commiſſion, reprit le chemin d'Alexandrie, & rendit compte en ſecret à ſa Maîtreſſe de ſon exactitude.

La navigation d'Hypotous ſe termina ſur les côtes de Sicile, non point à Syracuſe, mais à Tâormine, où de grandes vues ne l'occupoient plus; il cherchoit ſeulement à vivre.

Abrocome toujours à Syracuſe, y mouroit de triſteſſe de ne pouvoir retrouver Anthia, & n'avoit pas même le moyen de rejoindre ſa Patrie; il réſolut par un dernier eſſai de côtoyer les bords de la Sicile pour voguer en Italie, & de-là, s'il n'étoit pas plus heureux dans ce dernier voyage, d'aller porter ſon ennui à Ephèſe, & d'y attendre la mort en penſant à ſa chère Anthia.

Pendant ce tems-là toute ſa Patrie étoit dans un deuil univerſel. Les auteurs de leurs jours qui ne recevoient d'eux ni lettres, ni meſſages, avoient envoyé ſur mer & de tous côtés pour ſavoir de leurs nouvelles. Las enfin, de voir leur eſpérance trahie, accablés de douleur, & ſuccombant ſous le fardeau des années, ils ſe laiſſèrent mourir volontairement. Abrocome partit pour l'Italie.

Leucon & Rode ces deux compagnons fidèles de l'enfance d'Abrocome & d'Anthia, avoient perdu leur Maître & leur Père en même-tems, puiſqu'il les avoient adoptés; & les biens conſidérables dont ils héritèrent par ſa mort, les mit en état de revoir leur

Patrie. Ils ſe flattoient que de plus heureux Deſtins y auroient conduit leurs jeunes Maîtres. Ils chargèrent toutes leurs richeſſes ſur un vaiſſeau, pour s'en retourner à Ephèſe ; mais on leur apprit à Rhodes, où ils avoient été forcés de relâcher, qu'Abrocome & la belle Anthia n'étoient point de retour, & que leurs parens étoient morts. Cette nouvelle leur fit interrompre le cours de leur voyage ; ils reſtèrent à Rhodes en attendant qu'ils puſſent être inſtruits de ce qu'ils ſouhaitoient. Le Maître d'Anthia au bout de quelque-tems la voulut introduire dans une petite maiſon deſtinée à la débauche publique. Après l'avoir parée des plus beaux ajuſtemens, & d'une manière

galante, il l'y conduiſit malgré les cris effroyables qu'elle pouſſoit. Je meurs, diſoit-elle, de l'excès de mes miſères; toutes mes infortunes paſſées ne ſont point comparables à celle-ci : O beauté, falloit-il que tu fuſſes outragée par la nature même ! Mais au lieu de me répandre en regrets ſuperflus, ajoutoit-elle en ſecret, cherchons plutôt dans notre eſprit quelque ſtratagême pour nous tirer de ce pas terrible. Elle ſuivit enſuite Lénon, qui tantôt la menaçoit, & tantôt cherchoit à la conſoler. A peine fut-elle expoſée, qu'il accourut une foule d'admirateurs. C'étoit à qui offriroit une plus groſſe ſomme pour avoir ſeulement la préférence de primauté. Mais

Anthia eut recours à un artifice bien pardonnable dans un malheur ſi preſſant. Elle tomba par terre en convulſion, comme ſi elle eût été poſſédée de quelque Eſprit malin. Ceux qui étoient préſens furent émus tout à la fois, de crainte & de pitié; & bien loin d'écouter leurs deſirs, chacun d'eux s'empreſſoit de ſoulager la malade. Lénon déſeſpéré ne doutoit pas que cette infirmité ne fût réelle; il fit emporter la jeune Anthia chez lui, où l'on entreprit de la guérir.

Revenue de cet état, elle fit l'hiſtoire ſuivante à Lénon, qui l'interrogeoit ſans ceſſe ſur la cauſe de ſon mal. Hélas! répondit Anthia, je te l'ai caché d'abord, la honte me retenoit; mais à

préſent que tu le ſais, je n'héſite point à te découvrir comment il m'eſt ſurvenu. Etant encore enfant, pourſuivit-elle, je m'égarai de mes Parens dans la cohue d'une Fête publique, & le haſard me fit approcher d'une Grotte où tout nouvellement un homme étoit mort. Son Ombre, ou pour mieux dire, ſon Corps, (car il en avoit entièrement la forme) ſortit tout-à-coup de la ſépulture, & m'apparut. Il s'eſſayoit à me retenir avec la main à meſure que je m'échappois en criant. Sa taille étoit énorme, & ſa figure capable d'inſpirer de la frayeur aux plus courageux. Le ſon de ſa voix reſſembloit au tonnerre. Après s'être élancé de

mon côté diverſes fois, il m'atteignit, & me ſecoua vivement. Ce fut lorſqu'il me voulut quitter, qu'il m'appliqua un coup ſur l'eſtomach, me diſant à ſon départ qu'il m'avoit jetté cette eſpèce de maléfice. Je m'en ſuis toujours reſſentie depuis, & de tems en tems cet horrible mal me poſſède. Mais, mon cher Maître, retiens ton courroux ; tu vois bien qu'il n'y a point de ma faute ; revends-moi plutôt, tu ne perdras rien ſur le prix que je t'ai coûté.

Cette nouvelle fut ſenſible à Lénon ; mais abuſé par l'air de ſincérité d'Anthia, il lui pardonna volontiers, & la plaignit d'une diſgrace où ſa volonté n'avoit point de part. Au moyen de

cette petite diſſimulation, Anthia reſta quelque tems encore chez Lénon, qui en prenoit tout le ſoin imaginable.

Pendant qu'elle ſe félicitoit d'avoir ſi bien réuſſi, Abrocome avoit débarqué à Nocére en Italie, dénué de toute reſſource pour ſubſiſter. Les premiers momens de ſon arrivée furent employés à la recherche d'Anthia; c'étoit-là le principe & la fin de toutes ſes actions. Comme il n'en apprenoit aucune nouvelle, il s'aſſocia chez des Sculpteurs en pierre, où ſes bras n'étant point faits à aucune ſorte de travail, il eut bien de la peine à s'accoutumer. La fatigue le rendoit quelquefois malade. Alors la réflexion lui dictoit ces plaintes : Voilà donc, belle Anthia, ton

cher Abrocome réduit à vivre de ſes mains, eſclave, pour ainſi dire, de vils ouvriers ! Si j'étois du moins aſſez heureux pour te retrouver ! Si je pouvois concevoir la flatteuſe idée de finir mes jours avec toi ! Me faudroit-il, ô ciel, d'autre conſolation ! Mais infortuné que je ſuis, je prends peut-être une peine inutile ! Peut-être as-tu déja paſſé la rive fatale pour me reſter fidelle, & dans l'eſpoir de me rejoindre ; car je ne doute pas un inſtant qu'Abrocome n'ait été l'objet de ton dernier ſoupir ! Il ſe plaignoit de cette manière & par-deſſus le fardeau de ſon travail, il avoit à ſupporter encore le poids de ſa douleur.

Pendant que la belle Anthia étoit

encore à Tarente, un ſonge fâcheux vint inquiéter ſa tendreſſe ; elle vit Abrocome, étant l'un & l'autre encore dans la plus brillante beauté, comme aux premiers tems de leurs amours ; une femme aſſez belle paroiſſoit être auſſi préſente à ſon eſprit, laquelle arrachoit Abrocome d'entre ſes bras ; toute endormie qu'elle étoit, l'exclamation qu'elle fit en rappellant Abrocome, la réveille & la trouble ; elle ſe lève à l'inſtant ſéduite par cette illuſion : O Dieux, s'écrie-t-elle ! Quel plus grand malheur pouvoit-il m'arriver ! Quoi ! déchirée de toutes façons, je ſoutiens avec une conſtance au-deſſus de mon ſexe, toutes ſortes d'infortunes ! Ma tendreſſe invente

chaque jour quelque nouvel artifice pour ne trahir ni mon cœur ni mes ſermens; & toi, cruel Abrocome, un autre objet t'enchante ! Du moins, dois-je en croire les ſonges qui me l'apprennent. Mais pour quelle raiſon ne terminai-je pas mes triſtes jours ? pourquoi les paſſer dans des gémiſſemens continuels. N'eſt-il pas plus ſage de ſe délivrer tout d'un coup d'une vie toujours accompagnée de traverſes, & de finir une dangereuſe captivité; cependant ſi mon Epoux ne m'a pas gardé la foi qui m'étoit due, Dieux immortels, pardonnez-lui ! On l'aura contraint ſans doute, & ſon cœur n'a point de part à cette infidélité; mais pour moi, je dois mourir telle que

j'ai vécu. Parmi toutes ces idées, Anthia cherchoit à exécuter ſon ſiniſtre projet.

Une vive détreſſe affligeoit Hypotous ; la vengeance céleſte lui faiſoit ſentir la péſanteur de ſa juſtice, étrange révolution produite par ſon repentir ; il préféroit cet état de miſère à ſa vie paſſée. Le deſtin par pitié, ſuſcita pour l'en tirer une vieille femme très-riche, qui devint paſſionnée de lui. Il l'épouſa, & ſa mort le mit dans l'opulence ; un grand nombre d'eſclaves, une garde-robe bien fournie, des équipages ſomptueux, de l'or & des bijoux lui demeurèrent en partage ; Hypotous régla ſon train en conſéquence ; il voulut même aller en Italie

acheter d'autres Eſclaves & toutes les choſes néceſſaires pour une maiſon montée avec éclat. Cette lueur de fortune n'avoit pas cependant banni de ſa mémoire le bel Abrocome; il brûloit de le revoir, afin de lui faire part de ſes richeſſes; toujours occupé de lui, Hypotous effectue ſon voyage d'Italie, en compagnie du beau Cliſtène. Ce jeune homme étoit d'une des principales familles de Sicile, l'amitié rendoit tout commun entr'eux.

Le tems de la feinte maladie d'Anthia étant écoulé, Lénon la fit expoſer dans un marché pour être vendue. Hypotous qui viſitoit la ville de Tarente la reconnut : jamais perſonne ne fut frappé d'un plus grand étonnement.

N'eſt-ce pas là, dit-il en lui-même, cette jeune fille que j'ai vue en Egypte, & que je condamnai dans une foſſe à la rage de deux chiens pour venger les mânes d'Anchialus? Quelle métamorphoſe! De quelle manière a-t-elle pu ſortir de là? Quel événement extraordinaire! Hypotous à l'inſtant s'approcha d'elle comme pour l'acheter, & lui dit à l'oreille: O jeune fille, n'as-tu jamais été en Egypte, & n'y tombas tu pas entre les mains des brigands? Ne t'eſt-il pas arrivé dans ce pays-là quelque calamité funeſte? Avoue-le-moi; je t'y ai vue sûrement.

Anthia s'entendant rappeller ſon hiſtoire d'Egypte, & le ſouvenir encore récent de la mort d'Anchialus,

& du ſupplice auquel on l'avoit condamnée; Anthia, dis-je, ne put retenir ſes pleurs; mais enviſageant Hypotous, ſans ſe remettre ſa phyſionomie, j'aï ſouffert en Egypte, lui répondit-elle, des maux de plus d'une eſpèce, ô Etranger, qui que tu ſois; & véritablement ma mauvaiſe étoile me fit donner dans l'embuſcade de certains brigands; mais par quel haſard mes malheurs ſont-ils venus juſqu'à toi? Tu prétends me connoître & je ne te reconnois point.

Hypotous n'eut pas avec elle une plus grande explication; mais très-perſuadé par ce qu'il venoit d'entendre, qu'il ne ſe trompoit point, il acheta de Lénon cette jeune eſclave,

&

& l'emmena chez lui. Quand ils furent ſeuls, Hypotous pour la mieux raſſurer, lui raconta d'un ton d'amitié ce qui lui étoit arrivé à lui-même en Egypte, ſa fuite & les richeſſes dont il étoit poſſeſſeur. Anthia le pria de lui pardonner de ne s'être pas déclarée plutôt; elle lui fit enſuite le récit fidèle du meurtre d'Anchialus, & du motif qui l'avoit forcée à le commettre : elle raconta auſſi comment Anſinome avoit eu ſoin d'elle & des chiens, & par quel haſard elle avoit été ravie à ce brigand. Hypotous parut s'intéreſſer à ſon ſort; cependant il ne lui demanda pas encore pour cette fois qui elle étoit : mais plus il vivoit avec Anthia, & plus il devenoit l'eſclave de ſes char-

mes. Hypotous en vint même juſqu'à vouloir l'épouſer, & lui promit pour y conſentir tout ce qu'il poſſédoit de richeſſes. Anthia s'en excuſa d'abord ſur ce qu'elle ne ſe croyoit pas digne de monter au lit de ſon Maître ; mais Hypotous réſiſtoit toujours. Alors elle ſe vit réduite à découvrir ſes mauvais deſtins. C'étoit en effet la ſeule manière de rompre les projets d'Hypotous, & de garder ſa fidélité. Anthia reprit donc ſes aventures dès la fête de Diane, & n'oublia pas la moindre circonſtance, mêlant par-tout le nom d'Abrocome, & ne pouvant le prononcer ſans répandre des larmes. Hypotous à ce récit reconnut enfin la charmante Anthia, cette tendre Epouſe,

adorée du plus cher de ſes Amis. Qu'on juge de ſa joie. Il l'accabla de careſſes, & lui apprit en même-tems ſes voyages avec Abrocome. Hypotous depuis ce moment lui marqua tous les égards poſſibles, à cauſe de l'affection qu'il portoit à ſon Epoux; il étoit même réſolu de mettre tout en uſage pour le retrouver.

Abrocome succomboit d'épuiſement dans la profeſſion qu'il avoit embraſſée à Nocére pour vivre. Dès que ſon travail l'eut mis en état d'amaſſer quelque légère épargne, il tourna ſes vues vers ſa Patrie. L'arrivée d'un vaiſſeau qui devoit partir le lendemain, fut pour ce projet une occaſion favorable; il s'y embarqua pendant la nuit. Ce vaiſſeau

devoit aborder en Sicile, & de-là voguer en Crete, à Rhodes, & ſe rendre à Epheſe. Une longue navigation le flattoit toujours. Plus Abrocome avoit de pays à parcourir, & plus il eſpéroit d'entendre parler d'Anthia. Conduit par un vent favorable à Syracuſe, il trouva ſon hôte Egialée mort. Après avoir appaiſé ſes mânes par beaucoup de larmes & de libations, il repartit, & ſans s'arrêter en Crete, il continua ſa route juſqu'à Cythère. Ici le beſoin de vivres le retint quelques jours. Abrocome les paſſa en partie dans le Temple à offrir ſes vœux à la puiſſante Déeſſe qu'on révere en cette Iſle; s'étant remis en voyage, le port de Rhodes lui prêta bientôt ſon aſyle. Il deſcendit

à terre, & ſe logea près de la mer. Le voiſinage d'Epheſe le rendoit morne & penſif; un tendre ſouvenir de ſa Patrie, de ſes Parens, d'Anthia, de l'Oracle & de l'accompliſſement de ſes prédictions lui arrachoit mille ſoupirs: Infortuné, diſoit-il, je retourne donc tout ſeul à Epheſe! Nos parens vont me voir revenir ſans la compagnie d'Anthia! Eſt-ce là le fruit de mon voyage? Voudra-t-on ajouter foi ſur mes ſimples diſcours a des événemens ſurnaturels? Qui ſera-là pour les atteſter? Je n'ai point de compagnons, hélas, à qui le Ciel ait fait partager toutes mes miſères! Mais attends, Abrocome, ſuſpends le projet qui t'a ſi ſouvent occupé de ſortir de la vie; attends que

les rivages d'Epheſe t'ayent vu de retour, que tu ſois quitte envers Anthia des devoirs funèbres, & que le mauſolée élevé par tes ſoins à ſa mémoire ait été ſuffiſamment arroſé de tes pleurs; tu pourras alors chercher à rejoindre les mânes fidèles de cette tendre Epouſe.

C'étoit en parcourant la Ville, comme il l'avoit accoutumé dès qu'il arrivoit quelque part, qu'il s'entretenoit de ces triſtes penſées; mais bien éloigné de croire qu'il retrouveroit Anthia.

Leucon & Rode qui s'étoient fixés dans la même Ville pour quelque tems, avoient offert un don dans le Temple du Soleil, tout à côté de l'armure d'or qu'anciennement Abrocome & Anthia

leurs Maîtres avoient offert à la même Divinité; ils avoient fait poser une colonne, où l'on voyoit écrit en lettres d'or : *pour Abrocome & Anthia ; Leucon & Rode.* Abrocome avoit été conduit par un mouvement de piété dans le même Temple. Avant de commencer ſa prière, il fut arrêté par cette Inſcription, qui lui fit connoître le zèle & l'attachement que lui conſervoient ſes deux fidèles ſerviteurs ; mais l'armure d'à-côté, auprès de laquelle il s'aſſit, lui arracha ces plaintes : Hélas, dit-il, le malheur m'accompagne juſques dans les choſes qui paroiſſent indifférentes pour les autres mortels ! Je touche enfin aux derniers momens de ma vie. Puiſque je ſuis obligé de

me rappeller mes diſgraces de ſi loin ; voilà l'armure que nous conſacrâmes au Soleil ; Anthia l'offrit de moitié avec moi. C'eſt avec elle que je ſortis de ce port, & j'y ſuis de retour ſans la ramener. Elle ne verra point cette coſonne de nos frères de-lait qui nous eſt dédiée à tous les deux. Que vais-je faire tout ſeul ! Où trouver les perſonnes qui me ſont chères !

En ce moment Leucon & Rode entrèrent dans le Temple pour y faire leurs prières accoutumées ; ils voyent aſſis proche la colonne, Abrocome qui regarde l'armure avec douleur ; mais ils ne ſe remettent point ſes traits : au contraire ils ſont fort étonnés, & ſe demandent l'un à l'autre : qui peut de-

meurer collé de la ſorte près des offrandes qui ne le concernent point? Leucon impatient lui dit : ô jeune homme, quelle eſt ta penſée de t'aſſeoir ainſi tout à côté de deux colonnes offertes par d'autres mains que les tiennes, & de t'affliger & te plaindre? Qu'as-tu de commun avec ceux dont les noms ſont écrit là-deſſus? Que t'importe leur deſtin? Abrocome répondit: Cette offrande de Leucon & de Rode eſt pour moi; ils ſont après Anthia, ceux que je brûle le plus de revoir; je ſuis le malheureux Abrocome.

Quels furent les tranſports de Leucon! Il demeura presqu'immobile au ſeul nom de ſon cher Maître; puis rappellant ſes idées, il ſe remit les traits

& le ſon de voix d'Abrocome & ſes diſcours, & ſur le nom d'Anthia qu'il avoit prononcé. Rode & lui tombent à ſes pieds, & lui racontent leurs aventures depuis le départ de Tyr juſqu'à leur retour à Rhodes. Abrocome les accompagne enſuite dans la maiſon qu'ils habitoient, où ces deux fidèles ſerviteurs le mettent en poſſeſſion de tous leurs effets. Ils s'empreſſent de le ſervir & de le conſoler par les expreſſions les plus propres à rallumer une eſpérance éteinte : mais qu'y avoit-il au monde qui le pût dédommager d'Anthia ? Chacun de ſes momens étoit compté par de nouveaux regrets ; il paſſoit toute la journée à conſulter avec Leucon & Rode ſur le parti qui lui reſtoit à prendre.

Hypotous cependant projettoit de reconduire Anthia vers Ephèſe, & de la rendre à ſes Parens; il eſpéroit d'ailleurs qu'il pourroit en cette Ville apprendre quelque choſe d'Abrocome; un gros vaiſſeau d'Epheſe qui ſe rencontroit à Tarente, & ſur lequel il fit charger tous ſes effets, le porta juſqu'à Rhodes; mais y arrivant de nuit, il fut obligé de ſe loger près de la mer chez une vieille femme, qui ſe nommoit Altée. Anthia coucha dans ſa chambre; Hypotous dormit d'un autre côté, dans le deſſein de repartir le lendemain.

Ce jour-là le peuple de Rhodes ſolemniſoit une grande fête en l'honneur du Soleil. On avoit préparé des ſacri-

fices publics, & un grand concours de citoyens formoit une marche brillante. Leucon & Rode ſuivoient auſſi, moins dans l'intention toutefois de prendre part aux réjouiſſances de ce jour, que pour y faire des enquêtes parmi cette foule de peuple & d'étrangers, au ſujet d'Anthia. Hypotous la menoit au Temple dans ce moment. Elle n'y fut pas ſi tôt entrée, qu'appercevant du côté des offrandes l'armure qu'elle avoit dédiée autrefois : O Soleil, dit-elle, qui jettes un œil ſecourable ſur tous les mortels ici bas, je ſuis donc la ſeule ſur qui tu n'ayes point arrêté les divins rayons de ta bonté ? Je vins autrefois à Rhodes où je t'adorai. Mes prières & mes ſacrifices étoient ſincères ; hé,

comment ne l'euſſent-ils pas été? je les offrois avec Abrocome; tout me rioit alors; mais mes deſtins ſont bien changés. Aujourd'hui, de libre devenue eſclave, & d'heureuſe que j'étois, infortunée, je retourne toute ſeule dans ma patrie, & je vais me montrer ſans mon époux à tous nos parens. Se tournant enſuite vers Hypotous, Anthia lui demanda la permiſſion de couper ſa chevelure; elle la vouloit offrir au Dieu du jour avec des prières pour Abrocome. Hypotous y ayant conſenti, Anthia coupa de fort près quelques treſſes de ſes cheveux, & les conſacra avec cette inſcription : *Pour ſon époux Ab. An. a dédié ſes cheveux au Soleil.* Après ce ſacrifice, elle fit ſa prière,

& ſortit avec Hypotous. Leucon & Rode, qui juſqu'alors étoient reſtés parmi la foule de la marche, vinrent au Temple. A l'aſpect de cette dernière offrande ſur laquelle ils apperçoivent les noms de leurs maîtres, ils s'inclinent, & donnent mille marques de ſatisfaction & de regrets tout enſemble, comme ſi la belle Anthia eût été préſente. Ils vont enſuite de tous côtés en demander des nouvelles au peuple de Rhodes, qui ſe ſouvenoit parfaitement d'Abrocome & d'Anthia, depuis le premier voyage qu'ils avoïent fait en ce port; mais leurs recherches furent vaines pour ce jour-là; ils ſe retirèrent chez eux fort triſtes, ſe contentant de mener Abrocome dans le

Temple, pour lui montrer les cheveux nouvellement conſacrés. Son cœur en ſoupira de tendreſſe; il éprouvoit pour la première fois les douceurs d'une eſpérance qui ne paroiſſoit point frivole. Cet événement étoit trop remarquable, pour n'en attendre pas quelque réalité. Le jour ſuivant Anthia revint dès le matin dans le Temple; Hypotous l'accompagnoit; un vent contraire les avoit empêchés de partir. Anthia, ſelon l'uſage, alla s'aſſeoir auprès de ſes offrandes; des larmes continuelles & de fréquens ſoupirs annonçoient ſa triſteſſe. Leucon & Rode l'apperçoivent de loin; ils avoient laiſſé le bel Abrocome trop agité pour les ſuivre; s'étant avan-

és de plus près, ils examinent la jeune Ephéſienne, ſans être encore aſſurés que ce fût elle. Cependant tout ce qu'ils voyoient ſembloit le leur prouver : ces noms, ces préſens, les pleurs qu'elle verſoit, un reſte brillant de beauté, une entière reſſemblance avec les anciens traits de ſon viſage, tout changé qu'il étoit ; toutes ces conjectures ne laiſſoient plus douter de la vérité. Ils reconnoiſſent enfin Anthia ; ils s'abandonnent à ſes genoux, où la joie qui les tranſporte leur coupe la reſpiration, & les empêche de parler. Anthia ne les reconnoiſſoit pas non plus, & toute étonnée de les voir dans cette poſture ; elle ne ſavoit ce qu'ils atten-

doient. Leucon & Rode revenus de leur ſaiſiſſement, s'écrièrent : O notre chère Maîtreſſe ! O belle Anthia, tu vois tes fidèles ſerviteurs à tes pieds ! C'eſt nous qui t'avons accompagnée dans ton premier voyage & dans l'habitation des Corſaires Phéniciens. Mais quel aſtre benin te conduit en cette Ville ? Va, tu peux former les plus doux projets; Abrocome eſt ſauvé de tous les périls; il eſt ici qui te regrette ſans ceſſe, & n'aſpire nuit & jour qu'au ſeul bien de te revoir. La révolution que fit ce diſcours dans le cœur d'Anthia ne peut s'exprimer. Enfin remiſe de ſon trouble, elle leur témoigne mille bontés, & ſe fait inſtruire plus clairement de tout ce qui

touche ſon cher Abrocome. Cette reconnoiſſance attira tout le peuple, qui accourut en foule, dès qu'on eut appris qu'Anthia étoit retrouvée. Abrocome de ſon côté couroit toute la ville comme hors de lui-même criant *Anthia*, *Anthia*. Il étoit ſuivi d'un concours prodigieux de monde, lorſqu'il apperçut enfin cette tendre Moitié devant le Temple d'Iſis. Quelle rencontre, ô Ciel! Ces deux Epoux n'héſitent point à ſe reconnoître, leur viſage a beau être changé, leur cœur ne l'eſt point, & la tendre ſympathie de leur ame les précipite dans les bras l'un de l'autre; ils ſe ſerrent étroitement; mais un excès de trouble leur ôte les forces, leurs genoux chan-

cèlent, ils tombent par terre immobiles, mille paſſions rouloient confuſément dans leur ame, le plaiſir, la douleur, la crainte; ils ſongeoient au paſſé, ils trembloient pour l'avenir. On entendoit le peuple de toutes parts invoquer Iſis avec des cris de joie, & l'appeller grande Déeſſe. Quel bonheur, ajoutoit-on! Nous revoyons le bel Abrocome & la belle Anthia. Ces tendres Epoux ſe prennent par la main pour ſe relever de terre, percent la foule, & entrent tous deux dans le Temple d'Iſis. Nous te remercions, diſent-ils de concert, ô très-puiſſante Déeſſe, de nous avoir ſecourus dans nos malheurs! C'eſt à ta protection que nous devons notre ſalut. O de

toutes les Divinités la plus digne de notre vénération ! Qui pouvoit nous accorder un bien plus désirable ? Tu nous rends l'un à l'autre, & nous nous recouvrons nous-mêmes. Ensuite de quoi s'étant prosternés jusqu'à terre devant l'Autel de la Déesse, ils sortirent ensemble du Temple. On les conduisit chez Leucon, où Hypotous avoit déjà fait porter tous ses effets ; de sorte que tout se préparoit pour le voyage d'Ephèse. En attendant, les Dieux ne furent point oubliés ; on leur fit des sacrifices en action de graces, & ces sacrifices furent suivis d'un banquet, où chacun raconta ce qui lui étoit arrivé, combien il avoit souffert ; & la durée de ces récits pro-

longea le repas. La nuit, ou pour mieux dire, le beſoin de repos ſépara tout le monde. Leucon, Rode, Hypotous & le beau Cliſtene qui l'avoit ſuivi d'Italie, allèrent coucher chacun de leur côté. Anthia reprit ſa place auprès d'Abrocome, & tandis que le ſommeil prodiguoit ſes pavots à tous les autres, que tout étoit dans un calme profond, ils s'entretenoient ainſi : Cher Maître de mon ſort, diſoit Anthia à ſon Epoux, je t'ai donc rejoint à force de parcourir & la terre & les mers, m'étant ſauvée & des menaces des Brigands, & des embûches de barbares Corſaires, & des outrages de l'infâme Lénon ! Chaînes, foſſe, bois, poiſon, ſépulchre, je me

ſuis échappée de tous ces dangers, & je viens à toi, mon cher Abrocome, telle que j'étois en partant de Tyr pour Antioche. Qui que ce ſoit au monde ne put ébranler ma vertu; ni Méris en Syrie, ni Périlas en Cilicie, Pſammis & Poliide en Egypte, Anchialus en Ethiopie, ni Lénon à Tarente. Je reviens à toi pure & chaſte. Mon amour m'a fait trouver mille reſſources pour me conſerver fidelle au bel Abrocome; trop heureuſe d'y avoir réuſſi, quand même une autre Belle t'auroit pu toucher, quand même on t'auroit forcé d'oublier tes ſermens & la malheureuſe Anthia. Mille baiſers ajoutoient encore à la délicateſſe de toutes ſes

charmantes expreſſions ; elle le careſſoit, le rebaiſoit ſans ceſſe. Mais, reprit-elle, je te jure, cher Epoux ; Je te jure, interompit Abrocome à ſon tour, par cette heureuſe & ſainte journée, qui ne s'eſt accomplie qu'après de grandes fatigues, qu'aucune autre Mortelle que toi ne me put jamais plaire. Oui, tu reçois dans tes bras Abrocome auſſi pur & auſſi fidèle que tu le laiſſas en Phénicie dans une affreuſe priſon.

Ces deux époux paſsèrent toute la nuit dans ces tendres explications ſans dormir. La joie & le plaiſir d'être enſemble les délaſſoient plus que la douceur du ſommeil. Dès le matin, leurs effets & ceux d'Hypotous furent

embarqués ſur un vaiſſeau ; ils ſe rendirent auſſitôt après tous enſemble avec une multitude innombrable de Rhodiens à leur ſuite, au rivage de la mer. Le navire qui leur étoit deſtiné ne les a pas ſi-tôt reçus dans ſon ſein ; qu'il vogue en pleine mer. On les perd de vue, & leurs longs travaux furent enfin terminés au bout de très-peu de jours par une heureuſe arrivée au port d'Ephèſe. La nouvelle de leur retour les avoit précédés ; elle étoit ſue de toute la ville. A peine débarqués, ils allèrent, ſans changer d'habits, droit au Temple de Diane. Là grand nombre de victimes ſacrifiées, beaucoup de vœux offerts, furent les premiers gages de leur piété ; & de plus ils promirent

à la

à la Déeſſe de faire peindre dans ſon Temple la ſuite de leurs aventures ; & ce vœu fut exécuté dans la ſuite. Après cet acte de religion, Abrocome & ſon épouſe deſcendirent vers la ville. L'attention qui les occupa, fut d'ériger des monumens ſuperbes ſur la ſépulture des auteurs de leur naiſſance, morts de vieilleſſe & de chagrin. Ce devoir rempli, nos heureux époux ne ſongèrent qu'à couler leurs jours dans une félicité perpétuelle ; & cette félicité ſe trouvoit tout entière dans l'eſpoir certain de n'être plus ſéparés. Leucon & Rode vivoient avec eux, partageant leur amitié & leurs richeſſes. Hypotous ne les quitta pas non plus. Après avoir envoyé des ouvriers à Leſbos pour y bâ-

tir un ſépulcre à ſon ami, il adopta Cliſtène pour ſon fils, & paſſa dans Ephèſe le reſte de ſa vie avec ſon cher Abrocome & la belle Anthia.

Fin des Amours d'Abrocome & d'Anthia, & du Tome III des Romans.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE DIXIÈME. page 1

Lettre du Roi Hydaſpe au Collége des Gymnoſophiſtes. 3

Lettre du même à la Reine Perſine. 4

Lettre d'Oroondates, Gouverneur pour le Roi de Perſe, à Hydaſpe, Roi d'Ethiopie. 57

LIVRE PREMIER DES AMOURS D'ABROCOME ET D'ANTHIA. 79

LIVRE SECOND. 137

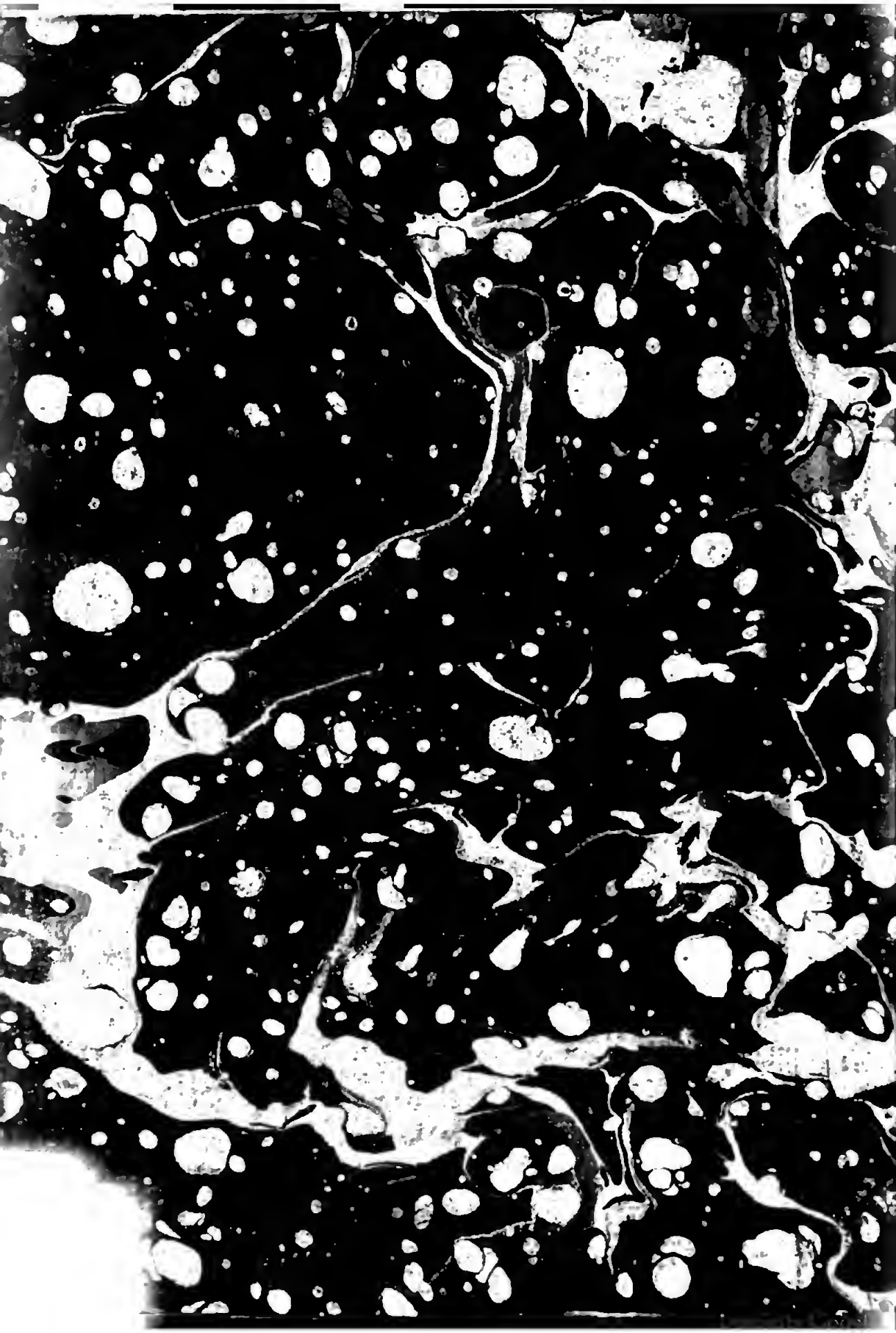
Lettre de Manto au bel Abrocome. 151

Billet d'Abrocome à Manto. 143

Lettre de Manto à Apſirte ſon père. 173

LIVRE TROISIÈME. 182

LIVRE QUATRIÈME. 228

LIVRE CINQUIÈME. 248

Fin de la Table.